F. Bizot / F. Lagirarde

ᩈᨴ᩠ᨴᩅᩥᨾᩃ

La pureté par les mots

Textes bouddhiques du Laos

EFEO

TEXTES BOUDDHIQUES DU LAOS

1996 © École française d'Extrême-Orient

FEM

ISSN 1150-2177
ISBN 9 782855 393049

ปฐมจิต

La pureté par les mots

F. Bizot et F. Lagirarde

ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
PARIS - CHIANG MAI - PHNOM PENH - VIENTIANE

Textes bouddhiques du Laos

Publication
du Fonds pour l'édition des Manuscrits
de l'École française d'Extrême-Orient
22 avenue du Président Wilson, 75116 Paris
131 Charœun Prathet, Chiang Mai, Thaïlande
Palais Royal, Phnom Penh, Cambodge
Bane Naxay, Vientiane, R.D.P. Lao

Comité de direction
Bruno Dagens, Professeur à l'Université de Paris III
Michel Ferlus, Directeur de recherches au CNRS
Oskar von Hinüber, Professeur à l'Université de Fribourg-en-Br.
Denys Lombard, Directeur de l'École française d'Extrême-Orient

Directeur de la rédaction
François Bizot

Secrétariat de rédaction
Catherine Becchetti

Dépositaire
White Lotus, G.P.O. Box 1141, Bangkok 10501
Tel. (66-2) 332 49 15, Fax (66-2) 311 45 75

Distributeur en France
Les Presses Universitaires de France pour l'Asiathèque
14 avenue du Bois de l'épine, B.P. 90
91003 Évry Cedex
Tel. (33-1) 60 77 82 05, Fax (33-1) 60 79 20 45

Comité rédactionnel

Tbl n°3

Préface
Pierre Brochand

Présentation
Thongkham Onemanisone

Avant-propos
François Bizot

Introduction
François Bizot

Saddavimala 12.1-11 and its Mūlasārvāstivādin origin
Ole Holten Pind

Les sources
François Bizot, François Lagirarde, J. C. Eade

Transcription et traduction
François Bizot, François Lagirarde

Édition du manuscrit en tham
François Bizot, François Lagirarde, Maha Udom Kikeo, Khamsi Kinouanchane, Vang Kham Souriyadeth

Édition du manuscrit en yuon
François Bizot, François Lagirarde

Transcription du texte en lao
François Bizot, Maha Udom Kikeo, Khamsi Kinouanchane

Transcription du texte en thaï
François Bizot, François Lagirarde, Kannika Vimolkasem

Traduction française
François Bizot

Appendice
Catherine Becchetti

Comité de lecture
Catherine Becchetti, Phra Achane Maha Charoun Vacirarangsy
Bruno Dagens, Oskar von Hinüber, Renoo Wichasilp

Table des matières

Préface 13
ອາຣມພກຖາ 15
Avant-propos 25

Première partie Introduction

1 Le Saddavimala 35
2 Saddavimala 12.1-11 and its Mūlasārvāstivādin origin 67
3 Les sources 73
4 Transcription et traduction 85

Seconde partie Textes

5-6 Les manuscrits
Les versions en tham : ᨻᨴ᩠ᨴᩅᩥᨾᩃ 95
Les versions en yuon, khün et lü : ᩈᨴ᩠ᨴᩅᩥᨾᩃ 123

7-8 Le texte
La transcription en lao : ສັທທວິມລະ 151
La transcription en thaïe : สัททวิมละ 181

Troisième partie Traduction

9 Traduction 209

Quatrième partie Appendice

10 Bibliographie 237
11 Glossaire 243
12 Lexique thaï-yuon 249
13 Index des mots et expressions pāli 253
14 Index général 263
15 Tableau des signes diacritiques 271

Préface

L'École française d'Extrême-Orient a décidé de consacrer une série d'études aux textes bouddhiques d'Asie du Sud-Est.

Pour avoir eu l'occasion de découvrir et d'apprécier cette région du monde où les violents remous de l'Histoire n'ont jamais effacé la haute spiritualité, je me félicite de cette initiative qui est l'aboutissement d'un projet auquel la Direction Générale des Relations Culturelles, Scientifiques et Techniques apporte depuis plusieurs années sont concours.

Ce premier numéro, qui traite du Saddavimala, est un modèle de coopération entre des Laotiens et des Français voués de longue date à la lecture des textes et à la réflexion érudite sur leur sens.

Soucieux de faciliter l'accès à un symbolisme parfois obscur pour le lecteur contemporain, ils ont joint leurs efforts pour élaborer un ouvrage qui exigeait d'eux non seulement une bonne connaissance du passé et des traditions toujours vivantes du Laos, mais aussi la maîtrise de techniques modernes de collationnement et d'édition.

Ce travail est fidèle à la tradition inaugurée par le premier directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Louis Finot : il avait lui-même établi, avec l'aide de spécialistes locaux, le premier inventaire des manuscrits du Laos, révélant ainsi la variété et la richesse de la littérature en langue vernaculaire.

Presqu'un siècle s'est écoulé. Le Laos a su préserver un patrimoine religieux et littéraire remarquable, expression toujours vivante des caractères spécifiques de ce peuple original. Il constitue aujourd'hui un réservoir considérable de textes qui permettront sans doute des rapprochements fructueux avec ceux du Cambodge et de la Thaïlande.

Ce n'est pas une des moindres missions du Ministère des Affaires Étrangères que de mettre ses compétences et ses moyens au service de ceux, à la fois amis et partenaires, qui, à travers le monde, entreprennent de sauver la mémoire des peuples.

Les monastères du Laos renferment à cet égard des trésors de connaissances ancestrales et d'humaines vérités. C'est à préserver et valoriser ce patrimoine inestimable que vise la coopération engagée sur la collecte des textes par nos deux pays.

Puissent de telles initiatives se poursuivre et favoriser une compréhension encore meilleure entre des esprits, que leurs traditions spirituelles portent naturellement à une connaissance mutuelle chaleureuse, voire une mise en regard, puis en commun, des valeurs essentielles qui les animent.

Pierre Brochand
Directeur Général des Relations Culturelles
Scientifiques et Techniques
Ministère des Affaires Étrangères

ຄ່າພ່າ

ຄຳພີ ສັດທະວິມະລະ ສະບັບຄົ້ນຄວ້າຮຽບຮຽງ, ປຽບທຽບ ແລະ ຈັດສັນເຂົ້າລະບົບ ພ້ອມທັງແປເປັນພາສາຝະລັ່ງນີ້ ເກີດເປັນຫມາກຜົນ ອັນຫນ້າສັນລະເສີນຂຶ້ນມາໄດ້ ກໍດ້ວຍແຮງອົດສາພະຍາຍາມ ເສຍສະ-ຫລະ ແລະ ພະລັງສະຕິປັນຍາຂອງ ທ່ານ F. BIZOT ພ້ອມດ້ວຍ ຄະນະຫນ່ວຍງານຄົ້ນຄວ້າ ເຊິ່ງປະກອບມີນັກຄົ້ນຄວ້າ, ນັກຊ່ຽວຊານ ລາວ ແລະ ຝະລັ່ງ ໃນນາມໂຄງການຮ່ວມມືລາວ-ຝະລັ່ງ ເພື່ອການ ຄົ້ນຄວ້າແລະຈັດພິມຄຳພີພຸດທະສາສະຫນາລາວບູຮານ ຮ່ວມກັບກົມ ວັນນະຄະດີ ແລະ ວັດທະນະທຳມະຫາຊົນ ແລະ ສະຖາບັນຄົ້ນຄວ້າ ພາກຕາເວັນອອກໄກຂອງປະເທດຝະລັ່ງ ສາຂານະຄອນຫລວງວຽງຈັນ. ປັດໄຈອັນຕົ້ນຕໍ ແລະ ສຳຄັນທີ່ຂາດບໍ່ໄດ້ອີກອັນຫນຶ່ງ ທີ່ເຮັດໃຫ້ວຽກ ໃຫຍ່ງານຫນັກທາງພູມປັນຍານີ້ ບັນລຸຜົນສຳເລັດໄດ້ນັ້ນ ກໍແມ່ນ ຍ້ອນການສະຫນັບສະຫນູນ ແລະ ການເອົາໃຈໃສ່ຊີ້ແນະອັນມີຄຸນຄ່າ ຂອງກະຊວງຖະແຫລງຂ່າວ ແລະ ວັດທະນະທຳ ລວມທັງການປະກອບ ສ່ວນຊ່ວຍເຫຼືອ ດ້ານເງິນຄຳແລະວັດຖຸປັດໄຈ ຂອງສະຖາບັນຄົ້ນຄວ້າພາກ ຕາເວັນອອກໄກຂອງຝະລັ່ງ ທີ່ນະຄອນຫລວງປາລີ. ການຊ່ວຍເຫຼືອ, ການຮ່ວມມືຈາກໃຈຈິງ, ມິດຕະພາບອັນດູດດື່ມ ແລະ ຫມາກຜົນຂອງ ການຄົ້ນຄວ້າຮ່ວມ ທີ່ສະທ້ອນຄວາມຈິງຜ່ານໂຄງການຮ່ວມມືດັ່ງກ່າວ ມານີ້ ພວກເຮົາປະຊາຊົນລາວ ຄົນລາວ ຈະຈົດຈຳຈາລຶກໄວ້ໃນດວງ ໃຈຕະຫລອດກາລະນານ.

ຄຳພີສັດທະວິມະລະ ເປັນຄຳພີປັດຊະຍາທາງພຸດທະສາສະຫນາ ທີ່ ນັກປາດລາວສະໄຫມບູຮານໄດ້ປະດິດແຕ່ງຂຶ້ນແລ້ວຂຽນຈານ ເປັນ ຕົວອັກສອນທຳລົງໃນໃບລານ ແລະ ໄດ້ປົກປັກຮັກສາ ສືບທອດກັນມາ ຈົນຮອດປັດຈຸບັນ. ບັນຫາຫນັກໃຈຢ່າງຫນຶ່ງທີ່ຍັງຂ້ອງຄາ ແລະ ແກ້ ບໍ່ໄດ້ກໍຄື: ພວກເຮົາບໍ່ຮູ້ວ່າ ຄຳພີນີ້ຖືກແຕ່ງຂຶ້ນໃນສະໄຫມໃດ, ວັນ

Pour consulter la suite,
se reporter à l'édition originale

Avant-propos

«Textes bouddhiques du Laos»
Le format de la collection
La transcription imprimée
Les formes typographiques
Remerciements

"TEXTES BOUDDHIQUES DU LAOS"

C'est dans les années soixante-dix que la découverte de manuscrits bouddhiques en langue khmère a fait germer l'idée d'une collection de textes spécialisée dans la description des traditions religieuses du Cambodge. Après 1975, la reconnaissance, dans les provinces du Nord de la Thaïlande, de manuscrits de la même veine que ceux de la tradition khmère, bien que conservés sous des titres différents, dans la langue et l'écriture du Lanna, me convainquit de l'importance et de l'ampleur du corpus d'où dérivaient tous ces textes. C'est ce qui amena la création à Chiang Mai du «Fonds d'édition des manuscrits» du Cambodge (FEMC), puis de la Thaïlande (FEMT).

L'objectif principal de ce centre était de collationner les textes pour les éditer, et surtout faire connaître, non seulement aux spécialistes du bouddhisme, mais aussi à un plus large public, une littérature exceptionnelle par ses conceptions, ses représentations de l'univers et sa doctrine du Theravāda.

Je fus donc conduit très naturellement à prospecter au Laos, où les textes en langue vernaculaire que je pus lire, comme le Saddavimala, d'inspiration très proche de celle qui avait fleuri chez les voisins, montraient qu'ils appartenaient à un même fonds commun ancien, avec, comme au Cambodge et en Thaïlande, des développements originaux propres aux communautés du cru (Bizot 1976:23[n], 1981:83, 1988:107, etc.). L'extension des recherches au Laos me parut dès lors indispensable; et cette fois l'accent fut mis sur une réflexion historique, visant à découvrir les influences et les voies de pénétration du bouddhisme, à travers ce pays carrefour. C'est dans ce but que fut créée, avec F. Lagirarde, une nouvelle antenne spécialisée: le «Fonds d'édition des manuscrits du Laos»

(FEML), qui permit l'établissement d'un nouveau centre de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO) à Vientiane, au début des années 1993.

Le projet fut défini par des objectifs précis: étudier, traduire et éditer dans les graphies vernaculaires, avec l'aide de spécialistes du Ministère de la Culture affectés à ce travail, des textes du bouddhisme conservés dans les écritures religieuses régionales, le «tham», le «yuon», le «lü» et le «khün», très proches les unes des autres dans leur esprit et dans leur forme. L'entreprise de sauvetage et de restauration des manuscrits, qui alourdissait le programme du Cambodge (cf. DE BERNON 1995, 1995[a], 1995[b], 1996), serait laissée de côté au Laos, puisqu'il existait déjà sur place fort opportunément, un projet d'inventaire des bibliothèques de monastère, conduit par le Ministère de la Culture lao, en coopération avec le gouvernement allemand.

La préservation des manuscrits, en effet, n'est pas une fin en soi. Ce travail ne prend son sens que dans l'optique d'une étude scientifique des textes, pouvant mettre à jour leurs significations par rapport au contexte social et religieux qui les supporte et en regard de l'histoire du bouddhisme. Aujourd'hui, le Laos, qui n'a pas connu des bouleversements culturels aussi importants que ceux introduits au Cambodge par les Khmers Rouges, ou en Thaïlande par une modernisation galopante, offre encore des conditions privilégiées pour l'investigation de terrain. Grâce à la pluralité des régions et des ethnies, dont certaines adhèrent depuis plus ou moins longtemps au bouddhisme, le chercheur peut encore observer un éventail unique de pratiques où sont toujours lisibles les mouvements historiques et les mécanismes d'acculturation qui ont conduit à la définition actuelle des communautés bouddhiques d'Asie du Sud-Est. Il est remarquable en particulier que des textes comme le Saddavimala aient pu se perpétuer jusqu'aujourd'hui dans leur contexte vivant. C'est pourquoi, dès le départ, le centre créé au Laos a été conçu comme un point de convergence pour les recherches historiques et religieuses touchant l'ensemble des pays bouddhistes d'Asie du Sud-Est, avec lesquels ce pays a précisément une frontière commune: Cambodge, Thaïlande, Vietnam, Birmanie, Chine.

LE FORMAT DE LA COLLECTION

Chaque publication de «Textes bouddhiques du Laos» (Tbl), comme celles consacrées au Cambodge, est une œuvre collective et comporte un numéro, un titre en écriture locale, un titre en français (ou en translit-

tération), un ou deux nom(s) d'auteur(s). L'auteur est celui qui a coordonné le travail de collationnement et pris en charge la rédaction des notes et la traduction. Les spécialistes participant au comité rédactionnel sont mentionnés dans la présentation, y compris ceux du comité de lecture. Chaque numéro est divisé en quatre grands chapitres:

1. L'INTRODUCTION expose le contenu et les particularités du texte, avec la liste des sources manuscrites, leur désignation littérale (A B C...), leur filiation, etc. Elle contient, éventuellement, sur des points précis, des chapitres rédigés par spécialistes différents.

2/1. LA REPRODUCTION DU MANUSCRIT donne une copie fidèle du texte dans son écriture traditionnelle, sans tentative de corrections à ce stade, et en note, les variantes provenant des autres recensions. Dans la marge, chaque folio est numéroté recto verso en chiffres romains, en plus de la pagination originale.

2/2. L'ÉDITION DU TEXTE en revanche, est rationalisée et ordonnée en chapitres et paragraphes numérotés dans la marge, la pagination du manuscrit restant indiquée entre crochets pour référence, dans le texte. Cette édition restitue une version corrigée, transcrite en écriture lao classique et en écriture carrée pour le pāli (cf. *infra*, p. 29). Cette version «moderne» sera orthographiée selon les principes d'écriture de la *Grammaire lao*, akkharavidhi, rédigée par Tiao PHETSARATH (Hanoï 1935) et par Maha SILĀ VIRAVONGS (Vientiane 1936).

3. LA TRADUCTION en français conserve la même numérotation des chapitres et des paragraphes et la même pagination entre crochets. La matière des chapitres est indiquée par un en-tête entre crochets.

4. L'APPENDICE comprend un index, un glossaire, un lexique, une bibliographie, et, le cas échéant, des articles complémentaires relatifs à l'ouvrage.

LA TRANSCRIPTION IMPRIMÉE

L'expérience acquise depuis plus de dix ans par le «Fonds d'édition des manuscrits» dans la création de caractères électroniques destinés à restituer les graphies du Cambodge et de la Thaïlande a permis de passer sans tâtonnement aux écritures du Laos. Toutefois, l'utilisation de polices numérisées qui surpasse les possibilités de l'imprimerie classique dont les

fontes, coulées au plomb, s'adaptaient mal aux finesses des écritures manuscrites, ne peut faire l'économie d'une réflexion sur les principes graphiques du manuscrit; l'étude de l'écriture en tant que telle devient une nécessité pratique et, au-delà de la lettre, celle du document écrit. Le sens des textes est supporté à différents niveaux: disposition des mots et de la phrase, aménagement des lignes et des coupures, prise en compte de l'espace, etc., autant d'indices qui doivent être rendus par une reproduction à la fois fidèle et raisonnée du manuscrit. Doué lui-même d'une vie propre, composé de signes sensibles, le texte s'offre autant à l'œil qu'à l'esprit (ce point a été développé dans le chapitre consacré au «rendu du document écrit», cf. Tbc 1, pp. 18-19).

LES FORMES TYPOGRAPHIQUES

Huit polices ont été mises au point pour les besoins de la présente édition, quatre pour le script lao et trois pour le script thaï, incluant le yuon (modifiées pour le khün et le lü):

NAXAY. Cette police reproduit la seule graphie utilisée dans le Laos d'aujourd'hui. Elle comporte un nombre réduit de caractères (69 signes seulement), conformément aux principes de la réforme de l'écriture établis par la *Grammaire lao* de PHOUMI VONGVICHIT, éditée par le «Département de l'Éducation du Comité central du Néo-lao-Haksat» en 1967 à Sam-Neua, et imposés à l'ensemble du pays à partir de 1975.

ກຂຄງ ຈຊຕດຖທນ ບປຜຝພຟມ ຍຽຢຣລວສຫຮອໍ

PHOU ASA. C'est la police lao classique, reconstituée sur les principes de la «Grammaire lao» de Tiao PHETSARATH, avec toutefois quelques signes en moins, définitivement abandonnés, comme ceux qui notaient le ດ et le ຕ en finale. Elle compte 115 signes, dont le dessin s'est inspiré des caractères créés à Hongkong en 1904 pour l'Imprimerie des Missions étrangères.

ກຂຄຆງ ຈຉຊຌຎ ຏຐຑຒຓ ຕດຖທຘນ ບປຜຝພຟຠມ ຍ
ຢຣລວຨຩຫຬຮອ

THAT LOUANG. Cette police est utilisée spécialement pour noter le pāli. Elle comporte 112 signes et reproduit les caractères carrés qui furent employés pour imprimer (à Bangkok) les quatre fascicules de la «Gram-

maire pāli» de MAHĀ SILĀ VIRAVONGS, éditée en 1962 à Vientiane par le «Comité littéraire».

ກຂຄຆງ ຈຉຊຌຎ ຏຐຑຒຓ ຕດຖທຘນ ບປຜຝພຟຠມ ຢຣລວ
ສຫຬອໍ

PHRA KÈO. C'est la police des gros titres de couverture, des en-têtes et des mots en gras, qui complète le script précédent (That Luang). Elle compte 95 signes et reproduit l'alphabet spécialement utilisé à cet effet dans la «Grammaire pāli» de MAHĀ SILĀ VIRAVONGS.

ກຂຄຆງ ຈຉຊຌຎ ຏຐຑຒຓ ຕຖທຘນ ບປຜຝພຟຠ
ມ ຢຣລວສຫຬອໍ

VAT SÈNE. C'est la police «tham» employée au Laos pour noter les textes religieux. Elle comprend 176 signes. Son dessin s'est inspiré de l'écriture de plusieurs manuscrits sur ôles de la région de Luang Prabang.

ᨠᨡᨣᨥᨦ ᨧᨨᨩᨫᨬ ᨭᨮᨯᨰᨱ ᨲᨳᨴᨵᨶ ᨷᨹᨻᨽᨾ
ᨿᩁᩃᩅᩈᩉᩊᩋᩴ

KOKAH. C'est la police choisie pour rendre la transcription en thaï moderne du texte en yuon. Elle compte 95 signes et reproduit d'anciens caractères d'imprimerie couramment utilisés à Bangkok, avant la seconde guerre mondiale.

กขคฆง จฉชฌญ ฏฐฑฒณ ตดถทธน บปผฝพฟภม ยรลวสหฬอํ

MANGALA. C'est la police thaïe, de 133 signes, utilisée pour faire ressortir les mots pāli dans la transcription moderne du texte yuon.

กฃขคฆง จฉชฌญ ฎฐฏฑฒณ ตถทธน บผพภม ยรลวสหฬอํ

PAO SAMKHA. C'est la police «yuon», destinée à la transcription des textes du Lanna, des États shan et des Sipsong Panna. Elle compte 157 signes, inspirés du dessin des fontes fabriquées à Chiang Mai, au début du siècle, par l'American Presbyterian Mission, pour ses travaux de typographie à la main.

ᨠᨡᨣᨤᨥᨦ ᨧᨨᨩᨪᨫᨬ ᨭᨮᨯᨰᨱ ᨲᨳᨴᨵᨶ ᨷᨸᨹᨺ
ᨻᨼᨽᨾ ᨿᩁᩃᩅᩈᩉᩊᩋᩴ

REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance s'adresse, en premier lieu, à Son Excellence Osakane Thammatéva, Ministre de l'Information et de la Culture, qui a autorisé que s'établisse au Laos le projet EFEO d'étude des textes bouddhiques. Elle va, ensuite, à S. E. Bouabane Vorakhoune, Vice-Ministre de l'Information et de la Culture, infatigable protecteur des traditions du Laos — et en particulier des pratiques bouddhiques — dont il conserve une mémoire sans faille, pour les marques d'encouragement qu'il a toujours prodiguées à l'égard de notre travail. Je suis particulièrement redevable au Dr Thongkham Onemanisone, Directeur du Département de la Littérature et de la Culture de masse, poète, linguiste distingué, bon connaisseur des textes du Canon, parfaitement averti des difficultés et des enjeux de la recherche, d'avoir rendu possibles nos nombreuses enquêtes régionales, et plus encore de s'être montré favorable au principe d'utiliser pour ces publications un alphabet classique reconstitué, approprié à la transcription du pāli. Son respect envers l'exigence de nos recherches, témoigne d'une ouverture d'esprit qui, venant d'un fidèle héritier de Phoumi Vongvichit, doit être interprétée comme une marque de probité scientifique. En outre, je veux tout particulièrement remercier Mme Dara Kanlagna, Membre permanent du Front d'édification nationale, ancienne Directrice du «Projet lao-allemand des manuscrits», qui a toujours veillé à ce que les inventaires de bibliothèques établis par ses équipes dans les monastères du pays soient mis à la disposition de nos recherches.

Je ne saurais passer sous silence le rôle de François Lagirarde qui a répondu sans hésiter à ma proposition de venir au Laos et s'est lancé avec beaucoup de courage dans un long travail de défrichage des textes. Il a lui-même trouvé, pendant qu'il était à Vientiane, une partie des versions du Saddavimala, et s'est appliqué avec minutie au collationnement des manuscrits, dont il a passé beaucoup de temps à étudier le sens.

Mais ce travail n'aurait pas pu être mené à terme, sans l'ensemble de l'équipe locale EFEO, qui a montré tant de zèle pour faire face aux difficultés de tous ordres. Je la remercie pour sa fidélité, et pour sa vaillance lorsque nous quittons nos foyers pendant plusieurs semaines… J'évoque ici avec émotion la mémoire de notre regretté collaborateur, M. Vang Kham Souriyadeth, vieux routier des questions religieuses, infatigable compagnon de piste, à qui je dois beaucoup d'informations irrempla-

çables, et qui nous a quittés peu après une longue mission en Chine, à laquelle, malgré son désir, il n'avait pas pu se joindre.

J'éprouve une profonde gratitude envers les vieux maîtres qui m'ont apporté leur concours en maintes circonstances, n'hésitant pas à entreprendre des démarches pour m'ouvrir des portes, ni à m'accompagner dans des voyages fatigants pour guider ma quête. Je pense plus particulièrement au vieux THAM VONG de Muang Sing (Vat Nam Kéo Luang), dont la mémoire magique m'a fait vivre un véritable retour dans le passé oublié de sa jeunesse; au Vénérable-Sitthi INTHA PAÑÑA de Muang Yawng (Birmanie), qui m'a expliqué ce qu'il comprenait du Saddavimala dont il connaissait de longs passages par cœur pour l'avoir récité en public un nombre incalculable de fois; au Vénérable THAM MAYI, Supérieur du Vat Ban Lüng (Sipsong Panna de Chine), un des derniers moines du monde bouddhique a avoir reçu l'ordination du *grū pā*.

Mes remerciements vont encore au Dr KANNIKA VIMOLKASEM, Professeur à l'Université Silpakorn de Bangkok, et au Dr RENOO WICHASILP, Professeur à l'École normale de Chiang Mai, qui ont bien voulu s'atteler au travail de transcription du texte en écriture thaïe, sans ménager leurs efforts. L'arrangement des copies en thaï et en lao, pour la préparation du texte définitif, a été vérifié par PATRICE BLETON. Le Dr J. C. EADE, de l'Australian National University, spécialiste des datations et des calendriers d'Asie du Sud-Est, a bien voulu examiner pour moi les nombreuses copies dont l'année faisait problème. J'ai pu bénéficier aussi des fréquents séjours du Dr GÉRARD DIFLOTH au centre de Vientiane, pour discuter avec lui des problèmes touchant aux vocabulaires spéciaux des langues taï, relevant de la linguistique historique. Comme d'habitude, le savoir de mon ami le Prof. OSKAR VON HINÜBER a été constamment sollicité, en particulier au cours de deux longs séjours que j'ai fait chez lui, à Fribourg, en Allemagne.

Pour terminer, qu'il me soit permis d'exprimer ma très vive gratitude à M. ANDRÉ LIMON, Conseiller culturel, scientifique et de coopération, ainsi qu'à MARIE-AUDE MADROUX, Attaché culturel, pour l'aide matérielle prodiguée à la préparation du présent ouvrage, et, plus généralement, pour le soutien constant que les Services Culturels de l'Ambassade de France apportent à l'École française d'Extrême-Orient.

Enfin, si je n'ai pas nommé plus tôt ma femme, CATHERINE BECCHETTI, c'est pour lui réserver la place particulière qu'elle mérite ici: je n'aurais pu mener à bien ce travail sans son aide. A force de lire avec moi, sans

relâche, les mêmes manuscrits, en khmer, en thaï, en lao, de discuter de leur contenu avec les moines et les assistants qui travaillent à l'EFEO, les formes et les représentations de cette pensée lui sont devenues familières: cette complicité a fait d'elle une collaboratrice précieuse, dont l'implication ici va bien au-delà du seul examen de la forme écrite ou de l'ingrate création des index.

Première partie

Introduction

1 *Le Saddavimala*

Le titre
Analyse du contenu
Ce que le texte ne dit pas
§ 1-2. Les exercices du Yogāvacara
§ 3. Un «nœud» de cinq syllabes
§ 4-6. Le Tipiṭaka, les lettres de l'alphabet et la naissance
§ 7-11. Les constructions de l'être phénoménal
Les *sīmā* du corps et les dix portes
Les emprunts au Visuddhimagga
§ 12. L'anecdote absconse du vieux *bhikkhu*
«Les hérons mangent les poissons»
§ 13. Une théorie du salut par la grammaire
La grammaire de Kaccāyana
§ 14. Huit sections
§ 15. Les renvois aux origines du monde
§ 16. Les animaux du calendrier
L'étude de Louis Finot

LE TITRE

Nous sommes en présence d'un composé pāli formé de deux termes: 1) *saddhā*, dans les versions de la région de Vientiane (Laos), ou *saddā* (voire *sabdā*), dans toutes les versions du Lanna (Thaïlande), du Nord-Laos (Muang Sing), de Birmanie (Chiang Tung), de Chine (Sipsong Panna); et 2) *vĭmālā* ou *vimalā*. *Saddhā* signifie la «foi», la «dévotion»; *saddā* < *sadda*, le «mot», le «son». *Vimālā*, *vīmālā*, *vimalā* < *vimala* se décompose en *vi*, préfixe qui dénote la séparation, le contraire, l'éloignement, et *mala*, terme qui s'applique à tout ce qui est «impur». Nous avons donc: «foi / mot» + «pureté (= éloigné d'impureté)».

La plupart des érudits et des moines de Vientiane, comme des régions avoisinantes, optent pour la lecture *saddhā*, «foi», au lieu de *saddă*[1].

[1] Aujourd'hui, la traduction la plus fréquemment avancée à Vientiane s'appuie sur la lecture suivante: *saddhā* «foi» et *mālā* «fleur» + *vi* «précieux», «excellent»; *saddhāvimālā* = «fleur précieuse de la foi».

Mais cette acception est absente du texte, sauf en trois occurences (§§ 3.1, 12.1, 17.7), dans des expressions courantes. Du reste, la foi est une notion qui n'est pas pertinente dans les schémas de pensée traditionnels, sinon peut-être dans le sens de «croyance en l'efficacité des rites».

Mais les nombreuses occurences du mot *saddhā / saddā* au sein d'un contexte grammatical (§§ 12-15) nous invitent à lire *sadda* dans le sens de «mot / son». La prononciation habituelle ne fait d'ailleurs aucune distinction entre *saddhā* et *saddā*; les deux mots sont rendus avec la même aspiration |sattha:|. La présence d'un *ā* à la place d'un *ă* (dans *sadda*) répond simplement au soucis de forcer la rime du pāli en |a| (au lieu de son élision: |satth|). L. Finot — qui ne donne aucune traduction du titre — a bien perçu cette difficulté, mais il hésite sur *vimala* (cf. *infra*, p. 58[n]). Il faut donc supposer que dans le Laos central la signification ancienne du titre s'est perdue et donner raison aux traditions du Lanna et des anciennes principautés du Nord.

Enfin, si l'on tient ce titre pour un composé vernaculaire, il est nécessaire que le déterminé précède le déterminant, et que *vimala* qualifie *sadda*: *saddavimala* signifie «les mots (ou sons) purs». En revanche, si l'on considère qu'il s'agit d'un composé pāli, il faut comprendre: «la pureté concernant les mots (ou les sons)»; la traduction «mots purs» imposerait *vimalasadda.* Dès lors que le Saddavimala, comme nous le verrons, expose une méthode de délivrance basée sur la connaissance des syllabes et des mots, avec un long passage sur la grammaire, c'est la lecture «pureté concernant les mots» qui s'impose, ce que j'ai choisi finalement de rendre par: «pureté par les mots».

ANALYSE DU CONTENU

Le Saddavimala (Sadd-v) comprend deux volets: 1) la liste des organes et des productions diverses tels qu'il faut les «créer mentalement» *(bhāvanā)* en vue d'une renaissance purifiée; 2) les règles qui régissent la prononciation du pāli dans la pratique de la «création mentale» *(bhāvanā).* En gros, son contenu nous enseigne que la pureté du fidèle passe par la connaissance des syllabes, lesquelles sont régies par les règles du pāli. Pour cela, les références au canon, aux commentaires et à la grammaire pāli, sont sorties de leur contexte et détournées de leur signification première.

La première partie (§§ 1-11) résume le processus mystique qui permet à l'homme, cette créature de souffrance, «étourdie par les fautes et par la haine» (§ 3.1) et lâchée dans le «cercle sans fin» *(saṃsāra)* des existences, de se modifier pour donner naissance à un être instruit, capable de maîtriser son devenir pour renaître dans le Dhamma. La seconde (§§ 12-16) expose les raisons de cette nécessité du recours au pāli, la langue de la «doctrine», et plus précisément aux mots qui la constituent. La connaissance des quatre «nobles vérités» *(ariyasacca)*, c'est-à-dire la constatation de la souffrance inhérente à toute renaissance, et, par conséquent, la conscience de la nécessité qu'il y a de mettre un terme au mécanisme infernal, ne peut suffire en soi pour libérer des attaches à l'existence. Il faut encore connaître l'alphabet et apprendre les sons purs, qui seuls conduisent au Nibbāna. Dans une société où la doctrine est exposée en langue vernaculaire, une telle obligation vient justifier le recours indispensable au pāli: l'emploi d'une liturgie spécifique s'impose parce que les notions phonétiques qui s'y rattachent sont liées aux différents stades de la genèse mystique du fidèle. C'est la prononciation correcte des «voyelles brèves» *(rassa)*, des «voyelles longues» *(dīgha)*, de la «nasale» *(niggahīta)*, des «syllabes sonores» *(ghosa)*, des «syllabes sourdes» *(aghosa)*, etc., qui entraîne des productions physiques et mentales pures. Cette pureté psycho-somatique est bien procurée par les sons, et c'est de celle-ci que traite le Sadd-v; par elle le fidèle entre en possession d'un corps (i.e. d'un véhicule) immortel, fait des lettres — ici perçues comme les organes — qui composent l'Enseignement (le Dhamma), et capables de le conduire au ciel.

CE QUE LE TEXTE NE DIT PAS

Le Sadd-v, comme les autres textes du même type qu'on trouve au Cambodge et dans la région, présente des listes de concepts théoriques qui renvoient à tout un arrière-plan initiatique dont il ne nous dit rien. En effet, les schémas mentaux qui structurent le parcours spirituel de l'adepte (i.e. le Yogāvacara «celui qui pratique le yoga») sont considérés comme acquis; nourri pendant ses années d'apprentissage, d'images, de représentations symboliques et d'idées spécifiques, qui ont constitué les bases de son éducation religieuse, il les a progressivement et presque sans s'en rendre compte assimilées; de sorte qu'il n'est pas surpris par la lecture de ces énumérations et de ces listes d'équivalences, qui nous semblent, à nous, fastidieuses, voire incompréhensibles, mais qui pour

lui répondent à une attente et fournissent des clefs, qui vont l'aider à interpréter les stades de l'*introspection régressive* dans laquelle il s'est engagé. C'est, en effet, dans la pratique de l'«inspection» *(vipassanā)*, de l'«exploration» *(bicāraṇā)*, etc., au cours de son entraînement assidu et sous la direction d'un Grū (= *guru*), où le fidèle est mis en situation de voir les choses par lui-même, en lui-même, et de comprendre les articulations de sa quête, qu'il faut chercher les racines et le sens caché de ce texte. Ce qu'il ne dit pas, c'est précisément le vécu de cette expérience qu'il tente de théoriser, sans jamais la décrire, et qui consiste à aller des conséquences (les phénomènes conditionnés) au principe (le Dhamma) pour développer les différents stades d'une véritable embryogenèse mystique.

Le Yogāvacara doit: 1) mémoriser les étapes de la formation embryonnaire (avec leurs équivalences alphabétiques) qui sont les étapes de *sa propre* formation; 2) à travers ces étapes, se construire un autre corps, à l'aide d'organes et de constituants qui sont les lettres, c'est-à-dire les portions du Dhamma; 3) prendre conscience que ce nouveau corps qu'il va produire à l'extérieur de lui, s'enracine d'abord en lui, dans son ventre, au niveau du nombril, prenant la forme d'un Bouddha haut d'un pouce; 4) poursuivre et achever dès cette vie la construction de ce véhicule immortel, car il conduit celui qui le possède au Nibbāna, en prenant le relais du composé physique épuisé au moment de la mort.

§ 1-2. LES EXERCICES DU YOGĀVACARA

Après la formule habituelle de salutation au Bouddha, le texte débute par une évocation des 108 «vertus» *(guṇa)* du Bouddha, du Dhamma, du Saṅgha qui renvoie aux couches les plus anciennes du canon (Bizot 1994:24). Les syllabes qui la composent occupent une place importante dans la liturgie et les croyances et répercutent jusqu'à nous des vieilles théories indiennes où les *guṇa* sont à la fois les parties inhérentes et les qualités du «substratum des phénomènes» *(prakṛti)*. Dans toute l'Indochine, ces syllabes sont perçues comme des *mantra*, auxquels l'adepte doit donner vie en pratiquant la «création mentale» *(bhāvanā)* — procédé mystique basé sur la répétition inlassable, le «ressassement» *(= bhāvanā)* — et qu'il doit substituer aux «phénomènes» *(dhamma)* confectionnés et transitoires du corps physique. Cette transformation des constituants est le privilège des «nobles personnes» *(ariyapuggala)*, c'est-

à-dire de celles qui sont entrées dans les états supramondains et dont la libération est proche (§§ 1.1-1.5).

Comme dans tous les textes du Cambodge et de la Thaïlande, le discours s'adresse au Yogāvacara (§§ 1-6, 1.7, 1.9, 1.10, 2.1, 2.9), appellation qui désigne aussi bien un *bhikkhu* que toute autre personne instruite dans les «exercices» ou «sujets d'entraînement» *(kammaṭṭhāna)* liés aux techniques pneumatiques de la concentration (§ 1.6). Ces exercices conduisent à une renaissance, calquée sur l'apparition du fœtus, dans une matrice qui recèle les clefs du Nibbāna (§§ 1.7-1.10).

Le texte (comme ceux du Cambodge, cf. Bizot 1976:99) développe l'idée que le don, les actes méritoires, le respect des abstentions, l'apprentissage des formules de l'Enseignement, etc. (§§ 2.1-7), même s'ils permettent de renaître dans de bonnes conditions, ne font en aucun cas disparaître la trace des fautes commises (§ 2.8) : seule la pratique assidue des «créations mentales» *(bhāvanā)*, des «exercices» *(kammaṭṭhāna)* conduisant à la «quiétude psychique» *(samatha)* et à l'«inspection» *(vipassanā)*, grâce auxquels on accède aux quatre «nobles vérités» *(ariyasacca)*, permet de les anéantir complètement (§§ 2.9-10).

§ 3. UN "NŒUD" DE CINQ SYLLABES

De l'idée de renaissance, le Sadd-v passe tout naturellement au récit de la genèse de l'univers. Cette relation entre les exercices de procréation conduisant à l'Éveil et les premiers moments de la manifestation du monde est typique de la tradition. Le texte rapporte que les créatures tournaient sans fin, au cours du premier âge, dans le cycle des renaissances, abandonnées à leur sort tragique en raison de l'ignorance et des fautes; les quatre mondes inférieurs étaient l'unique refuge qui leur était proposé (§ 3.1). Mais quand arrive l'âge propice, cinq personnages mythiques — désignés comme «maîtres [du culte]» *(ācāry)* —, donnent naissance à cinq syllabes qu'ils rassemblent en un *mantra* pour servir de refuge aux créatures: NA MO BU DDHĀ YA[2]. Ces cinq syllabes primordiales ont un contenu qui va bien au-delà de leur sens: «salutation au Bouddha!» *(namo buddhāya!)*. En effet, elles sont dites «nouées» *(khàt)* ensemble par les *ācāry* (§ 3.2), en un diagramme fon-

[2] On retrouve ce diagramme, sous la forme d'un *yantra*, partout, de la Birmanie à la Cochinchine; pour le Cambodge, cf. par exemple, Bizot 1981[b]:158, Becchetti 1991: ph. n° 2, 5, 6, 10, etc..

damental (Fig. 1), de même que dans d'autres récits elles sont *hachées* ou *fondues* au début des temps (Becchetti 1991:60) ; le nœud symbolise l'individu, en tant que réplique de l'Être universel, comme le concentré obtenu au commencement du monde devient l'essence dont l'homme est façonné.

Les cinq caractères NA MO BU DDHĀ YA expriment la bouddhéité, en donnant chacun naissance à l'un des cinq Bouddha historiques, et se fixent sur les créatures perçues ici comme «locus», à la manière des dieux «perchés» sur le corps des héros dont les vieilles conceptions animistes font état pour expliquer leurs pouvoirs surnaturels (Bizot 1989:82, 1994: 117) : NA et MO se placent dans les yeux, BU dans les oreilles, DDHĀ sur le nombril, YA au front (§§ 3.2-3). Le fidèle devient un «héros-support», protégé par le Bouddha, instruit par le Dhamma placé au sommet de sa tête[3] (§ 3.4), guidé par le Sangha placé dans son dos (§ 3.5). L'espoir ultime — pour celui qui est né à notre époque, c'est-à-dire dans l'âge du *kaliyuga* — est de renaître dans celui du *kosayuga* (§§ 3.6-10), période énigmatique rapportée au règne du futur Bouddha Ariyametteyya et inconnue dans la tradition indienne.

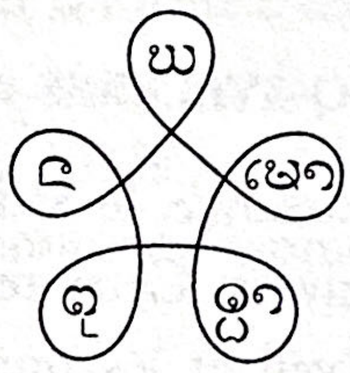


Fig. 1 — Tatouage (Muang Sing)
Cf. également : Lefèvre-Pontalis 1900:104

§§ 4-6. Le tipiṭaka, les lettres de l'alphabet et la naissance

Trois autres syllabes-refuges sont encore produites par l'Auguste : SU VI A, qui sont l'initiale du nom des trois corbeilles canoniques, à savoir le Suttanta, le Vinaya, l'Abhidhamma (§§ 4.1-4). Ce procédé de référence aux livres du canon, simplement évoqués par leurs initiales, lesquelles ont valeur d'«essences» (l. *kèn*$_1$, k. *paṇṭūl*), est tout à fait typique. La

[3] Cette place du Dhamma au sommet de la tête se confond avec celle qu'occupe dans les croyances animistes le «maître de naissance» (k. *grū komṇöt*, l. *càm khvăn*). Il pourrait s'agir là de la juxtaposition de valeurs bouddhiques et pré-bouddhiques, l'une et l'autre expliquant la persistance, dans toute l'Indochine, d'un tabou comme celui du sommet du crâne (Bizot 1984).

division du Vinaya en cinq livres correspond aussi à un usage propre à l'Asie du Sud-Est. En effet, l'orthodoxie cinghalaise divise le Vinaya en quatre sections: Suttavibhanga, Mahāvagga, Cullavagga, Parivāra; voire en trois sections: Suttavibhanga, Khandhaka, Parivāra. Mais les traditions locales en comptent toujours cinq: au Cambodge et en Thaïlande Ā PĀ MA CU PA (Bizot 1976:101), en Birmanie, au Laos et dans les Sipsong Panna PĀ PĀ MA CU PA.

Ā, c'est Ādikamma «ce qui est au début» (= Vin III 11-194; soit les 4 *pārājika*, les 13 *saṃghādisesa*, les 2 *aniyata*); PĀ, c'est Pācittiya (= Vin III 195-266 et Vin IV 1-207; soit les 30 *nissaggiya pācittiya*, les 92 *pācittiya*, les 4 *pāṭidesaniya*, les 75 *sekhiya*, les 7 *adhikaraṇasamatha*). Selon l'autre série, PĀ, c'est Pārājika (= Vin III 11-266; soit les 4 *pārājika*, les 13 *saṃghādisesa*, les 2 *aniyata*, les 30 *nissaggiya pācittiya*); PĀ, c'est Pācittiya (= Vin IV 1-207; soit les 92 *pācittiya*, les 4 *pāṭidesaniya*, les 75 *sekhiya*, les 7 *adhikaraṇasamatha* et, en Birmanie, le *bhikkhunīvibhaṅga*). Pour les trois derniers livres: MA, c'est Mahāvagga, CU, c'est Cullavagga, PA, c'est Parivāra, correspondant à Vin I, Vin II, Vin V.

L'apparition (dans le sein maternel) du *mantra* des sept livres de l'Abhidhamma (SAṂ VI DHĀ PU KA YA PA) marque le commencement du développement fœtal par la production des facultés associée à l'action du feu (§ 4.5). On retrouve cette action de l'Abhidhamma dans toute la péninsule bouddhique (Bizot 1976:79,86, 1981ª:83, Lagirarde 1994:64, Swearer 1996) où les «sept livres» *(sattapakaraṇa)* doivent être prononcés au moment de la mort, notamment à l'occasion du rite de *paṁsukūla* (Bizot 1981ª:32). Ces livres sont nommés *mātikā*, c'est-à-dire proprement «mères», et cette désignation en fait «ce qui appartient à la mère» *(mātikā)* et qui prépare à la renaissance (Bizot 1981ª:84).

Le texte expose alors — selon des images classiques: la «goutte d'huile de sésame», l'«eau ayant servi à laver la viande», le «caillot de sang» etc. (Bizot 1976:86, Lagirarde 1994:64) — les étapes de la gestation, semaine par semaine, jusqu'à la naissance des «cinq branches» (§§ 4.6-10). Nous sommes là en présence d'images et de termes extraits du canon (S 206, 11-15) et surtout des commentaires (Sp 437,25 et Spk I 300,1-301,36), assez fidèlement cités («conscience initiale», «goutte d'huile de sésame», «eau ayant servi à laver la viande», «caillot de sang», «cinq branches», etc.), jusqu'à l'évocation curieuse du «poil de queue de fœtus de mammifère» pour rendre probablement l'expression obscure de Spk: «fil en laine de naissance» *(jātiuṇṇa)*. Nous reviendrons sur de tels ren-

vois aux commentaires et sur les conclusions qu'on peut en tirer, mais il faut noter dès maintenant la place non négligeable qu'occupe la littérature des manuels d'Abhidhamma comme des anthologies pāli, non pas dans l'élaboration de la pensée traditionnelle, mais dans sa rationalisation (après coup), comme s'il fallait légitimer les croyances locales par des références canoniques.

C'est l'apparition des consonnes (KA KHA … HAṂ) qui amène la formation des 33 «horreurs» (i.e. des «organes») (§§ 5.1-4), comme celle des «cinq séries» *(pañcavagga)* crée les cinq «agrégats» *(khandha)* qui sont expulsés au bout de dix mois (§§ 6.1-7). Le partage des organes en formations liquides et en formations solides ne se fait pas selon une division des consonnes données en ordre alphabétique, mais selon une distribution curieuse qui reste à être expliquée (Fig. 2).

	19 productions solides							
	ka	*kha*	*ga*	*gha*	*ṅa*			
	ca	*cha*	*ja*	*jha*	*ña*			
	ṭa	*ṭha*	*ḍa*	*ḍha*	*ṇa*			
	ta	*tha*	*da*	*dha*	*na*			
12 productions liquides	*pa*	*pha*	*ba*	*bha*	*ma*			
	ya	*ra*	*la*	*va*	*sa*	*ha*	*ḷa*	*haṃ*
							2 productions solides	

Fig. 2 — Tableau de répartition des lettres de l'alphabet en fonction des productions solides et liquides

Les 19 premières lettres (KA KHA GA GHA ṄA CA CHA JA JHA ÑA ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA TA THA DA DHA) additionnées aux 2 dernières (ḶA HAṂ) sont à l'origine de la formation des 21 solides, et les consonnes intermédiaires (NA PA PHA BA BHA MA YA RA LA VA SA HA), des 12 liquides.

Le manuscrit fait référence aux quatre-vingts groupes de vers présents dans la matrice (§ 5.5), sans toutefois en donner le détail, et sans les nommer, à l'inverse de ce qui est fait dans les textes khmers (Bizot 1976: 108). Cette référence brute renvoie au Visuddhimagga, texte pāli composé à Ceylan par Buddhaghosa au IVe siècle de notre ère (Vism 235,1-25). En revanche, si les recherches montrent un jour — ce qui n'est pas impossible — que les Lao comme les Khmers ont connu la liste des noms des quatre-vingts groupes de vers dans le corps, c'est alors au Vimuttimagga que cette référence renverrait (Bizot 1976:135-138), texte

composé vers le IIIe siècle de notre ère (v. HINÜBER 1996:126), sur la base de vieux commentaires indiens (desquels ressort tout particulièrement le passage concernant les groupes de vers, cf. BABAT 1934:207), et qui jouissait toujours au XIIe siècle d'une réelle popularité, notamment au Bengale (Skilling 1987:7,15, 1993:135-140, 1994:199-202).

§§ 7-11. LES CONSTRUCTIONS DE L'ÊTRE PHÉNOMÉNAL

Le passage qui suit (§§ 7-11) traite de l'élaboration de l'individualité psycho-physique basée sur une division quinaire. Cette analyse est exposée avec beaucoup d'hésitations, du fait d'une confusion, semble-t-il, entre la thèse traditionnelle, qui s'appuie sur une liste de cinq éléments: eau, terre, feu, vent, éther (§§ 7-10), et celle de l'orthodoxie pāli, qui dans ce contexte n'en retient que quatre: eau, terre, feu, vent (§ 11).

Les textes khmers (cf. BIZOT 1976:90-91,100-101, BIZOT 1994:40-41,46) nous donnent des indications très précises sur le rôle des syllabes NA MO BU DDHĀ YA dans la genèse l'être. Sa constitution s'organise en correspondance avec les personnes dont il est tributaire de son vivant, du fait qu'il dépend d'elles, à la fois physiquement, socialement et religieusement: la mère, le père, le frère aîné (ou la famille), le prince, le guru. Cette conception d'un univers circonscrit aux cinq personnalités humaines dont l'homme traditionnel est débiteur et qui le définissent en ce monde, sans lesquels il n'est rien, est particulièrement originale, et il serait intéressant de savoir si elle a sa source en Inde.

NA	mère	eau	12	organes liquides
MO	père	terre	21	organes solides
BU	frère aîné	feu	6	objets des sens
DDHĀ	prince	vent	7	organes des sens
YA	guru	espace	10	orifices

Cet ordonnancement n'est pas clairement reproduit dans le Sadd-v, mais on le devine entre les lignes des paragraphes 7 à 11, masqué par des digressions et des ajouts qui en interrompent le fil. Par exemple: l'ordination du *sāmaṇera* et du *bhikkhu* (§§ 7.1-5), à 12 ans et à 21 ans, renvoie au rachat des fautes de la mère et du père et, respectivement, à l'élément eau et à l'élément terre; plus loin, après une parenthèse où les «choses bonnes» *(kusaladhamma)* et les «choses mauvaises» *(akusaladhamma)* sont comparées à un éléphant blanc et à un éléphant noir (§§ 8.1-4), on retrouve les six «objets des sens» *(ārammaṇa)* (§ 9.1) puis les sept «agents

sensoriels» *(āyatana)*[4] (§ 9.3-9), pour finir sur les dix orifices externes (§§ 10.1-3), mentionnés en correspondance avec le caractère YA qui arrive impromptu.

Le Sadd-v établit sans ambiguïté la correspondance entre les douze sécrétions et l'ordination du «religieux» *(sāmaṇera)* — celui qui reçoit le rite de la «sortie du monde» *(pabbajjā)* (Bizot 1988) —, puis entre les vingt-et-un organes et l'ordination du «moine» *(bhikkhu)* — celui qui reçoit le rite «plénier» *(upasampadā)*: les mérites du premier reviennent à la mère et ceux du second, au père (§§ 7.1, 7.4). En revanche, les 6 «objets des sens» *(ārammaṇa)* ne sont reliés à rien, sinon aux sept «bases physiques» (yeux, oreilles nez, etc) dont la création est rattachée aux livres de l'Abhidhamma (§ 9.2). La récitation de l'Abhidhamma au moment de la mort est indispensable pour donner naissance au nouveau corps du fidèle, quand celui-ci est parvenu — précisément en en écoutant la lecture — à se laver de toutes ses fautes (§§ 9.3-11). Enfin, le caractère YA, qui commande aux «portes» *(pa:tū)* de la «citadelle» *(nagara)* du corps, est décrit comme donnant accès, selon les sens opposés du même axe: vagin/sommet du crâne (i.e. «méat urinaire»[5]/«fontanelle»), au mondain d'une part, au Nibbāna d'autre part (§§ 10.1,3).

LES SĪMĀ DU CORPS ET LES DIX PORTES

A ce propos, le texte renvoie à la liste des *sīmā* (§ 10.2), les «bornes rituelles» (*baddhasīmā* «borne correcte, valide») qui délimitent, dans les huit directions, l'espace sacré inviolable du «sanctuaire» *(vihāra)* (Bizot 1980:256), et fait se superposer celles-ci avec l'énoncé des ouvertures du corps, ou «portes» *(dvāra)* (§ 10.3). Ceci ne peut s'expliquer qu'en référence aux croyances communes qui font du *vihāra*, dans toute l'Indochine, un symbole du corps. Les *sīmā* interdisent aux fautes l'accès de notre citadelle et sont au nombre de huit. Elles correspondent aux huit disciples du Bouddha (censés avoir apporté une protection au Maître), aux quatre Chemins et aux quatre Fruits, et sont toujours associées à la liste des voyelles[6]:

[4] Le mot *āyatana* n'est pas employé dans le Saddavimala; les organes des sens sont simplement désignés par: œil, oreille, etc.

[5] Traditionnellement, l'«orifice excréteur de l'urine» correspond chez la mère à la cavité pelvienne dont la «porte» est l'orifice vaginal.

[6] Au Cambodge, les voyelles brèves se rapportent aux Chemins et sont dites des «portes maternelles» (k. *dvār mṭāy*); les voyelles longues se rapportent aux Fruits et sont dites des «portes paternelles» (k. *dvār aubuk*).

A	lèvre supérieure	*sīmā*	de l'Est
Ā	narine droite	*sīmā*	du Sud-Est
I	oreille droite	*sīmā*	du Sud-Ouest
Ī	œil droit	*sīmā*	du Sud
U	lèvre inférieure	*sīmā*	de l'Ouest
Ū	narine gauche	*sīmā*	du Nord-Ouest
E	œil gauche	*sīmā*	du Nord
O	oreille gauche	*sīmā*	du Nord-Est

Les vrais orifices externes — également attachés aux *sīmā* du *vihāra* — sont eux aussi au nombre de huit: yeux, oreilles, nez, bouche, anus, méat urinaire. En revanche, on en compte un neuvième, le nombril, qui correspond à la borne de *sīmā* posée à l'intérieur du *vihāra*, devant l'image du Bouddha; puis un dixième, la fontanelle, symbolisée par la flèche du temple. Les dix «portes» *(dvāra)* sont également associées aux dix directions.

LES EMPRUNTS AU VISUDDHIMAGGA

Cet inventaire des composants de l'individu est repris et réparti en quatre groupes seulement: vingt terres, douze eaux, quatre feux, six vents (§§ 11). Le classement renvoie au canon pāli, plus précisément au Suttapiṭaka et au Visuddhimagga.

En effet, le texte énumère 20 éléments terre et non plus 21 (tous les manuscrits en ont 20, sauf deux) conformément aux listes de l'orthodoxie qui ne comptent que 19 ou 20 organes: la «tête» *(matthako)* et le «cerveau» *(matthaluṅga)* sont soit absents (cf. M I 185, etc.), soit confondus en un seul terme dans les commentaires. En revanche, le troisième groupe énumérant quatre feux (§ 11.4) n'est pas canonique: on trouve bien des listes de «feux» *(aggi)* dans Vibh 83,34-41 et dans le Sammohavinodanī Vibhangatthakathā 70,5-10, mais elles n'expliquent pas des termes comme *uṇhaggi, pācaggi, uyhaggi, jiṇṇaggi.*

Puis le texte donne la liste (§ 11.5) de ce que les fidèles nomment communément «les quatre *yena*» (sic), mot incompris et vaguement perçu comme synonyme de «feu», alors qu'il s'agit des deux premiers termes (*yena ca…* «et ce par quoi…») des passages du Majjhimanikāya I 188,7-8, choisis par Buddhaghosa. Cette liste est totalement corrompue, aussi bien en khmer, en yuon, en tham, en khün qu'en lü, mais renvoie sans doute possible au Visuddhimagga 350,6-19.

La description suivante (§ 11.6) concerne le groupe des six «vents» *(vātā)* et provient encore de la même source (M I 188,29-30) commentée par Buddhaghosa (Vism 350,22-32). Le pāli y est pareillement très dénaturé. Dans toutes les versions consultées, ce passage contient, en guise de sixième terme, une intercalation incompréhensible (*yenasamapati, °samppa, °samppatti, °sappati*), que pourtant les textes du Cambodge (*assāso passāso*; cf. Bizot 1976:107) restituent correctement (M I 188,30, Vism 350,31-32).

Bref, cet emprunt au Visuddhimagga est intéressant parce qu'en tant que source classique, on ne s'attend pas à le trouver mentionné dans un texte comme le Sadd-v. Le degré de corruption avec lequel sont transcrites les citations du Majjhimanikāya et du Visuddhimagga est significatif. Il faut croire que celles-ci ont été transmises hors contexte, peut-être oralement, sous la forme de stances figées, incomprises, avant d'être copiées tant bien que mal, et jamais traduites. Elles sont nécessairement antérieures à l'influence du Sinhalapakkha, l'école d'affiliation cinghalaise, dont l'arrivée dans la Péninsule remonte aux XIIIe-XIVe siècles et a eu pour effet l'émergence de centres d'étude de la langue et de la littérature du canon. Si ces citations avaient été décidées et rajoutées à une époque ultérieure, il est raisonnable de croire qu'elles auraient correctement été restituées et, alors, que le pāli du Sadd-v aurait été plus fidèlement conservé. A l'inverse, la corruption des emprunts (et leurs ressemblances) dans toutes les versions d'Indochine amène à penser que le Sadd-v s'est maintenu en marge de ces nouveaux centres, et disons malgré eux. La division quinaire du composé physique basée sur l'apparition des caractères NA MO BU DDHĀ YA, par exemple, ou certains passages non identifiés comme la liste des quatre «feux» *(aggi)*, pourraient, dès lors, être directement rattachés au bouddhisme des Môns, et peut-être à des sources indiennes non identifiées.

§ 12. L'ANECDOTE ABSCONSE DU VIEUX BHIKKHU

On aborde ensuite le passage qui donne toute son originalité au Sadd-v — duquel il tire aussi son titre —, celui qui traite de la grammaire. Le sujet est amené par une anecdote bizarre, où sont en scène le Bouddha, un vieux *bhikkhu* et les disciples Mahāsāriputta, Anuruddhathera et Kaccāyanathera. Comme c'est l'usage en Asie du Sud-Est, Kaccāyana le disciple est confondu avec Kaccāyana l'auteur de la grammaire pāli.

Le récit se résume ainsi:

Un vieux *bhikkhu* désireux de se conformer aux «devoirs» *(dhuradhamma)* du moine se retire à proximité d'un étang pour s'exercer aux «créations mentales» *(bhāvanā)*. Inspiré par le spectacle de hérons qui se nourrissent des poissons, il médite sur le sort des créatures livrées à la naissance et à la mort, et répète une formule prononcée en langue vulgaire pour appuyer sa concentration mentale: «les hérons mangent les poissons» (§§ 12.1-8). Questionné sur l'emploi de la langue vulgaire dans la pratique religieuse, le Bouddha ne critique pas le vieux *bhikkhu* ignorant, mais insiste sur la nécessité de connaître les syllabes prescrites et prononce le *sutta* suivant: «le sens s'exprime au moyen des syllabes» (§§ 12.9-11). A la suite de cela, Kaccāyana demande au Bouddha l'autorisation de composer le livre des «mots» *(sadda)*, dont la formation donne naissance à tous les phénomènes, afin que soit conservé et compris l'Enseignement.

Il expose les règles concernant les quarante-et-une «syllabes» *(akkhara)*: la règle des trente-trois «consonnes» *(byañjana)* produisant les formations matérielles et subtiles, la règle des trois «voyelles brèves» *(rassa)* produisant les articulations, la règle des cinq «voyelles longues» *(dīgha)* produisant les membres et le tronc, la règle de la «nasale» *(niggahīta)* produisant les formations mentales, la règle des cinq «séries» *(vagga)* produisant les agrégats, la règle de la «série restante» *(sesavagga)* produisant l'octuple voie, la règle des vingt-et-une «syllabes sonores» *(ghosa)* produisant les organes solides, la règle des douze «syllabes sourdes» *(aghosa)* produisant les organes liquides, la règle des «jonctions» *(sandhi)* produisant la renaissance des créatures au Nibbāna (§§ 13.1-18). La distribution de l'alphabet en séries de 21 «syllabes sonores» *(ghosavaṇṇa)* et de 11 «syllabes sourdes» *(aghosavaṇṇa)* (§ 13.13-14) donne même naissance à 21 organes sensibles (susceptibles d'éprouver la douleur) et à 11 organes non-sensibles, calqués assez logiquement sur la division des 21 organes solides et des 12 organes liquides [7].

Une première difficulté est soulevée par l'expression «langue vulgaire». Toutes les versions donnent: th. ภาษาอีสาน, y. ภาษาอีสาน *gaṃ dáiy*; certains croient donc devoir reconnaître une influence de la Thaïlande dans le Sadd-v, parce qu'ils traduisent *gaṃ dáiy* par le «parler des Thaïs». Cepen-

[7] J'avais chercher, au Cambodge, une relation symbolique explicite entre la liste des organes solides et liquides et celle des consonnes sonores et sourdes, tant celle-ci paraissait évidente, du point de vue de la tradition, qui fait feu de tout bois; c'est au Laos que je la trouve…

dant, cette constatation ne se fait pas sans réticence de la part du lecteur (cf. FINOT, *infra*, p. 65). En vérité, le mot *dáiy* — en lao comme en thaï — doit avoir ici le sens de «personne», de «gens»; on dit couramment, par exemple, *dáiy nīḥ* «cette personne»; de la même manière, on dit aussi *dáiy bvan*, pour désigner les «habitants», les «gens», de la région de Xieng Kong, qui se nomment Phouan, etc. Il faut, par conséquent, traduire *gaṃ dáiy* par: le «parler des gens», la «langue commune», la «langue vulgaire», en l'occurence le lao, le yuon, le khün, le lü.

Cela dit, la signification de ce passage reste obscure. Dès lors qu'il y a nécessité de pratiquer la «création mentale» *(bhāvanā)* à l'aide de syllabes prescrites, c'est-à-dire de formules en pāli, on ne comprend pas pourquoi le Bouddha ne critique pas le vieux *bhikkhu* (§ 12.9). Ensuite, quand Anuruddha demande au Bouddha de divulguer les syllabes prescrites, qui font justement défaut au vieux *bhikkhu*, on s'attend à ce que lui soient révélés des *gāthā* pāli au lieu d'un aphorisme sur le sens des mots, lequel n'est nullement destiné aux créations mentales (§ 12.11). Ce faisant, le Bouddha évoque la langue vulgaire comme étant celle dont les gens de savoir font usage, puis affirme contradictoirement que «la nature de l'intelligence et de la science vient des syllabes-consonnes qui sont vertueuses et importantes pour la récitation des *gāthā* en pāli»... Bref, le message n'est pas explicite, et je n'ai trouvé aucun lettré capable d'en donner une lecture convaincante.

"LES HÉRONS MANGENT LES POISSONS"

Le lien — au demeurant parfaitement bouddhique —, établi ici par le vieux *bhikkhu* entre, d'une part le tourment des poissons de l'étang pourchassés par les hérons, et d'autre part le sort des créatures livrées à la naissance et à la mort, est pareillement intriguant, du fait qu'il repose sur une image — celle du «héron» — qui n'est pas habituelle dans les représentations locales impliquant la présence d'oiseaux. La scène du *bhikkhu* qui va méditer sous un arbre, ne cadre pas bien non plus avec les descriptions d'usages dans ce type de texte. En fait, on va voir que l'origine de ce récit est lointaine, compliquée, et fort inattendue. Elle évoque le problème soulevé dans un passage du Vinaya des Mūlasārvāstivādin, à propos de la confusion des mots *udakabakaṃ* «héron des marais» et *udayavyayaṃ* «apparition et disparition» («apparition et disparition» ayant ici le sens de «naissance et mort») .

Il exiſte dans le Vinaya des Mūlasārvāſtivādin (conservé dans des versions chinoise et tibétaine, mais perdu en sanskrit) un épisode curieux où Ānanda tente en vain de corriger la récitation erronée d'un vers du Dharmapada: «Si un moine vit cent ans sans voir le héron des marais, il vaut mieux qu'il vive seulement un jour et voie le héron des marais». Ānanda conteſte cette formulation et propose en retour les paroles prononcées par le Bouddha: «Si un moine vit cent ans sans voir le principe de la naissance et de la mort, il vaut mieux qu'il vive seulement un jour et voit le principe de la naissance et de la mort» (Przyluski 1923:335). La critique d'Ānanda semble viser une recension gāndhārī du Dharmapada. On sait, en effet, que le composé *udaya-vyayaṃ* «naissance et mort» (Dhp 113) eſt rendu dans le prakrit du Nord-Oueſt de l'Inde (qui note un *k* pour pallier le hiatus) par *udaka-vaya*, voire *udaka-vaka* > s. *udaka-bakam* (Brough 1962:45-46).

Lorsque j'ai fait appel au Dr. Ole Holten Pind, spécialiſte des grammaires du pāli, pour mieux approcher les difficultées rencontrées dans les références aux sutta de Kaccāyana (§§ 13-14), la lecture du § 12 lui a immédiatement évoqué un commentaire de la grammaire de Kaccāyana, le Kaccāyanasuttaniddesa, attribué au moine birman Chapaṭa et composé à la fin du XIIe siècle (cf. *infra*, p. 67). Chapaṭa y rapporte, qu'à la vue de «hérons» *(baka)* venus se poser dans l'«eau» *(udaka)*, un vieux moine assis au bord du lac Anotatta se mit à répéter *udakabaka* («héron des marais»), au lieu de la formule qu'il devait réciter: *udayabbaya* «apparition et disparition»; le Bouddha réprimanda le vieux moine et prononça le sutta: «le sens s'exprime au moyen des syllabes» (cf. Pind, *infra*, p. 68). Il eſt clair qu'il s'agit ici d'un renvoi au Vinaya des Mūlasārvāſtivādin, car il n'exiſte aucune autre trace de ce récit dans la littérature grammaticale du pāli. Il faut donc considérer cela comme un indice de leur influence dans les traditions de Pagan, à une époque qui ne peut pas être poſtérieure à la fin du XIIe siècle, alors que les Birmans, déjà convertis au bouddhisme des Môns, établissaient parallèlement leurs premières relations durables avec Ceylan.

Le Sadd-v porte donc lui aussi cette empreinte du Mūlasārvāſtivāda, et cela d'une façon surprenante, puisque le récit n'évoque à aucun moment une confusion de prononciation entre le mot «héron» et le mot «disparition / mort». Il eſt vrai que le glissement phonétique de l'un sur l'autre en lao y eſt plus difficile: ນົກບາງ *nâk yāṅ* «héron» (§ 12.6,8,9) et ຊາຕິ ຊຣາພຍາທິມຣຓະ *jāti jarā byādhi maraṇa* «naissance, vieillesse, mala-

die, mort» (§ 12.7) n'offrent aucun parallèle sonore. L'histoire du vieux *bhikkhu* s'est conservée par conséquent en dehors de toute évidence phonologique interne, sur la base d'une source perdue et progressivement déformée, et ceci explique pourquoi son message est confus. La présence des hérons sur l'étang amène légitimement le vieux moine à prononcer leur nom. Mais c'est leur conduite nuisible à l'égard des poissons, sans qu'aucune analogie avec le mot «héron» soit évoquée, qui produit l'idée de «naissance et de mort». La formule «les hérons mangent les poissons» ne peut être justifiée que par l'ignorance du vieux moine, et, au bout du compte, le problème porte sur l'utilisation de la langue vulgaire... Pour finir, le Bouddha conclut — sans vraiment dire pourquoi — par le sutta «le sens s'exprime au moyen des syllabes», émis de sa propre bouche, comme l'affirme justement Chapaṭa (cf. PIND, *infra*, p. 68). L'origine de ce passage du Sadd-v est donc bien le Kaccāyana-suttaniddesa, à moins qu'il ne s'agisse directement des traditions mônes, elles-mêmes peut-être dépositaires de l'influence mūlasarvāstivādin.

§ 13. UNE THÉORIE DU SALUT PAR LA GRAMMAIRE

L'anecdote du vieux *bhikkhu* est l'occasion pour Kaccāyana de composer sa grammaire, mais dans une perspective très particulière, celle d'une initiation aux étapes de la gestation. Les Khün et les Lü, des anciennes principautés septentrionales, expliquent cela de la manière suivante: 1. parce qu'il ne connaît pas les syllabes appropriées aux «créations mentales» *(bhāvanā)*, le vieux *bhikkhu* médite en langue vulgaire (§ 12.8), ce qui ne peut le conduire sur la voie; 2. Anuruddha veut connaître ces syllabes (§ 12.10) et reçoit du Bouddha l'aphorisme: «le sens s'exprime au moyen des syllabes» (§ 12.11); 3. Kaccāyana compose alors le livre des mots, afin que soient conservées les 84 000 portions de l'enseignement (§ 13.1) et que les créatures terrestres connaissent l'origine des formations matérielles, subtiles, etc. (§ 13.2-18); 4. grâce à ce livre en huit sections (§ 14.1-11) et depuis ce temps, les êtres sont en mesure d'atteindre les Chemins et les Fruits supramondains pour accéder au Nibbāna (§ 14.2).

Nous sommes là face à un enseignement complet, total, qui conduit au but ultime, et dont la clef se trouve dans le sens ésotérique des syllabes: la grammaire de Kaccāyana perçue comme moyen de libération, dont les règles sont exposées en tant qu'agents de la création des phénomènes conditionnés. A ce point de notre réflexion, il est intéressant de s'arrêter sur l'exemple donné: *tatrāyaṃ iti* (§ 13.16), formule supposée contenir

et produire l'ensemble des formations matérielles, subtiles et mentales (autrement dit: le corps dans son entier), grâce aux opérations qui commandent la «formation des mots» *(saddarūpaka)* (§ 13.17).

J'ai eu l'occasion d'expliquer brièvement le principe de ces opérations à propos de la fabrication des «statuettes de poudre» qu'on trouve dans toute la péninsule indochinoise (Bizot 1994:44-46, 209-224). Il s'agit d'utiliser, comme une sorte de plâtre à mouler, destiné à façonner de petites statues de Bouddha, la poudre produite par l'effacement des caractères posés sur l'ardoise. Dans toutes les écoles de pagode, le produit sacré — qu'il était impossible de jeter — était pieusement recueilli, pour être mélangé avec de la cendre ou de l'amidon. Les statuettes obtenues, fort prisées, étaient considérées comme ayant été créées à la manière dont Buddhaguṇ donne naissance au premier homme, avec un peu d'«humeur sèche» provenant du Dhamma; elles représentent le Bouddha dans son corps de *dhamma* (Bizot 1994:39). La technique repose essentiellement sur l'action de l'«effacement [rituel]» *(lopa)*, opération grammaticale qui demande une bonne connaissance des règles de la formation des mots enseignées par Kaccāyana, tout particulièrement des «jonctions» *(sandhi)*. Les traités dans lesquels est exposé le détail de ces opérations sont appelés Mūlakaccāyana (cf. *infra*, p. 55), le préfixe *mūl* («racine, origine, essence, secret») étant appliqué dans toute la péninsule aux ouvrages traditionnels liés précisément aux pratiques et aux interprétations ésotériques de la doctrine.

La formule — extraite de Dpd 375 — est effectivement tirée de la grammaire de Kaccāyana (Kacc 10): *tatrāyaṃ iti*. Ses deux termes sont décomposés en éléments grammaticaux de base: *tatra ayaṃ iti > ta ta ra a yaṃ iti*, chacun produisant, qui le corps, qui la tête, qui la naissance, qui l'esprit et la conscience, qui la substance, qui l'accès au Nibbāna (§ 13.16). La grammaire se trouve donc être l'instrument d'une théorie du salut fondée sur l'idée que les créatures sont le produit des syllabes.

Ceci nous éloigne beaucoup des thèses du Mahāvihāra et met en évidence l'existence d'une mystique des lettres, dont il faut peut-être rapprocher l'étrange tradition d'un moine ventru nommé Braḥ Kaccāy[ana] que les iconographes ont toujours hésité à identifier avec l'auteur de la grammaire. Ce moine bedonnant figure en principe le disciple du Bouddha, Kaccāyanathera, qui s'est volontairement rendu disgracieux pour ne pas être confondu de loin avec le Maître. Mais dès lors que la tradition lui attribue la composition de la grammaire (dans le Sadd-v, Kac-

cāyana est le disciple du Bouddha), il convient de le reconnaître aussi comme étant Mahākaccāyana, et cela expliquerait sa présence dans la composition des *yantra* et les pratiques utilisant des *mantra*, toujours en relation avec les 41 lettres de l'alphabet pāli.

Quoi qu'il en soit, le Sadd-v dit clairement que les «phénomènes» *(dhamma)* qui sont à l'intérieur de l'«esprit» *(citta)* et des «facteurs mentaux» *(cetasika)*, comme ceux qui sont à l'intérieur des «jonctions» *(sandhi)*, donnent naissance à tous les autres «phénomènes» *(dhamma)* (§ 13.18). Les valeurs linguistiques y sont traitées comme les corrélats des forces cosmiques de la création. Cette conception de la bouddhéité (comme le note déjà Finot, cf. *infra*, p. 59) fait référence à des notions qu'on connaît en Inde depuis les Brāhmaṇa, où le «mot» *(śabda)* est sacré et éternel, et où existe une scolastique qui fait de la «syllabe» *(akṣara)* immortelle à la foi l'élément primordial du mot et le «principe cosmique» *(brahman)*. La création est produite par l'attitude extatique, laquelle est un retour au mythe des origines, et au démembrement de Prajāpati, dont le corps se trouve constitué par les syllabes des formules régulières de l'offrande, associées à l'énoncé des organes: poils, peau, sang, graisse, etc. (Śatapatha-Brāhmaṇa 10,40,1,17). Les bouddhistes d'Asie du Sud-Est connaissent une autre version du mythe brahmanique, où le géniteur des créatures est remplacé par le Dhamma (personnel et impersonnel à la fois), principe cosmique et véritable archétype universel, dont le corps est fait de syllabes et de *mantra*, associés à des listes d'organes: cheveu, poil, ongle, dent, peau, chair, etc. (§§ 5.3, 11.2, 13.3).

LA GRAMMAIRE DE KACCĀYANA

Kaccāyana, dont on ne peut écarter l'hypothèse qu'il ait été lui-même indien, a écrit sa grammaire, en Inde ou à Ceylan, probablement vers les VIIe-VIIIe siècles, mais on ne connaît son œuvre que par des textes de Ceylan et d'Asie du Sud-Est. Quelle impulsion, en Asie du Sud-Est, a pu inciter les autochtones à reprendre cet ouvrage pour en faire le cadre d'une réflexion et d'une symbolique sur l'absolu, si éloignées des croyances locales, mais si proches de la pensée védique et des valeurs indiennes?

Au point de vue de l'histoire, deux choses doivent être prises en considération: 1) les écoles locales d'Asie du Sud-Est — par «locale», il faut entendre les écoles non-mahāvihāravāsin, c'est-à-dire non-affiliées à l'orthodoxie du bouddhisme réformé à Ceylan au XIIe siècle — n'ont pas

développé de traditions de grammairiens du pāli; 2) inversement, le Sinhalapakkha a implanté avec succès des centres de culture pāli (plus particulièrement au Lanna et en Birmanie), lesquels œuvrèrent pour répandre les textes de la littérature canonique, conformément à l'exégèse des commentaires composés à Ceylan. On sait que cette conquête religieuse fut menée dans la Péninsule en compétition avec des pratiques et des croyances conservées par d'anciennes communautés bouddhiques affiliées à l'orthodoxie des Môns (Bizot 1988, 1993). Dès lors, pareil enseignement, où la purification du fidèle passe par une assimilation mystique des mots, ne peut en aucun cas être attribué aux spécialistes du Sinhalapakkha, et remonte nécessairement au fonds traditionnel.

Dans l'état actuel des connaissances, nous ne sommes guère en mesure de préciser les sources qui ont engendré ce fonds traditionnel, incorporé au Theravāda, mais fort différent des thèses cinghalaises. Les idées échafaudées sur une mystique des lettres ne furent pas reconnues dans l'île — telle cette mystérieuse *vaṇṇapiṭaka* «corbeille des syllabes» condamnée comme une hérésie bouddhique (Sp IV) —, alors qu'elles furent très tôt, et jusqu'à une époque tardive, largement diffusées en Inde, où il existe aussi, ne l'oublions pas, d'importantes traces de la présence du Theravāda, comme de nombreuses références au canon pāli (v. Hinüber 1985).

Si le canon pāli fut rédigé à Ceylan, il faut rappeler qu'il le fut sans doute par des Indiens, et sa large diffusion en Inde est certaine, au moins dans l'Inde du Sud, sous une forme orale ou écrite. Au ve siècle, les commentateurs cinghalais vont et travaillent en Inde. Buddhaghosa, comme après lui Dhammapāla, était probablement indien lui-même. Son désir fut d'ailleurs de traduire en pāli les commentaires du canon, seulement disponibles en vieux cinghalais, afin de permettre aux «autres de les comprendre» (Dhp-a I 1, 10), ce qui, par le biais de cette *lingua franca*, visait sans doute les bouddhistes de l'Inde du Sud. En effet, le rôle des commentaires et des sous-commentaires fut fondamental dans la propagation du Theravāda. Les œuvres de Buddhaghosa (les 4 Suttapiṭaka et le Vsm), de Dhammapāla, comme des auteurs anonymes qui composèrent la Samantapasādika ou commentèrent les Jātaka, offrent, par des condensés pratiques et complets, une connaissance globale et rapide de la pensée bouddhique, beaucoup plus utiles pour les fidèles que l'enseignement disséminé dans les livres du canon.

Quoi qu'il en soit, la diffusion de ces textes, pendant tout le premier millénaire, entraîna une harmonisation du Theravāda entre l'Inde et Ceylan,

ce qui explique, dans une certaine mesure, pourquoi les distinctions entre Petit et Grand Véhicule ne furent pas toujours clairement définies: les pélerins chinois, aux Ve-VIe siècles, parlent des adeptes mahāyānistes du Theravāda. C'est dans un tel contexte que le bouddhisme s'est maintenu au-delà du XIIe siècle dans le Sud de l'Inde, où le Theravāda était environné par de fortes communautés jaïna, par des Sārvāstivādin, par des Mūlasārvāstivādin, par des écoles tantriques, et par l'hindouisme.

§ 14. HUIT SECTIONS

La présentation en huit sections du «livre des mots» indique une tradition relativement récente de l'ouvrage de Kaccāyana — XIIe siècle? —, car le texte ancien fut composé en quatre parties seulement (cf. PIND, *infra*, p. 71-72). Les huit sections sont présentées de manière variable dans les manuscrits (§§ 14.1-10), sous des formes corrompues (*krata, °ka* pour *kitaka, kakāraṇa* ou *kāraṇa* pour *kāraka, samaḍ* pour *samāsa, somahāssa* pour *samāsa*, etc.) et avec des différences dans le classement. Les listes bougent d'une copie à l'autre, mais on a grosso modo l'ordre suivant, en tham: *sandhi, nāma, samāsa, taddhita, ākhyāta, kitaka, uṇadi, kāraka*; en yuon: *sandhi, nāma, kāraka, samāsa, taddhita, ākhyāta, kitaka, uṇadi*; en lü: *sandhi, nāma, kāraka, taddhita, ākhyāta, samāsa, kitaka, uṇadi*; en khün: *sandhi, nāma, samāsa, taddhita, ākhyāta, kitaka, uṇadi* (incomplet). J'ai rectifié l'ensemble selon le classement standard donné dans SENART 1871: 1. «jonction» *(sandhi)*, 2. «nom» *(nāma)*, 3. «facteur d'action» *(kāraka)*, 4. «composé» *(samāsa)*, 5. «dérivé secondaire» *(taddhita)*, 6. «verbe» *(ākhyāta)*, 7. «dérivé primaire» *(kitaka)*, 8. «dérivé particulier» *(uṇadi)*.

§ 15. LES RENVOIS AUX ORIGINES DU MONDE

Les trois voyelles courtes A I U sont les «racines de la parole» émises au début des temps par les créatures, alors qu'elles se querellaient. Lorsqu'elles apprirent à parler, elles devinrent heureuses, et de leur bouche sortirent les voyelles longues Ā Ī Ū E O (§§ 15.1-4). C'est sur la base de ces premiers sons que Kaccāyana fonde sa grammaire. Il rattache en effet sa composition aux «origines premières» *(paṭhamamūlamūlī)* de la création, quand les ancêtres $Pū_1$ («grand-père») Itthaṃ et $Yā_1$ («grand-mère») Saṅgasī, donnent naissance à trois enfants, un garçon, une fille et un eunuque, lesquels symbolisent, du point de vue des mots, l'apparition du masculin, du féminin et du neutre (§ 14.3-4).

La légende de ce couple primordial se retrouve dans la tradition orale de toutes les ethnies taï, comme de tous les peuples ayant reçu l'influence des Môns, sauf les Khmers qui ont une cosmogonie approchante, mais avec des ancêtres nommés Gato et Gatā, ou Nuttaro et Nuttarā (BIZOT 1985, 1994:39). Dans les manuscrits du Sadd-v, le couple eﬆ cité à trois reprises (§§ 14.3, 14-4, 16.2), sous des noms légérement différents. On trouve, suivant les versions, Pū$_1$ Itthaṃgayyā [°geyya, °kheyya] et Yā$_1$ Saṃgasi [°sī] ; et Pū$_1$ Itthaṃgayyā [°geyya, °kheyya] saṃgasi [saṅgasi, °sī] et Yā$_1$ Itthaṃgayyā [°geyya, °kheyya] saṃgasi [saṅgasi, °sī]. Le pāli n'eﬆ d'aucun secours pour comprendre ce nom. Pourtant, les vieux maîtres lui trouvent un sens, en employant une méthode qu'on serait fondé à qualifier de fantaisiﬆe si on ne la retrouvait pas dans toutes les communautés bouddhiﬆes de la région, sous le nom de Mūlakaccāyana (cf. *supra*, p. 51), et qui enseigne à décomposer mécaniquement les mots en fonction de leurs « racines » *(mūla)*. Elle eﬆ consignée dans des traités techniques très touffus, qui ne sont plus transmis depuis longtemps, mais dont on découvre encore parfois une copie perdue… D'après cette méthode (qui se conﬆruit sur les sūtra de Kaccāyana et aboutit souvent à déceler des significations inattendues, cf. BIZOT 1994:44-46), *itthaṃgayyāsaṅgasī* se décomposerait de la manière suivante: ឥត្ថំគយ្យាសង្គសី = ឥត្ថំ *itthaṃ* < ឥត្ថី *itthī* «femme» (ou ឥត្ថោ *ittho* «garçon»); គយា *gayā* < គព្ភ *gabbha* «ventre, mère»; អ *a* + សង្ខ្យ *saṅkhya* < អសង្ខេយ្យ *asaṅkheyya* «incalculable»; សី *sī* < ស្រី *srī* < សិរិ *siri* «glorieux, resplendissant»; ce qui donne «le glorieux aïeul / la glorieuse aïeule [à l'âge] incalculable» *(itthaṃgayāsaṅkheyyasrī)*. Dans un autre récit comparable, intitulé Paṭhamamūlamūlī, les deux ancêtres sont diﬆingués sous les formes: Nāṅ («dame») Itthī Geyyasaṅghasī et Purisa («homme») Geyyasaṅghasī.

On possède de nombreux résumés subﬆantiels (SAN WIN & D 1912, MASON 1854, GUILLON 1991, PELTIER 1991) de cette œuvre composite d'origine mône (dont il exiﬆe des versions en môn, en birman, en yuon, en khün, en shan, en lü, en lao), et qui développe le même mythe de la création: la première femme prend naissance à partir de l'élément terre, et son époux, à partir de l'élément feu. L'indication surprend, lorsqu'on sait que, dans toute la péninsule indochinoise bouddhique, la tradition enseigne que la femme relève de l'élément eau, et l'homme de l'élément terre. Tous deux mettent au monde un garçon, une fille et un hermaphrodite, puis créent le Mont Meru, le soleil, la lune, etc. Leur progéniture donne naissance à treize enfants (dont l'un meurt) qui reçoivent dans l'année de leur naissance des jouets modelés en forme d'animaux.

Chacun d'eux fait reposer sa santé sur l'animal de sa naissance. Le récit donne également, avec quelques rudiments d'une grammaire très édulcorée, rapportée à Kaccāyana, la liste des voyelles (reproduisant le son émis par les créatures en fonction de leur humeur querelleuse ou enjouée) et des consonnes de l'alphabet, que les premiers hommes doivent apprendre pour accèder à l'enseignement du Bouddha.

Cette communauté de thèmes a conduit certains auteurs à reconnaître dans les cinq renvois (§§ 14.3, 14.4, 15.4, 16.1, 17.1) aux «origines premières» *(paṭhamamūlamūlī)* des références au Pathamamūlamūlī. Mais une lecture attentive montre que ces passages évoquent seulement des événements qui ont lieu en ces temps primordiaux (désignés au Laos par l'expression: *paṭhamamūlamūlī*), et que la concordance entre les deux textes ne s'explique que par des emprunts communs. Du reste, certains passages sont sans équivoque: «L'ensemble de ces paroles a été exposé par l'auguste Bouddha-câu au "moment des origines premières" *(kālapaṭhamamūlamūlī)*» (§ 17.1), ou «les gens venus au monde dans la «période initiale de l'origine *(paṭhamakappamūlamūlī)*» (§ 16.1); il est clair ici que les mots *kāla* et *kappa* ne se rapportent pas à un texte. Dans le même ordre d'idée, il est fait mention (§ 15.1) de créatures venues au monde dans la «période initiale» *(paṭhamakappa)*, ce qui n'est en aucun cas la citation d'un autre ouvrage de cosmogonie populaire des Khün et des Lü, intitulé Paṭhamakappa. Cela dit, la méprise n'est pas dénuée de sens, à cause de la proximité des thèmes, et a pu trouver une certaine crédibilité à la longue, comme dans les copies du sous-groupe «a» (cf. *infra*, p. 79) provenant du Vat Naxay, qui corrigent précisément la lecture du § 17.1, cité ci-dessus: «L'ensemble de ces paroles a été exposé par l'auguste Bouddha-câu dans le "livre" *(kāṃbī)* des "sous-commentaires" *(ṭikā)* sur l'"origine première" *(paṭhamamūlamūlī)*» (cf. FINOT, *infra*, p. 58).

§ 16. LES ANIMAUX DU CALENDRIER

Comme rajouté au texte lui-même, un dernier chapitre traite des origines du calendrier. Au commencement de l'humanité, les malades recouraient à l'un des douze animaux qu'avait modelé en terre le couple ancestral; pour guérir, ils devaient relâcher l'animal correspondant à leur naissance (§ 16.1). Le nom de ces animaux servit à nommer les années du cycle duodécimal: année du rat, du bœuf, du tigre, du lièvre, du grand serpent, du petit serpent, du cheval, de la chèvre, du singe, du coq, du chien, du porc (ou éléphant).

Toutes les populations de la péninsule indochinoise connaissent un cycle duodénaire comparable, identique au système chinois, sauf les Siamois qui donnent curieusement aux douze animaux des noms — qu'on retrouve aussi en khmer — apparentés à des formes très anciennes, communes aux langues mường (Cœdès 1935:316) et vietnamienne. Les autres peuples de langue taï (Lao, Ahom, Shan, etc.) comptent les jours, les mois et les ans, au moyen d'un cycle sexagénaire formé par la combinaison d'une série duodénaire avec une série dénaire.

L'ÉTUDE DE LOUIS FINOT

Le travail entrepris dès 1914 sur la «Littérature laotionne» par le premier Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Louis Finot, faisait suite au vœu émis par la Commission archéologique de l'Indochine: établir un inventaire sommaire des manuscrits existants. L'ouvrage, conçu à Luang Prabang, en confrontation directe avec les textes, et publié en 1917 dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, allait fournir les premières descriptions d'une littérature encore inconnue. Dans le chapitre sur les littératures religieuses extracanoniques, Finot donne une longue et passionnante description du Sadd-v, tout à fait inattendue — c'est un des rares textes complets du bouddhisme en langue locale qui aient jamais été étudiés par un savant occidental —, et particulièrement éclairante sur les traditions du bouddhisme lao, dont il est le premier à noter les influences védisantes (cf. *infra,* p. 59). C'est à cause de l'état encore balbutiant des études bouddhiques, que plusieurs chapitres (§§ 7, 9, 10, 11.5, 12.11), ayant justement leurs parallèles dans le canon et les commentaires (M, Vism, etc.), ont été sautés dans son compte rendu ou n'ont pas été identifiés.

Il faut rendre hommage au savant pour le soin qu'il mit à décortiquer ce manuscrit obscur, et surtout fermer les yeux sur le cynisme qui accompagne certaines de ses analyses (Bizot 1976:33,36, 1981[a]: 83): au-delà de l'ironie («spéculations raffinées», «abstracteurs de quintessence», «haute doctrine»), voire du mépris («fantaisie sur lesquelles il est superflu d'insister»), que suscite chez le philologue un ouvrage où les naïvetés et les incohérences abondent, il faut s'interroger sur l'esprit d'une époque encore peu préparée à aborder sans préjugé un fonctionnement de la pensée étranger à ses propres mécanismes intellectuels. Sans s'en douter,

> FINOT — avec derrière lui toutes les certitudes de l'Occident du XIXe siècle — prenait position dans la lutte religieuse qui se jouait en Asie du Sud-Est depuis des siècles, en faveur des rationalistes qui suivaient la voie du discernement intellectuel, en s'adonnant à l'exégèse des ouvrages composés en pāli à Ceylan, et contre les mystiques, partisans indigènes de l'expérience extatique (BIZOT 1992:38).

Si FINOT ne tombe dans aucun des pièges dressés en grand nombre par la transcription corrompue de tous les termes savants tirés du pāli, il prend mal la mesure des associations symboliques qui renvoient à un contexte rituel inconnu de lui, comme des références aux livres du canon par le biais de correspondances mystiques qu'il ne perçoit pas. En fait, les spécialistes qui travaillèrent avec lui sur ce texte durent être des lettrés officiels, formés aux écoles de pāli, et non pas des représentants de la tradition, qui certes auraient ignoré le pāli, mais lui auraient peut-être ouvert les yeux sur le sens ésotérique de l'ouvrage.

Voici le texte (avec les notes) de FINOT concernant le Sadd-v (1917: 76-83), aujourd'hui introuvable, reproduit tel quel, avec son propre système de transcription:

«[76] Il faut mettre à part un opuscule intitulé *Saddavimala* [1] qui, paraît-il, [77] est tenu en grande estime au Laos par les gens cultivés, et nous permet ainsi d'apprécier la mentalité de ce pays à son plan supérieur. Rien n'indique qu'il soit traduit d'un original pāli, et aucun texte ne figure sous ce titre dans les catalogues de manuscrits pālis; ce serait donc une compilation en langue vulgaire, de date inconnue. L'auteur lui-même se réfère à deux sources: la *Nirutti* et la *Pathamamullamūlī-ṭīkā*. La *Nirutti* est un traité de grammaire sans auteur connu, cité par le *Gandhavaṃsa* (p. 65, 75). L'autre ouvrage est sans doute le commentaire d'un sutta apocryphe qui, d'après un passage de notre texte (fo 17b), doit traiter des premiers temps du monde [2].

[1] Ms. de l'École Française, Lao. 192. Le titre est écrit en marge du fol. 1 et dans le colophon *Saddhāvimālā*; mais les mss. laotiens, le groupe *dd* est le plus souvent écrit *ddh*; quant au signe de la longue, il sert à affecter la syllabe de la voyelle *a* au lieu de *o*. Ainsi il y a confusion perpétuelle entre *sadda* «mot» et *saddhā* «foi». Comme la «foi» ne tient aucune place dans l'ouvrage, tandis qu'il y est longuement question des «mots» et surtout de la grammaire, ordinairement désignée par le titre de *Sadda*, c'est évidemment ce dernier terme qu'il faut restituer dans le tire. Quant à *vimala*, on ne voit pas bien quel est ici son rôle.

[2] Il fait partie des mss. de Luang Prabang (Bibl. roy. 783).

«Le *Saddavimala* se donne comme un manuel à l'usage des religieux Yogāvacara, c'est-à-dire qui s'adonnent aux pratiques mystiques du Yoga[3]. Il se propose de leur fournir des thèmes féconds de méditation *(bhāvanā)*. Ces thèmes sont assez variés: ils embrassent la morale, la physique, l'anatomie, la physiologie, l'embryologie et, avant tout, la grammaire. Bien entendu, la connaissance du corps, des ses éléments et de ses fonctions n'est envisagée ici que comme base des exercices spirituels, et la grammaire n'est qu'un marchepied pour atteindre à une connaissance transcendante des rapports qui existent entre les sons, l'homme et l'univers. On trouve là une série d'opération qui rappellent curieusement les premiers bégaiements de la pensée indienne dans les Brāhmaṇas. Il n'est pas jusqu'à la thèse de la création des membres par les traités de l'Abhidhamma qui n'évoque le souvenir de la vieille théorie d'après laquelle les êtres et les objets ne sont que l'écho des mots du Veda éternel. Ces conceptions singulières, bien que la rédaction en soit probablement assez récente, plongent donc par leurs racines dans une tradition fort ancienne, dont il n'est pas sans intérêt de constater la survivance jusqu'à notre époque au sein des communautés bouddhistes. Aussi croyons-nous à propos d'en donner un rapide aperçu.

«D'abord, quel est le but à atteindre? Le Nibbāna. Il est comparé à une forteresse de cristal[4] entourée de sept enceintes. La voie qui y mène est [78] longue, les étapes sont rares et les dangers nombreux: brigands, éléphants, chevaux, rājasīha, tigres, ours, diables, myriapodes, araignées, serpents, qui mordent, piquent, dévorent le voyageur. Quand il a échappé à tous ces ennemis, il arrive devant une porte hermétiquement fermée. Pour ouvrir cette porte, il faut une clef de diamant: c'est l'*arahantaphala*, la sainteté accomplie, qu'on se procure par les observances, la méditation, la sagesse. Jusque-là on tourne dans le tourbillon infini du saṃsāra; on garde en soi le mal *(pāpa)*, mais on peut toujours accroître le bien *(puñña)*, gage de bonheur dans les vies suivantes. Celui qui donne de la nourriture naîtra dans une bonne famille et jouira d'une longue vie. Celui qui offre aux temples un gong, un tambour, des

[3] Sur cette école voir T. W. Davids, *The Yogāvacara's Manual of Indian Mysticism, as practised by Buddhists*, London, 1886 (P. T. S.), et la traduction de ce texte par F. L. Woodward et Mrs. Rhys Davids: *Manual of a Mystic*, London, 1916. (P. T. S., Translation Series) Cf. à l'Appendice de ce dernier volume le récit de l'introduction du Dhyāna à Ceylan par une mission de moines siamois, en 1755.

[4] Cf. Liste générale: *Vień kéo yot nirapan*, «La Forteresse de cristal, glorification du Nirvāṇa».

instruments de musique, entendra des sons agréables. Celui qui donne des lampes ou des lunettes aura les yeux clairs. Celui qui lit, récite, enseigne le dhamma possédera la sagesse, etc.

«Quant à ceux qui ne s'appliquent pas aux bonnes œuvres, ils sont rivés aux quatre *apāya* (lieux de punition). Les Buddhas peuvent paraître pendant cent mille koṭi d'asaṃkheyya, sans réussir à sauver ces réprouvés.

«Après ce préambule orthodoxe, l'auteur passe aussitôt à des spéculations plus raffinées.

«D'abord se présente l'invocation initiale de tous les textes bouddhiques: *Namo Buddhāya.* Cette invocation a cinq syllabes, et les Buddhas du présent bhadrakalpa sont de même au nombre de cinq. En conséquence, *na* est Kakusandha, *mo* Konagamana, *bu* Kassapa, *ddhā* Gotama, *ya* Metteya. Ils siègent respectivement dans l'œil droit, dans l'œil gauche, dans les deux oreilles, dans le nombril et sur le front. Telle est la place des Buddhas. Le Dhamma réside sur le sommet de la tête et le Saṅgha sur l'occiput.

«Il y a d'autres correspondances. L'Abhidhamma comprend sept traités; si on ajoute aux six sens un septième élément, soit la chaleur vitale, soit le souffle, on obtient une autre série de sept fonctions organiques qui sont reliées aux sept pakaraṇa par un rapport de causalité. La *Saṅgiṇī*[5] produit la vue, le *Vibhaṅga* l'ouïe, la *Dhātukathā* l'odorat, la *Puggalaññatti* le goût, le *Kathāvatthu* le toucher, le *Yamaka* l'excitation de l'esprit, et le *Mahāpaṭṭhāna* le feu vital ou la respiration. Si on se rappelle en outre que la semaine a sept jours, rien de plus aisé que d'augmenter chaque équation d'un troisième terme. On dira donc: la *Saṅgiṇī* crée l'œil le dimanche; le *Vibhaṅga* crée l'oreille le lundi, la *Dhātukathā* crée le nez le mardi, etc.

«Ce rapport a des conséquences éminemment pratiques qui sont exposée dans un autre passage (f° 7b). Puisque les livres de l'Abhidhamma ont créé les organes des sens, ils peuvent aussi effacer les péchés commis au moyen de ces organes. Si donc on lit à un mourant la *Saṅgiṇī,* créatrice de l'œil, on efface les péchés qu'il a commis par la vue et on lui procure une [79] indulgence *(ānisaṃsa)* de 376.100 kappa. Si on lui fait entendre le *Vibhaṅga,* créateur de l'oreille, il expire absous de tous ses péchés d'audition et muni d'une indulgence de 272.100 kappa, etc. La loi du Kamma reçoit ici une atteinte très rude.

[5] Forme ordinaire de la Dhammasaṅgaṇi dans les mss. laotiens.

«Après avoir établi le rapport des sens avec l'Abhidhamma, l'auteur revient en arrière pour exposer la formation du corps lui-même, depuis la conception jusqu'à la naissance. C'est d'abord un point comparable à une gouttelette d'huile de sésame au bout d'un poil de yak; sept jours après, il devient un liquide épais, ayant la couleur de l'eau où on a lavé de la viande crue; sept jour plus tard, il ressemble à un caillot de sang; sept jours après se forment les cinq «branches», savoir: la tête, les deux bras et les deux genoux. Enfin apparaissent les organes, qui se complètent simultanément de sept en sept jours.

«L'énumération des parties constitutives du corps donne lieu à de nouveaux parallèles. Pour les comprendre, il est nécessaire de se référer à la liste traditionnelle des 32 *ākāra*, qui revient fréquemment dans les livres canoniques (notamment dans le *Khuddakapāṭha*). Voici cette liste avec la traduction thai de chaque terme, telle qu'elle est donnée par le *Saddavimala*:

Dvattiṃsākāraṃ

1. *Kesā*, cheveux; phom hua.
2. *lomā*, poils; khon tua.
3. *nakhā*, ongles; lĕp mư lĕp tĭn.
4. *dantā*, dents; khêo.
5. *taco*, peau; hnăṅ hŭm.
6. *maṃsaṃ*, chair; xĭn [6].
7. *nahāru*, nerfs ou tendons; sĕn ĕn [7].
8. *atthi*, os; dŭk [8].
9. *atthimiñjaṃ*, moëlle des os; khrămōṅ yu nai kōṅ kădŭk.
10. *vakkaṃ*, reins; hmăk *k*ai hloṅ [9].
11. *hadayaṃ*, cœur; kon xin hua cai [10].
[80] 12. *yakanaṃ*, foie; tăp [11].
13. *kilomakaṃ*, derme; yăp yuoṅ hum xin vai [12].

6 Composée de 900 parties *(têṅ)*.

7 Au nombre de 1.400, dont 700 grands et 700 petits.

8 Au nombre de 300 sections (t*ôn*).

9 Tous deux ont un pédoncule *(khuan)* commun.

10 «La masse de chair qui entoure le cœur», le viscère étant considéré comme l'enveloppe du *mano*. Le Commentaire du Khuddakapāṭha dit que, chez les hommes intelligents, le cœur est entr'ouvert, et complétement fermé chez les sots (*Khuddakapāṭha*, PTS., p. 52).

11 Il a deux couches *(kĭp)* chez les gens intelligents, une seule chez les sots.

12 «La pulpe qui recouvre la chair». Buddhaghosa dit que le *kilomakaṃ* est de deux espèces: le k. «couvert» (paṭicchanna), qui enveloppe le cœur et les reins, et le k.

14. *pihakaṃ*, rate; mam.
15. *papphāsaṃ*, poumon; pōt [13].
16. *antaṃ*, intestin; sai hyai.
17. *antaguṇaṃ*, mésentère; sai noi [14].
18. *udariyaṃ*, aliment non digérés; ahan mai [15].
19. *karīsaṃ*, résidus de la digestion; ahan *k*ao.
20. *pittaṃ*, fiel; bĭ.
21. *semhaṃ*, phlegme; sĕt.
22. *pubbo*, pus; nam hnōṅ.
23. *lohitaṃ*, sang; lŏt.
24. *sedo*, sueur; hŭa.
25. *medo*, graisse; graisse; măn khun [16].
26. *assu*, larmes; nam ta.
27. *vasā*, huile de la peau; măn hlêo *k*ai *k*ao [17].
28. *khelo*, salive; nam lay.
29. *siṅghānikā*, mucus nasal; muk.
30. *lasikā*, synovie; na hlay lŏṅ.
31. *muttaṃ*, urine; nam mut.
32. *matthake matthaluṅgaṃ*, cerveau dans le crâne [18].

«Tels sont les éléments corporels que certains abstracteurs de quintessence ont eu l'idée singulière de mettre en relation avec les lettres de l'alphabet. Comme ces rapports sont purement arbitraires, ils sont sujets à varier suivant [81] la fantaisie de chacun; de là des listes contradictoires que notre compilateur ne s'est pas soucié de mettre d'accord. Nous suivrons son exemple, nous bornant à donner quelque idée de ces jeux mystiques.

«découvert» (appaṭicchanna), qui se trouve partout entre la peau et la chair. CHILDERS, citant cette définition, ajoute: « From this it would appear to indicate some membrane, as the pleura».

13 Formé de 32 couches *(kĭp)*.

14 Le «grand intestin» *(sai hyai)* a chez l'homme 32 replis et 32 brasses de longeur; chez la femme, 28 replis et 28 brasses; celui-ci est plus court pour laisser place à l'embryon. D'après le Commentaire du Khuddakapāṭha, l'*antaṃ* et l'*antaguṇaṃ* ont le même nombre de replis chez les deux sexes: 21; mais ceux de l'homme ont 32 hattha de long, ceux de la femme 28 seulement.

15 CHILDERS traduit «estomac», mais le Commentaire de Khuddakapāṭha donne raison au glossateur laotien.

16 «Graisse coagulée».

17 «Graisse liquide».

18 La réunion dans un même article du crâne et du cerveau a eu sans doute pour but de réduire l'énumération au chiffre 32, qui se prêtait peut-être mieux aux spéculations sur les nombres. Au f° 5b, notre auteur distingue: 1° la crâne (krăbôṅ hua); 2° le cerveau (ōk o hua).

«Il y a dans l'alphabet 41 lettres, dont 8 voyelles et 33 consonnes. Ce dernier chiffre est identique, sauf une unité, à celui des 32 parties du corps; une légère correction — le dédoublement, très logique d'ailleurs, du crâne et du cerveau — fait concorder parfaitement les deux séries. Les cheveux correspondent à *ka*, les poils à *kha*, etc. etc. jusqu'aux numéros 32 (crâne) et 33 (cerveau), qui répondront respectivement aux deux derniers caractères de l'alphabet: ḷa, aṃ

«Ceci posé, revenons au développement ultérieur de l'embryon. Pour éviter de le faire débuter par les cheveux, ce qui serait un ordre paradoxal, l'auteur laisse de côté les nos 1 à 19, correspondant aux lettres *ka-dha*, et place en tête la série 20-31 (pittaṃ-muttaṃ) = *na-ha*; puis il reprend la série 1-19 (kesā-karīsaṃ) = *ka-dha*, et termine par 32-33 (matthakaṃ-matthaluṅgaṃ) = *ḷa, aṃ*.

«On peut considérer le même sujet sous un autre point de vue. Les *khanda*, ou éléments de l'être, sont au nombre de cinq; il y a d'autre part dans l'alphabet cinq vagga d'occlusives, ce qui amène tout naturellement les équations:

Rūpakkandha = Gutturales;
Vedanākkhandha = Palatales;
Saññākkhandha = Cérébrales;
Saṅkhārakkhandha = Dentales;
Viññānakkhandha = Labiales.

«Les khandha sont complets en dix mois. Arrivé à *ma*, l'enfant sort du sein maternel. C'est la lettre suivante, *ya*, qui lui donne le souffle [19].

«L'enfant est né. Il a maintenant pour devoir de témoigner sa reconnaissance à sa mère. Le seul moyen de s'acquitter de sa dette, c'est d'entrer en religion, d'abord comme novice à 12 ans, puis comme moine à 20 ans.

«Ce n'est donc pas dans l'intérêt de son propre salut qu'il embrasse la vie religieuse, mais par piété filiale. Toutefois il ne lui suffit pas, pour payer cette dette sacrée, de revêtir la robe jaune: il doit s'appliquer à comprendre quelques hautes doctrines, telles que les guṇa du Triratna et la théorie des Dhātu. S'il les ignore, il est voué à de multiples enfers et à

[19] Elle est même appelée ailleurs la «porte du Nibbāna», parce qu'elle ouvre [au viññāṇa de l'Arhat»] la porte du crâne, la dernière qui reste après la clôture des autres «portes» (œil, oreille, etc.) Ce passage (fo 9a, l. 3) est obscur, mais il est intéressant en ce qu'il rappelle la vieille croyance indienne sur la fissure du crâne qui sert de passage au puruṣa du cœur pour se rendre dans le soleil.

d'innombrables conditions [82] misérables. Qu'est-ce que cette théorie des Dhātu, dont dépend tout l'avenir du pauvre moine?

«Il y a quatre *dhātu*, «éléments»: Terre (Paṭhavīdhātu); Eau (Āpodhātu); Feu (Tejodhātu); Vent (Vāyodhātu). On les considère ici comme éléments du corps humain.

«Le Paṭhavīdhātu se compose de 20 partie *(koṭṭhāsa)*: ce sont 20 des 32 parties du corps, celles qui ont pour caractère la solidité: 1-19 (kesā-karīsaṃ) et 32 (matthake matthaluṅgaṃ).

«L'Āpodhātu comprend 12 koṭṭhāsa, savoir: les nos 20-31 de la même liste: ce sont les sécrétions liquides.

«Le Tejodhātu est formé de 4 koṭṭhāsa: 1° *uṇhaggi*, le feu qui échauffe le corps et le protège contre la décomposition; 2° *pācaggi*, le feu qui fait digérer les aliments, 3° *dayhaggi*, le feu [du chagrin?] qui consume; 4° *jiraṇaggi*, le feu qui fait vieillir.

«Le Vāyodhātu compte 6 koṭṭhāsa: 1° *uddhaṃgamā vāta*, vent qui monte du nombril et commande les mouvements des bras et de la tête; 2° *adhogamā vātā*, vent qui descend du nombril et commande les mouvements des jambes; 3° *kucchissayā vātā*, vent qui se forme dans le ventre; 4° *yenasupati vātā*[20], vent qui fait dormir, marcher, parler, éternuer, tousser; 5° *koṭṭhāsassayā vātā*, vent qui embrasse toutes les parties; 6° *aṅgamaṅgānusāri-vātā*, vent qui passe dans chaque membre du corps et le fait grossir ou maigrir.

«Nous passons maintenant à un résumé de la grammaire de Kaccāyana transposée dans la sphère mystique.

«Voici d'abord l'origine de cette grammaire.

«Un seṭṭhi, dans son âge mûr, renonça au monde et se fit religieux. Il apprit du Buddha qu'il y avait deux sortes de *dhuradhammā* «devoirs supérieurs»: ceux des livres *(gaṇṭhadhurā)* et ceux de l'intuition *(vipassanādhurā)*. Comme il était peu instruit, il choisit ces derniers et se rendit dans une forêt, au bord d'un lac, pour s'y livrer à la contemplation. Etant assis là, il voyait sans cesse des troupes d'aigrettes saisir et dévorer les poissons. Ce spectacle suscita en son esprit la pensée absorbante de l'impermanence et de la douleur universelles, et il en vint à répéter sans cesse: «Les aigrettes mangent les poissons! Les aigrettes mangent les

[20] Le ms. porte *sampati*, faute évidente: la correction est fournie par le premier mot de la définition: «dormir».

poissons!» 80.000 bhikkhus, revenant de demander l'aumône dans l'Uttarakuru, furent choqués de ce radotage et racontèrent le fait au Bouddha. Le Maître l'excusa en disant que, faute de connaître la lettre *(akkhara)*, il soutenait sa méditation par le sens *(attha)* des mots de la langue thai *(sic)*. Mais en même temps il émit cette proposition: «*Attho akkharasaññāto*... Le sens de tout discours est reconnu au moyen des lettres; et [83] puisque, si les lettres sont altérées, on se trompe sur le sens, la connaissance des lettres est très utile pour [l'étude des] suttanta.»

«Alors Mahā-Kaccāyana demanda et obtint la permission de composer le *Sadda*, pour préserver dans sa pureté le texte du Dhamma. Prenant pour premier sutta la parole qui précède, il composa 8 traités: Sandhi, Nāma, Samāsa, Taddhita, Ākhyāta, Kittaka, Uṇādi et Kāraka.

«Sur quoi notre auteur cite les premiers sutta sur l'alphabet avec un nouvel étalage d'équivalence entre les lettres et les parties du corps, différentes de celles que nous avons citées, mais procédant de la même fantaisie et sur lesquelles il est superflu d'insister. Il faut pourtant mentionner une théorie singulière sur l'origine des voyelles. Elles représenteraient le langage des premiers hommes, de ceux qui naissent dans le pathama-kappa. S'ils sont en colère, ils usent de voyelles brèves: ă ĭ ŭ; s'ils sont calmes, ils disent: ā ī ū ē ō. Kaccāyana a fait de cet idiome rudimentaire les premières lettres de l'alphabet.

«Il y a un autre usage qui nous vient du pathama-kappa: c'est le cycle des douze animaux. A cette époque reculée, on prit l'habitude de guérir les enfants malades en rendant la liberté à un animal: rat, singe, etc. Lorsqu'un enfant était sauvé par ce procédé, on disait qu'il était né de cet animal, puisqu'il lui devait la vie: on lui défendait de le tuer, et on désignait l'année de la naissance de l'enfant par le nom même de l'animal. C'est ainsi que s'établit la coutume du cycle de douze ans.

«Suivant une autre légende, les premiers ancêtres, Itthaṃkheya et Saṃgasī, n'ayant pas de jouets à donner à leurs enfants, s'avisèrent de modeler une année un rat, l'année suivante un bœuf, puis un tigre, un lièvre, un dragon, un serpent, un cheval, une chèvre, un singe, un coq, un chien, un éléphant. Le nom de chaque animal servit à distinguer l'année pendant laquelle il avait servi de jouet. En outre, ces figurines prirent vie et devinrent les ancêtres des espèces actuelles. L'animal qui préside à l'année de naissance d'un homme est pour lui un génie protecteur: son image, gardée dans le *thoṅ pêṅ* (sac où on serre les choses précieuses), est un gage de prospérité.»

2 *Saddavimala 12.1-11 and its Mūlasārvāstivādin origin*

par Ole Holten Pind

Chapaṭa's commentary on Kaccāyana 1.1
Mūlasārvāstivādin sources
Remarks on the Division of Kaccāyana into eight Chapters

CHAPAṬA´S COMMENTARY ON KACCĀYANA 1.1

Section 12.1-11 of Saddavimala narrates a curious version of a story which occurs for the first time in Pāli grammatical literature, although in a much less elaborate version, in Kaccāyanasuttaniddesa [Kacc-nidd] 1. This important commentary on Kaccāyana's grammar is ascribed to the Burmese scholar monk Chapaṭa alias Saddhammajotipāla who, according to the colophon of the work, came from a village outside Arimadda (Pagan) [1] and went to Ceylon to stay there for a longer period of time. Although it is not possible to determine with absolute certainty the date of composition of Kacc-nidd, Chapaṭa's mention of Parakkamabāhu I [1153-86 A.D.] in the concluding verses, as well as his participation in the purge of the Saṅgha [2] make it reasonable to assume that it was composed

[1] Cf. Kacc-nidd 278,24 foll.: *Arimaddananagaragocaragāmakena... Chapaṭo ti vissutena suvisuddhabuddhiviriyasīlācāraguṇasamannāgatipiṭakadharagarūhi gahitasaddhammajotipālo ti nāma vuyhena therena kato' yaṃ kaccāyanasuttaniddeso nāma.*

[2] Cf. Kacc-nidd 279,7 foll.:
idhārimaddanapurā varatambapaṇṇīṃ
patvāna yo siriparakkamabāhubhujaṃ
nissāya sāsanamalaṃ suvisodhayitvā
bhikkhuhi ñātavinayehi susaññatehi
bandhāpayi puravare Jayavaḍḍhanavhe
sīmaṃ vipattirahitaṃ vinayānurūpaṃ
sikkhāpayi yatigaṇe vinayābhidhamme
paññāvadānahadayo sadayo janānaṃ
appicchatāviriyasīlaguṇappasattho
saddhādhano vimalabuddhi janānukappī
sabbattha yuttapiṭakattayapāradassī
so Chapaṭavhayasutoyatirājakanto
Kaccāyanassa hitasuttaniddesam etaṃ
saṅkhepato viracayi munisāsanatthaṃ

in Ceylon after 1165, presumably towards the end of Parakkamabāhu's reign, as Chapaṭa among the numerous quotations from otherwise unknown Pāli grammars also quotes the grammar ascribed to Moggalāna, the Magadhasaddalakkhaṇa, which, as is well known, was composed in the reign of Parakkamabāhu I.

Commenting on the introductory sutta of Kacc, Chapaṭa writes:

Attho akkharasaññāto [Kacc 1] *ti idaṃ bhagavato mukhapāṭhabhūtaṃ pubbavākyaṃ, na Kaccāyanena vuttavākyaṃ; tathā hi eko buḍḍhapabbajito bhagavato santike kammaṭṭhānaṃ gahetvā Anottatatīre sālarukkhamūle nisinno udayabbayakammaṭṭhānaṃ karoti, so udake carantaṃ bakaṃ disvā udakabakan ti kammaṭṭhānaṃ karoti, bhagavā taṃvitathabhāvaṃ disvā buḍḍhappabbajitaṃ pakkosāpetvā «attho akkharasaññāto» ti vākyam āha. Kaccāyanattherena pi Bhagavato adhippāyaṃ jānitvā «attho akkharasaññāto» ti vākyaṃ pubbe ṭhapetvā idaṃ pakaraṇaṃ katan ti; Kaccāyanena katasuttan ti pi vadanti.*

«The introductory sentence "the meaning is expressed by means of the syllables" [Kacc 1] is a reading that stems from Bhagavat's own mouth, it is not a sentence that was spoken by Kaccāyana. This is how it came about: an old recluse received a meditation subject from Bhagavat and sitting at the foot of a Sāl tree by the bank of lake Anotatta recited his meditation subject "origination and decay *(udayabbayakammaṭṭhāna)*". As he noticed a heron *(baka)* walking around in the water *(udaka)* he pronounced his meditation subject as *udakabaka*. Bhagavat observed that it was wrong, summoned the old recluse and told him that "the meaning is expressed by means of the syllables". The elder Kaccāyana, however, has composed the treatise by putting the sentence "the meaning is expressed by means of the syllables" at the beginning (of the treatise) as he knew Bhagavat's intention. However, they also claim that the sutta is composed by Kaccāyana.»

This narrative presents a striking parallel to the story that is narrated in the Vinaya of the Mūlasārvāstivādin about Ānanda who overheard a monk mispronounce the cpd. *udayavyayaṃ* at Dhp 113 and without success tried to correct his mispronunciation of the term. Although the story is extant only in Tibetan versions, it is clear that the monk must have pronounced *udayavyayaṃ* as *udakabakaṃ*[3]. This conclusion is

[3] For a discussion of the Mūlasārvāstivādin story with references to the relevant Chinese and Tibetan literature, cf. Brough, GandhāriDhp, Introduction: 45 foll.

confirmed by the version of the story found in Kacc-nidd. The interesting question is how this narrative which originated in a different Buddhist linguistic tradition came to be used in the Theravāda grammatical tradition as an illustration of how mispronunciations distort the meaning of the Pāli.

The subject of mispronunciation is certainly not foreign to the Theravāda tradition. In fact the vocabulary of the oldest extant commentary on Kaccāyana, Kaccāyanavutti, clearly interprets the obscure introductory sutta 1 as an implicit reference to the fact that confused pronunciation leads to misunderstandings of the suttantas:

sabbavacanānaṃ attho akkhareh' eva sāññāyate, akkharavipattiyaṃ hi atthassa dunnayatā hoti, tasmā akkharakosallaṃ bahūpakāraṃ suttantesu:

«The meaning of all [the Buddha's] words is only conveyed through the syllables. Since *(hi)* the meaning is difficult to infer when one fails to articulate the syllables [correctly], skillfullness in [articulating] the syllables is of great help for [understanding] the suttantas.»

The use of the term *dunnayatā* indicates that the vuttikāra interprets the introductory sutta in the light of the term *dunnaya* as it is used, e.g., at A II 147,20 foll. describing the confusion caused by incorrect recitation of canonical text: *dunnikkhittassa, …padabyañjanassa attho pi dunnayo hoti* «the meaning of an expression that has been incorrectly laid down is difficult to infer». Although the canonical passage would seem to address the problem of recitation of text out of syntactical order [4], there is no doubt that the vuttikāra relates the introductory sutta of Kaccāyana's grammar to the subject of correct pronunciation of the Pāli. This presupposes knowledge of the articulation of the phonemes of the Pāli as well as of their *sandhi*, which constitutes the subject matter of the first two *kaṇḍas* of Kaccāyana. Buddhapiya, the author of the Rūpasiddhi, is the first Pāli grammarian to interpret the statement of Kacc-v 1 in terms of the peculiar phonological terminology of the Pāli Aṭṭhakathās [5], thus emphasising the phonological character of the statement.

[4] Cf. Mp III 137,12-19 ad loc.: *dunnikkhittassā ti duṭṭhu nikkhittassa uppaṭipāṭiyā ṭhapitassa, attho pi dunnayo hotī ti aṭṭhakathā nīharitvā kathetuṃ na sakkā hoti.*

[5] Cf. Rūp-v 1: *yo koci lokiyalokuttar' adibhedo vacanattho so sabbo akkhareh'eva saññāyate, sithiladhanitādiakkharavipattiyaṃ hi atthassa dunnayatā hoti, tasmā akkharakosalaṃ bahūpakāraṃ buddhavacanesu.*

MŪLASĀRVĀSTIVĀDIN SOURCES

However, the fact of the matter is that before Kacc-nidd there is no mention in Pāli grammatical literature of the story told by Chapaṭa. This would indicate that it is of Burmese origin, a fact that perhaps is reflected in Chapaṭa's concluding remark that «they also claim that the sutta is composed by Kaccāyana», thus contrasting the narrative with what no doubt was the current Sinhalese interpretation. The conclusion is therefore inevitable that we are faced with a particular Burmese tradition influenced by Mūlasārvāstivādin immigrants from northwestern India[6] before the end of the 12th century A.D., in order for it to be amalgamated in the Burmese Pāli grammatical tradition, with the interpretation of Kacc 1.

The exact purport of the Mūlasārvāstivādin story as reflected in Kacc-nidd was clearly not understood by the Sinhalese [in fact, it may not even have been clearly understood by the Burmese either, or by whomever made use of it] because in the version found in Mahājitāvin's Kaccāyanavaṇṇanā, a 17th century A.D. commentary on Kaccāyana, the phonological distortion of *udayavyaya* underlying the Mūlasārvāstivādin story has been replaced by *khayavaya* which neither semantically nor phonologically relates to the original story[7]. It is thus safe to conclude that the origin of the narrative is to be traced to Mūlasārvāstivādin influence on the Burmese Theravāda grammatical tradition.

For the terminology of the Aṭṭhakathās, cf. Sp 1399,18-21 [= Sv 177,1-4 = Mp II 289,17-20]:

sithilaṃ dhanitaṃ ca dīgharassaṃ
garukaṃ lahukañ ca niggahītaṃ
sambaddhaṃ vavatthitaṃ vimuttaṃ
dasadhā vyañjanabuddhiyā pabhedo ti

For a study of this terminology and Buddhaghosa's explanation, cf. O. v. Hinüber, *Das buddhistische Recht und die Phonetik des Pāli*, StII left, 13/14 1987:101 foll.

[6] It is hard to account for the presence of Mūlasārvāstivādins in Burma, unless we assume they were somehow forced into immigration through the pressure of the Muslim invasion and subsequent settlement in Northwestern India in the 11th-12th centuries.

[7] Cf. Kacc-vaṇṇ 8,17 foll.: *dve brāhmaṇā khayavayakammaṭṭhānaṃ gahetvā gacchantā nadītîre khayavayaṃ khayavayan ti kammaṭṭhāne kariyamāne eko udake macchaṃ gaṇhituṃ carantaṃ bakaṃ divā «udakabako» ti virajjhati, eko ghaṭe pṭaṃ disvā «ghaṭapaṭo» ti virajjhati.*

REMARKS ON THE DIVISION OF KACCĀYANA INTO EIGHT CHAPTERS

According to the earliest extant source of information on the composition of Kacc before the 10th century A.D. viz. the Sinhalese scholar Vajirabuddhi's Mukhamattadīpanī (Mmd), Kacc comprises four treatises *(pakaraṇāni)* viz. 1. *sandhippakaraṇa*, 2. *nāmappakaraṇa*, 3. *ākhyātappakaraṇa*, 4. *kibbidhānappakaraṇa*, divided into twenty-three sections *(paricchedā)* viz. five *sandhiparicchedā*, eight *nāmaparicchedā*, four *ākhyātaparicchedā*, six *kibbidhānaparicchedā*[8]. The division of the standard text differs slightly: it consists of four main chapters *(kaṇḍa)* and subchapters *(kappa)*. Thus the *nāmakappa* is divided into five sections and three sub-chapters viz. *kārakakappa, samāsakappa,* and *taddhitakappa*[9]. This is also the case with the chapter on verbal derivatives, the *kibbidhānakappa*, of which the final section is called *uṇādikappa*. If we are to believe the transmitted text of Mmd, Vajirabuddhi apparently presupposes the same division, although both textus receptus and Mmd make it clear that these subchapters are actually sections (*paricceda* or *kaṇḍa*)[10]. It is reasonable to assume that in the process of its transmission certain sections of Kacc came to be denoted chapters because of their particular scope and importance in the context of Kacc as a whole; thus it is understandable that, for instance, the section which describes the case grammar of the Pāli viz. the *kārakakappa* was denoted *kappa*, although its original status as *kaṇḍa* is still transparent within the compositional framework of Kacc as it is shown by Mmd and the Sinhalese and Burmese MSS. There is thus a marked inconsistency in the division of the standard version of Kacc. However, at the time when the Burmese scholar Dhammasenāpati composed his *kārikā* it had become customary to divide Kacc into eight chapters, as appears from *kārikā* 49: *sandhināmañ ca kārakaṃ, samāsataddhitākhyātakitakañ ca uṇādikaṃ*. Since Chapaṭa quotes the *kārikā* in Kaccāyananiddesa[11], this tradition must have been well-established before the end of the 12th century when Chapaṭa presumably composed the Kaccāyananiddesa.

[8] Cf. Mmd 5,22-24.

[9] Cf., e.g., *iti nāmakappe kārakakappo chaṭṭho kaṇḍo*, Kacc 317 at Mmd 260,9 (E^e reads *iti kārakakappe* (sic) *chaṭṭho kaṇḍo*).

[10] Cf. Mmd 265,39-40: *samatto Mukhamattadīpaniyaṃ kārakakappo chaṭṭho paricchedo.*

[11] Op. cit. 223,7.

The Saddavimala follows the same tradition and it is therefore reasonable to assume that the division of Kacc into eight chapters as Saddavimala presupposes is a reflex of the Burmese tradition.

The individual chapters in the standard text of Kacc are marked by a conspicuous lack of compositional coherence: thus, for instance, the first chapter is introduced by a verse defining the purpose of the sandhi chapter, wheras the second chapter *(nāmakappa)* has no such introductory verse. This contrasts with chapters three *(ākhyātakappa)* and four *(kibbidhānakappa)*, which are both introduced by verses in different metres. Vajirabuddhi only knows the verses introducing chapter one and four: the prefatory verses of chapter three have been added later on [12]. Unlike the other chapters, chapter three concludes with a verse which is quoted and explained in Mmd [13]. This haphazard composition would indicate that Kacc is a compilation by various hands [14]. It is unclear precisely which version Saddavimala presupposes. It is likely, however, that it is related to the Burmese tradition as is indicated by the story related by Chapaṭa in Kaccāyananiddesa, on which v. above.

[12] Cf. Kacc-vaṇṇ 297,31-32: *imā gāthā hi Nyāsa-Rūpasiddhisu avaṇṇittā pacchāpaṇḍitehi ṭhapitā ti vadanti*; the interpolation must have taken place before the time of Chapaṭa (12th century A.D.) since he quotes them at Kacc-nidd 200,4.

[13] Cf. Mmd 407,18-19.

[14] It is, of course, possible that the verses were added later on; but in that case it is difficult to understand why it was not done systematically. The unsystematic way in which they have been added would indicate that Kacc is a compilation.

3 *Les sources*

Les manuscrits du Saddavimala
Vingt-deux copies manuscrites
Dix versions lao
A L 7
B L 9
C L 10
D L 8
E L 5
F L 6
G L 1
H L 2
I L 3
J L 4
Une version lao du Nord-Est de la Thaïlande
V L 11
Neuf versions du Lanna
K S 42
L S 43
M S 21
N S 31
O S 41
P S 7
Q S 9
R S 23
S S 46
Une version Taï Lü
T L 12
Une version Taï Khün
U L 13

LES MANUSCRITS DU SADDAVIMALA

On peut avoir une idée de l'importance du Sadd-v dans la littérature lao en se reportant aux inventaires publiés par le projet lao-allemand. Sur un total de 285 monastères visités à ce jour, 114 liasses du Sadd-v ont été

identifiées, la plus ancienne copie étant datée de 1880 AD, et la plus récente de 1984 AD. Cela dit, ces sondages n'ont porté que sur les bibliothèques les plus importantes, et non pas sur tous les monastères. En outre, c'est la région centrale qui jusqu'à présent a été la mieux fouillée. Dans le Nord et l'extrême Nord, les recherches ont seulement porté sur 25 monastères de la région d'Udomxai et de Xaiyabouri qui ont livré 10 copies du Sadd-v.

J'ai pu observer qu'en pays Taï Lü et Taï Khün (Muang Sing, États shan de Birmanie, Sipsong Panna de Chine), ce texte est toujours très répandu; il est encore prêché et recopié, et il en existe des exemplaires dans presque tous les villages et les monastères que j'ai visités. Cette large diffusion tranche beaucoup avec ce qu'on trouve dans le Sud, où le texte semble inconnu. Sur 11 bibliothèques de monastères inventoriées à Champassak par le projet lao-allemand, aucune copie du Sadd-v n'a été enregistrée.

En ce qui concerne les collections du Lanna, le «Social Research Institute» de l'Université de Chiang Mai, qui avait commencé en 1978 le catalogage des manuscrits sur feuilles de latanier, ne faisait état en 1981 d'aucune copie du Sadd-v. A cette date pourtant, j'avais moi-même visité un grand nombre de monastères de la région et déjà trouvé plusieurs exemplaires de ce texte. Lorsque j'eus l'occasion de discuter de cette contradiction avec le directeur du Social Research Institute, j'appris que le Sadd-v n'avait pas été recensé par son équipe parce que, comme d'autres textes composés localement, il était considéré comme une élucubration de paysans incultes, ne méritant pas à ce titre d'être conservé dans les collections. Cette autocensure s'exerçant à l'encontre des traditions locales et des croyances indigène, relevait du même état d'esprit purificateur que celui que j'avais déjà observé au Cambodge, quelques années auparavant (BIZOT 1976:43-44) [1].

A la même époque, le «Centre pour la promotion des arts et de la culture» de l'Université de Chiang Mai, mettait sur pied un programme de «Préservation des manuscrits thaïs du Nord», qui recensait de son côté 52 copies du Sadd-v. Enfin, la Bibliothèque Nationale de Bangkok regroupe sous ce titre plusieurs documents provenant du Lanna (N° 183/1.10, 222/1.4, 749/1, 2198/1.1, 2522/1) et du Nord-Est (N° 183/1.10).

[1] Cela dit, cet excellent connaisseur de la région n'hésita pas à reconsidérer lui-même la question, et la décision fut finalement prise de microfilmer aussi ce type d'ouvrages, qui fut alors classé sous la rubrique «hors norme» *(nàk nipāt)*.

A quelques exceptions près — notamment le texte en caractères tham conservé à la Siam Society de Bangkok —, je n'ai pas cherché systématiquement à inclure ces manuscrits dans l'apparat critique. J'ai néanmoins consulté un certain nombre d'entre eux sur des passages délicats du texte.

VINGT-DEUX COPIES MANUSCRITES

DIX VERSIONS LAO

A : L 7

Une liasse d'ôles datée 1202 CS, année du rat, 11e mois, 12e jour de la lune décroissante, 6e jour ou *răp hmâu*$_2$ [vendredi 23 octobre 1840 AD]
Titre: ນຊູາວິຍາລາ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 24 ôles de ດ à ຂົາ
Dimensions: 550 × 52 mm
Finition sans soin
Provenance: bibliothèque du Palais Royal, Luang Prabang
Inventaire d'origine: N° 1141

B : L 9

Une liasse d'ôles datée 1242 CS, année du cheval, 8e mois, 2e jour de la lune croissante, 1e jour ou *mị*$_2$ pâu$_2$ [AD ?; année du dragon, *kat sai*: 9 juin 1880; 1220 CS: dimanche 13 juin 1858 AD]
Titre: ນຊູາວິຍາລາ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 21 ôles de ດ à ໂຂ
Dimensions: 517 × 44 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Naxay, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.03.07.0630

C : L 10

Une liasse d'ôles datée 1253 CS, année du lièvre, 11e mois, 12e jour de la lune croissante, 4e jour (= mercredi) [AD ?; jeudi: 15 octobre 1891 AD]
Titre: ນຊູາວິຍາລາ

Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 25 ôles de ๑ à ๒๕
Dimensionss: 500 × 47 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Chiam Pang, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.07.03.0090

D : L 8

Une liasse d'ôles datée du 8e mois, 9e jour de la lune croissante, 7e jour, 5 h. du soir [AD ?]
Titre: ᩋᨠᩣᩉᩣᩃᩣ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 20 ôles de ๑ à ๒๒
Dimensions: 506 × 46 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Donray, Vientiane
Inventaire d'origine: non répertorié par la fondation Toyota

E : L 5

Une liasse d'ôles datée 2490 BS, année du rat, 10e mois, 7e jour de la lune croissante, vendredi après-midi [AD ?; 2491 BS/1310 CS: vendredi 10 septembre 1948 AD]
Titre: ᩋᨠᩣᩉᩣᩃᩣ
Ecriture tham sur cinq lignes
Numérotation: 13 ôles de ๑ᩫ à ๑๓
Dimensions: 515 × 43 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Ban Phao, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.06.03.016 03

F : L 6

Une liasse d'ôles datée 2499 BS, année du bœuf, 11e mois, 4e jour de la lune croissante [AD ?; année du singe: 8 octobre 1956; 2492 BS: 26 septembre 1949 AD]
Titre: ᩋᨠᩣᩉᩣᩃᩣ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 17 ôles de ๑ à ๑๗

Dimensions: 546 x 42 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Na Kung, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01 07 83 03 011

G : L 1

Une liasse d'ôles datée de l'année du rat, 4e mois, 11e jour de la lune croissante, 1er jour, 10 h. du matin [AD ?]
Titre: ມລູາວິພະລາ / ມລູາວິພາລາ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 20 ôles de ກ à ໄຂ, dont 2 ôles de garde insc. non num.
Dimensions: 534 x 45 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Naxay, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.03.07.1260

H : L 2

Une liasse d'ôles datée 2515 BS, année du rat, 3e mois, 14e jour de la lune croissante, 6e jour, au matin [1310 CS/vendredi 16 février 1973 AD]
Titre: ມລູາວິພາລາ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 21 ôles de ດ à ໂດ dont 1 ôle de garde insc. non num.
Dimensions: 520 x 50 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Naxay, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.03.07.1261

I : L 3

Une liasse d'ôles non datée
Titre: ມລູາວິພາລາ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 18 ôles de ດ à ດດຸ dont 1 ôle de garde insc. non num.
Dimensions: 488 x 49 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Naxay, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.03.07.1263

J : L 4

Une liasse d'ôles non datée
Titre: ᨷᩮ᩠ᨿᩣᩅᩥᨿᩃᩣ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 21 ôles de ᪑ à ᪑᪘ dont 1 ôle de garde insc. non num. et 2 ôles non insc. non num.
Dimensions: 573 × 48 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Naxay, Vientiane
Inventaire d'origine: N° 01.03.07.1264

La copie (= A) conservée au Palais Royal de Luang Prabang (1841 AD) a été choisie comme version de base et retranscrite dans sa forme. C'est le plus ancien des dix manuscrits étudiés en écriture tham et tous les autres proviennent de la région de Vientiane. A première vue, sa gravure paraît lâche et peu maîtrisée, mais elle est régulière et toujours bien lisible. Le texte lui-même y est reproduit avec peu de lacunes. Cela dit, les graphies déroutantes, les notations curieuses, les incohérences — propres aux écrits de cette époque, il est vrai —, ne sont pas absentes. La lecture reste donc difficile et le déchiffrement des autres recensions, indispensable à la compréhension.

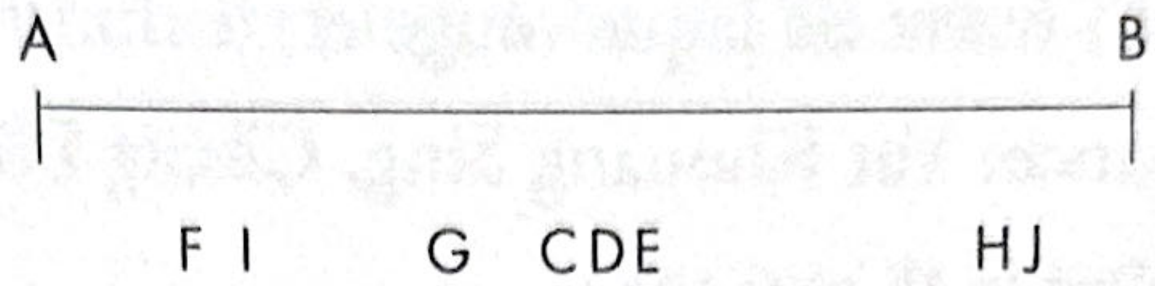
La plus ancienne des copies de Vientiane (= B) contredit la lecture de A sur d'assez nombreux points (137). Toutefois, ces distinctions ne relèvent pas d'une originalité particulière et B fait partie du même groupe que A.

B (1880 AD) forme avec H (1968 AD) et J (AD ?) le premier sous-groupe «a», le plus éloigné de A. Les manuscrits C (1881 AD) D (AD ?) E (1913 AD), auxquels ont peut aussi adjoindre G (AD ?), constituent un second sous-groupe «b», plus fidèle à A.

F (1942 AD) et surtout I (AD ?) reproduisent avec précision beaucoup d'erreurs ou de particularités contenues dans A et peuvent constituer un troisième sous-groupe «c». Cette analyse typologique montre qu'on aurait tort de croire que les copies différentes d'un même texte rassemblées dans un monastère résultent d'une dérivation commune. En effet, la collection étudiée comprend 5 manuscrits provenant de Vat Naxay: B G H I J. Si H et J peuvent être issus de B, ce n'est le cas ni de I ni de G qui ont une source distincte.

D'un point de vue purement quantitatif, et sans qu'on puisse dégager avec quelque précision d'autres filiations que celles exprimées par les sous-groupes «a», «b» et «c», les versions les plus proches de A sont, par ordre décroissant: G I C F D E H J B.

D'un autre point de vue, en reprenant cette liste non plus en fonction des distinctions qui séparent les versions entre elles, mais par rapport aux particularités qui les relient, on obtient la tableau suivant:



UNE VERSION LAO DU NORD-EST DE LA THAÏLANDE

V : L II

Une liasse d'ôles non datée
Titre: ᨾᩉᩣᩅᩥᨹᩣᩃᩣᩈᩥ
Ecriture tham sur quatre lignes
Numérotation: 42 ôles de ᨠ à ᨡᩣ dont 1 ôle de garde insc. non num.
Dimensions: 285 × 42 mm
Finition sans soin
Provenance: Thaïlande du Nord-Est
Inventaire d'origine: N° 45 / Mss Isan, Siam Society, Bangkok

NEUF VERSIONS DU LANNA

K : S 42

Une liasse d'ôles datée 1231 CS, année du serpent, 9e mois, 5e jour de la lune décroissante [27 août 1869 AD]
Titre: ᩈᩢᨻ᩠ᨻᩣᩅᩥᨹᩃᩣ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 16 ôles de ᨠ à ᨠᩢ, plus 1 ôle de garde non insc.
Dimensions: 480 × 45 mm
Finition: laque rouge et dorure sur tranche
Provenance: Vat Khouang Sing, Chang Phöeuk, Chiang Mai
Enregistré le 18 mai 1984

L : S 43

Une liasse d'ôles datée 1244 CS, année du cheval, 5e mois, 2e jour de la lune croissante [9 avril 1882 AD]
Titre: သတါဝိမနာဝဆာဏ္ဍိ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 13 ôles de ကတ္ဘိ ၁, ကာ ၂, ကိ ၃ ... à ကံ ၁၂, plus 1 ôle insc. non num.
Dimensions: 575 × 50 mm
Finition: traces de laque rouge et de dorure sur tranche
Provenance: Vat Khouang Sing, Chang Phœuk, Chiang Mai
Enregistré le 18 mai 1984

M : S 21

Une liasse d'ôles datée 1214 CS, année du serpent, 12e mois, 6e jour de la lune décroissante [AD ?; année du rat: 2 novembre 1852; année du serpent 1219 CS: 7 novembre 1857 AD]
Titre: သတ္တါဝိမလာ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 19 ôles de က à ခု
Dimensions: 479 × 46 mm
Finition: trace de laque rouge
Provenance: Vat Chay Siphoum, Chang Moy, Chiang Mai
Enregistré le 8 novembre 1980

N : S 31

Une liasse d'ôles datée 1217 CS, année du lapin, 10e mois, 11e jour de la lune croissante, mercredi [AD ?; vendredi: 21 septembre 1855 AD]
Titre: သတ္တါဝိမလာ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 19 ôles de ဧခ, ဧခာ ... à ဆ
Dimensions: 529 × 50 mm
Finition: sans soin
Provenance: Vat Sikœt, Phra Sing, Chiang Mai
Enregistré le 19 novembre 1981

O : S 41

Une liasse d'ôles datée 1238 CS, année du cheval, 10e mois, 15e jour de la lune décroissante, vendredi [AD ?; année du rat: lundi 18 septembre 1876; année du cheval, 1232 CS: dimanche 25 septembre 1870 AD]
Titre: ᩈᩢᨻ᩠ᨻᩣᨴᩥᨻᩃᩣ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 11 ôles de ᨡᩣ, ᨡᩥ... à ᨡ
Dimensions: 515 × 55 mm
Finition: traces de dorure sur tranche
Provenance: Vat Khouang Sing, Chang Phöeuk, Chiang Mai
Enregistré le 18 mai 1984

P : S 7

Une liasse d'ôles datée 1268 CS, année du singe, 4e mois, 15e jour *(dặp)* de la lune décroissante, 2e jour [AD ?; année du singe, 1258 CS: vendredi 2 avril 1879 AD]
Titre: ᩈᩢᨻ᩠ᨻᩣᨴᩥᨻᩃᩣ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 13 ôles de ᨠ à ᨠᩰ, ᩃᩴᨷᩣᨿ, plus 3 ôles non insc.
Dimensions: 568 × 55 mm
Finition: laque rouge et dorure sur tranche
Provenance: Vat Sen Fang, Chiang Mai
Enregistré le 20 juillet 1980

Q : S 9

Une liasse d'ôles non datée
Titre: ᩈᩢᨻ᩠ᨻᩣᨴᩥᨻᩃᩣ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 13 ôles de ᩈᩕᩦᨲ᩠ᨳᩦ, ᩈᩕᩣ, ᨲ᩠ᨳ... à ᨠᩮ, plus 1 ôle de garde non insc.
Dimensions: 554 × 50 mm
Finition: laque rouge et dorure sur tranche
Provenance: Vat Sen Fang, Chiang Mai
Enregistré le 20 juillet 1980

R : S 23

Une liasse d'ôles datée 1287 CS, année du bœuf, 2e mois, 3e jour de la lune croissante, 2468 BS [17 décembre 1925 AD]

Titre: ᨻᩖᩪᨿᨷ / ᨿᨷᩤᩅᩥᨾᩣᩃᩣ [ศะตาวิมาลา]
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 11 óles de ᨠᩣ ᨣ, à ᩅᩅ ᩃᩫᨻᩖᩪᨦ
Dimensions: 531 × 54 mm
Finition: sans soin
Provenance: ? (Social Research Institute, Chiang Mai)
Enregistré le 17 novembre 1981

S : s 46

Une liasse d'ôles datée du 1e mois, 7e jour de la lune décroissante, jeudi [AD ?]
Titre: ᨿᨴ᩠ᨴᩣᩅᩥᨾᩃᩣᩈ
Ecriture yuon sur cinq lignes
Numérotation: 17 óles de ᨠ ᨠ᩠ᨿᩣ à ᨠ ᨷᩣ, plus 1 óle insc. non num.
Dimensions: 500 × 50 mm
Finition: sans soin
Provenance: Vat Chiang Man, Si Phoum, Chiang Mai
Enregistré le 28 juin 1984

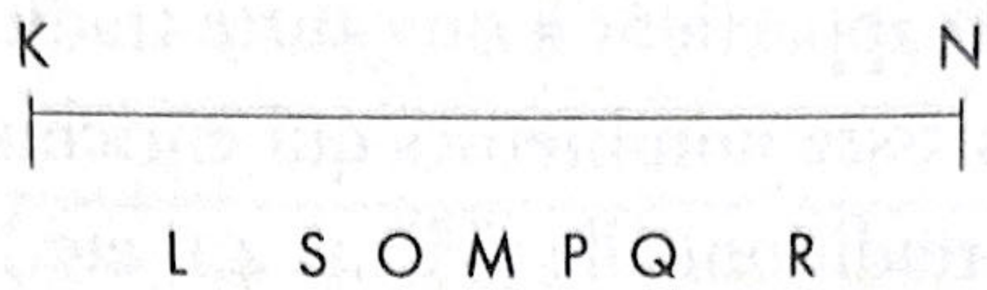
Le Sadd-v n'est pas un texte connu, aujourd'hui, en Thaïlande. D'une manière générale, il est absent ou mal représenté dans les bibliothèques. La Siam Society de Bangkok possède seulement un exemplaire du Sadd-v (mat 42, liasse 429), et le catalogue du Social Research Institute de l'Université de Chiang Mai n'en signale que 5 (cf. *supra*, p. 74).

Le manuscrit (= K) provenant du Vat Kuang Sing (1869 AD) a été choisi comme version de base des textes en écriture yuon qui ont tous été trouvés dans la province de Chiang Mai. Il n'est pas le plus ancien du corpus étudié, mais son avantage sur les autres recensions vient du soin avec lequel il a été recopié; sa graphie est mûre, régulière, sa lecture plutôt facile, et il contient peu de lacunes. Cela n'empêche pas la présence, aussi importante que dans les textes lao, de mots transcrits de façon aberrante. Cela dit, les textes du Lanna corrigent souvent les altérations des versions lao, en particulier la corruption des mots pāli dans les descriptions de la grammaire de Kaccāyana.

N (1855 AD) est la version la plus éloignée du manuscrit de référence (248 points), mais en réalité il s'agit de différences secondaires, essentiellement d'orthographe, d'inversions de mots, d'adjonctions mineures. La

liasse la plus ancienne (1852 AD) ne se distingue guère des autres; L (1882 AD) est la plus proche de K. En partant de la version la plus éloignée de l'original, on a par ordre décroissant: N R Q P M O S L K.

Les 9 versions du Lanna sont beaucoup plus cohérentes entre elles que les versions lao, et cela pourrait témoigner d'une transmission plus solide du texte. Cette homogénéité fait qu'aucun sous-groupe ne se dégage de l'ensemble. Au total on obtient le tableau suivant:



UNE VERSION TAÏ KHÜN

T : L 13

Un cahier de papier *sā* daté CS 1355 [1993 AD]
Titre: ᨻᩴᩣᩈᨴ᩠ᨴᩣᩅᩥᨾᩣᩃᩣ
Ecriture khün sur dix-neuf lignes
Numérotation: 16 pages insc. non num.
Dimensions: 343 × 283 mm
Finition sans soin
Provenance: Vat Ban Yang Kong, Muang Yawng, États Shan, Birmanie
Enregistré le 3 mars 1996 (à Ban Muang Loung, Chiang Houg, Yunnan / Sipsong Panna, Chine

Cette version de Muang Yawng contient pratiquement les mêmes difficultés de lecture et les mêmes fautes que les versions lao, ainsi que de nombreuses intercalations et lacunes (le passage des descriptions grammaticales a été presqu'entièrement sauté).

UNE VERSION TAÏ LÜ

U : L 12

Un cahier de papier *sā*, très endommagé, daté CS 1222 [1860 AD]
Titre: ᩈᨴ᩠ᨴᩣᩅᩥᨾᩣᩃᩣ
Ecriture lü sur vingt-deux lignes

Numérotation: 14 pages insc. non num.
Dimensions: 343 × 283 mm
Finition soignée, couverture soie
Provenance: Vat Nang Kéo Luang, Muang Sing, Laos
Enregistré le 29 février 1996

Cette copie de Muang Sing, en écriture lü, est particulièrement intéressante parce que, tout en étant assez proche des textes qu'on trouve au Lanna (on n'y relève pas les interpolations communes aux versions du Laos), elle appartient à une autre tradition du Sadd-v: elle contient des additions assez nombreuses qui enrichissent le texte du point de vue de l'exégèse traditionnelle (§§ 1.2, 4.1, etc.) et des omissions (mention de la *bhāvanā* dans § 2.8) qui rétablissent heureusement la signification hésitante de certains passages.

4 *Transcription et traduction*

L'édition des manuscrits
Les notes
Établissement du texte moderne
Transcription en écriture lao
Transcription en écriture siamoise
La traduction

L'ÉDITION DES MANUSCRITS

Un certain nombre de décisions typographiques se sont imposées pour la transcription. Les folios de la version de base (A) sont donnés dans l'ordre, numérotés recto verso en chiffres romains dans la marge, avec la pagination originale dans sa graphie originale à chaque verso — Ex: ๑., ๒.๓, 3., 4.๔, 5., etc. Le début des lignes — sauf de la première — est signalé par un trait vertical « | ». Celles-ci sont numérotées de 2 à 4 ($^{2\ 3\ 4}_{|\ |\ |}$) pour les textes provenant du Lanna gravés sur quatre lignes, et de 2 à 5 ($^{2\ 3\ 4\ 5}_{|\ |\ |\ |}$) pour ceux du Laos plus souvent gravés sur cinq lignes. Les espaces, dus ou non au passage du cordon, sont signalés par un point dans le cas où ils entraînent un doublement de reprise—Ex: ဟီ၈.၈က်သို့ = ဟီ၈က်သို့. Les blancs entre les lettres, les mots et les groupes de mots ont scrupuleusement été restitués, de même que les signes de ponctuation ou les particularités de la copie, qu'il s'agisse des caractères sautés par mégarde, des redoublements fautifs, des notations interlinéaires, ou des habitudes de transcription spéciales.

LES NOTES

L'apparat critique est regroupé après chaque folio. On y trouve l'ensemble des variantes offrant un intérêt philologique. Celles-ci sont disposées en fonction des lignes correspondantes, numérotées de 1. à 4. ou à 5. Chaque note est ainsi composée d'un numéro, du mot (ou du passage) à propos duquel il existe une lecture différente, d'un crochet de séparation (]), de la variante, de sa source (A, B, C, etc.).

Ex: 2. ᨶᩱᩈᩣᩈ᩠ᨶᩣ] ᨯᩱᨴᩮᩈ᩠ᨶᩣBCE;

Soit:
2. = à la seconde ligne du folio ci-dessus
ᨶᩱᩈᩣᩈ᩠ᨶᩣ = les mots «*nai sāssnā*»
] = font place à
ᨯᩱᨴᩮᩈ᩠ᨶᩣ = la variante «*ḍaï dessnā*»
BCE = dans les manuscrits BCE

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE MODERNE

La version en langue moderne, lao et thaïe, eﬆ une reconﬆruction faite à partir de l'ensemble des manuscrits: onze copies en tham pour le lao, onze copies en yuon (dont une en lü et une en khün) pour le thaï (cf. *supra*, pp. 73-84). Elle prend en compte toutes les lectures, mais n'en présente qu'une seule. Une telle opération, même guidée en fonction de l'intelligence du texte, du nombre des occurences, etc., laisse inévitablement de côté d'autres lectures qui ont aussi leur intérêt et auxquelles le lecteur peut se reporter dans l'apparat critique. Un long travail d'exégèse fut mené à l'origine de cette opération, en confrontation conﬆante avec les érudits les plus qualifiés pour traiter aujourd'hui de ce genre littéraire. Sur certains points précis, relevant moins de l'analyse de texte et davantage d'une compréhension globale du bouddhisme dans ces communautés particulières, les liens du Sadd-v avec la pratique religieuse ont été creusés avec de vieux moines plus rompus à ce type de réflexion. Mon expérience des textes du Cambodge s'eﬆ avérée ici fort utile, surtout en ce qui concerne la symbolique et la myﬆique auxquelles renvoie en permanence le Sadd-v. Bref, les choix ont été faits en fonction d'une compréhension du texte provenant en quelque sorte de l'intérieur.

Une première difficulté fut le découpage du texte en phrases, sa compréhension étant grandement subordonnée à ce travail majeur; chaque décision peut entraîner ici une modification du sens. Par cohérence et souci de clarté, l'ordonnancement en chapitres et en paragraphes a reçu la même numérotation dans le texte en lao et dans le texte en thaï (Ex: §§ 2.5-7, § 9.12, etc.). Les numéros en gras et entre crochets renvoient respectivement dans le texte lao à la pagination des folios de l'original en tham, et dans le texte thaï, à celle de l'original en yuon. Dans celui-ci, le signe «**I**» marque le recoupement avec les folios en tham; les petits chiffres placés en regard dans la marge sont ceux de la pagination.

Il fut aussi très difficile d'établir les signes de ponctuation et surtout les espaces dans la phrase, les «blancs» répondant à des critères aléatoires, sans règles précises, surtout en lao: censés séparer des groupes de mots en fonction du sens, ils servent parfois (comme en khmer) à détacher un terme, à faire ressortir une citation, un chiffre, à distinguer l'élément principal des parties subordonnées, à noter l'apposition, etc.

C'est toujours l'usage fixé dans les dictionnaires — quand c'est possible, car l'indigence lexicographique est affligente dès qu'on s'écarte des parlers officiels — qui a prévalu pour l'orthographe, même lorsque celui-ci restitue une étymologie erronée — Ex: l. ຄັມภีร์ *gămbhīr"*, t. คัมภีร์ *gămbhīr"* «livre, manuscrit» (au lieu de *kāṃbī*).

TRANSCRIPTION EN ÉCRITURE LAO

Si le passage de l'écriture tham en transcription lao n'entraîne, pour ainsi dire, aucune difficulté de langue, il pose, en revanche, idéologiquement et philologiquement, un problème délicat (déjà évoqué dans l'avant-propos, *supra*, p. 30): idéologiquement, parce que le cortège de réformes qui fut imposé à l'ensemble du pays après 1975, reprenait, entre autre, les dispositions prises en 1949 par l'Ordonnance royale n° 10, qui stipulait une phonétisation de l'écriture lao (l'alphabet tham étant réservé aux textes religieux), pour aller plus loin encore et imposer à son tour un système orthographique simplifié à l'extrême, avec, comme corollaire, une réduction drastique du nombre des caractères et des combinaisons de l'alphabet [1] (Vongvichit 1967, 1991, Onemanisone 1992); philologiquement, parce que, de toute façon, l'alphabet lao traditionnel ne comportait déjà pas suffisamment de consonne pour noter le pāli.

Le premier problème a pu trouver une solution par la grâce des autorités lao concernées (cf. *supra*, p. 30): déjà confrontées depuis un certain temps aux difficultés qu'engendre en définitive un système ne permettant que de noter les sons, celles-ci acceptèrent l'idée de revenir sur la plupart des principes de cette révision, au moins pour des ouvrages concernant le bouddhisme. Le second problème ne put être résolu que par la création de nouveaux caractères alphabétiques (cf. «Tableau des signes diacritiques», *infra*, pp. 261-265), permettant à l'écriture lao de doubler

[1] Je renvoie ici à M. James R. Chamberlain, spécialiste des littératures et de l'histoire des langues taï, à qui je dois ces informations, et qui prépare une chronique des réformes de l'écriture et de l'orthographe du lao.

l'écriture tham, et donc de donner une transcription correcte de la langue savante. L'introduction de cette innovation fut facilitée par la réédition[2], simultanément à la sortie du présent ouvrage, de la Grammaire pāli de MAHĀ SILĀ VIRAVONGS, publiée en 1938 à Vientiane: l'auteur y explique les insertions nécessaires pour compléter l'alphabet lao.

Le passage du tham au lao fut donc à l'origine de nombreux changements d'orthographe, comme la notation des tons corrigés sur le standard de Vientiane, l'abandon des souscrites, etc. J'ai conservé l'usage répandu des signes « ັ » et « ະ » pour transcrire en lao les mots d'origine pāli — Ex: ປະິບັດຕິ໌ *paṭipătti*" et ໂຄຕມະ *gotamaḥ*. En revanche, les termes spécialisés du bouddhisme ont été translittérés conformément aux conventions désormais adoptées par tous les pays de la région, c'est-à-dire par l'emploi de consonnes sous-pointées — Ex: ສມຖກມ຺ມຏ຺ຖານ *samathakammaṭṭhāna*. Pour mieux faire ressortir cette distinction, le pāli a été transcrit en caractères gras carrés.

TRANSCRIPTION EN ÉCRITURE SIAMOISE

Les difficultés rencontrées pour passer du yuon au thaï / siamois furent d'un autre ordre. On sait qu'en dépit d'un tronc linguistique commun, la distinction du siamois et du lao en deux groupes est fort ancienne (± mille ans) et remonte au moins à l'époque de l'installation historique des Thaïs et des Lao dans la Péninsule. La langue du Lanna (Chiang Mai, Chiang Rai, etc.) est ainsi beaucoup plus proche de celle de Luang Prabang ou de Xieng Kong que du siamois parlé dans la plaine centrale de la Thaïlande (Bangkok). Par conséquent, la transcription des versions thaïes du Nord (Lanna) en caratères siamois revient, dans une certaine mesure, à changer de langue (cf. «Lexique thaï-yuon», *infra*, pp. 249-252). Un certains nombre de mots du vocabulaire yuon a donc été traduit en note.

Mais pour l'essentiel, je m'en suis tenu à composer, à partir de l'appareil critique de l'édition originale (les manuscrits), une transcription moderne du texte aussi juste et lisible que possible, en opérant au passage les transpositions inévitables, comme la représentation des tons, la modification des voyelles brèves et longues, la suppression de souscrites

[2] ບາລີເວຍຍາກຣຕ, ອັກຂຣະວິຘີກາກທີ່ນຶ່ງ, ສມຌ຺ຌາກິຘານແລະສນ຺ຘິ, *Pāli veyyākaraṇa, Akkharavidhī*, 1er fasc., *Samaññāphidhān-Sandhi*, par Mahā Silā Viravongs, Publ. du FEML, Vientiane 1996 (en lao).

spéciales (Ex: ປີ ປ່ຽ = ปี ปาก) ou l'adoption d'orthographes d'usage (Ex: ປ ตาย ปาย = ประตู กลาย ปลาย), notamment celles des mots d'origine pāli (Ex: ฉิ ฌฺ ไต์ [ปตฺว = ศีล ชาติ ไป ปราการ), etc. Enfin, les conjonctions ຖ້ and ถ้ ont toujours été rendues par leurs équivalents, ຈົ່ง et ก็, le démonstratif ⊡ /⊡ /⊡, par un unique นี้. Le cas échéant, le ∞ (ถ) abusif a été corrigé en ร (ร).

J'ai conservé l'usage fixé à Bangkok pour transcrire en thaï les mots d'origine pāli ou sanscritisés, soit l'emploi, comme au Laos, des signes « ◌ั » et « ◌ะ » — Ex: วัตถุ *vătthu* et เดชะ *tejaḥ*. Les termes spécialisés du bouddhisme en pāli ont été pareillement transcrits par le biais de consonnes sous-pointées — Ex: กมฺมฏฺฐาน *kammaṭṭhāna*. Pour plus de clarté, le pāli a été écrit en caractères gras — Ex: **กมฺมฏฺฐาน**.

LA TRADUCTION

La traduction française s'appuie pareillement sur les vingt-deux versions du Sadd-v (cf. «Les sources», *supra*, pp. 73-84) et correspond au texte moderne (lao et thaï). Pour faciliter la lecture, je l'ai divisée en plusieurs parties, comprenant dix-sept chapitres en tout, chacun découpé en paragraphes. Le contenu des parties et des chapitres a été indiqué par des titres et des sous-titres de ma fabrication. Les paragraphes ont été numérotés de façon à concorder avec le texte moderne en lao et en thaï — Ex: le § 7.3 de la traduction: «Lorsqu'on est âgé de 21 ans, on devient moine», correspond au § 7.3 du texte lao: ຄັນອາຍຸໄດ້ ๒๑ ຈັກພຶກເປັນ ภิกฺขุแล้ว et au § 7.3 du texte thaï: คันอายุพอซากเอ็ด ได้อุปสมบทเป็น ภิกษุ.

Le contrôle avec les manuscrits a été rendu aisé par l'indication, en gras et entre crochets, de la pagination des folios de l'original en tham — Ex: **[2]** = début du folio n° 2. On se repère dans les manuscrits en yuon, khün et lü, par les mêmes numéros entre crochets du texte en thaï. Parallèlement, les mêmes chiffres dans le texte thaï renvoient à la pagination des folios en yuon.

La liste complète des conventions utilisées pour la translittération adaptée à la fois aux écritures khmères et thaïes est donnée dans le tableau des signes diacritiques *in fine*, pp. 250-254, et commentée dans: Bizot 1988, pp. 124-125.

Par ailleurs, les décisions adoptées pour faciliter la lecture du texte français sont les suivantes:

1. La traduction d'un mot ou d'une phrase donnés en pāli dans le manuscrit, comme pour chaque occurence d'un terme technique emprunté au pāli, est toujours mise entre guillemets, suivie entre parenthèses de sa translittération en italiques — Ex: les «quatre moralités de pureté» *(catupārisuddhisīla)*. Lorsque le mot est lui-même traduit en lao dans le texte, il est donné en italiques, avec sa signification entre guillemets, suivie de la traduction du lao entre guillemets — Ex: *matthaluṅga*, le «cerveau»: la «substance cérébrale».

2. Les *mantra*, les syllabes mystiques, comme les lettres de l'alphabet, sont restitués en majuscules: SU VI A.

3. Les *sutta* extraits de la grammaire de Kaccāyana sont mis entre guillemets et en petites capitales, suivis de leur translittération et de la référence — Ex: «LES AUTRES S'APPELLENT LES LONGUES» (*Aññe dīghā*; Kacc 5, Sadd 5).

Comme dans les textes khmers, la présence de tournures stéréotypées et récurrentes de la terminologie bouddhique a posé le problème de la traduction des qualificateurs du sacré: *cau₂*, *kèv*, etc. Dans l'expression *braḥ buddha cau₂*, l'épithète *cau₂* «maître» se rapporte au Bouddha lui-même; ailleurs, il détermine aussi bien le Dhamma, les livres sacrés, etc. Nous sommes là en présence d'un calque du môn (cf. Tbc 1:73-74 et l'article de C. BAUER, pp. 277-285) où il est fait un usage tout à fait comparable du qualificateur *trala* «maître». L'expression est typique des traditions de la Péninsule et je n'ai pas voulu la supprimer. Elle a été donnée en transcription et conservée partout — Ex: l. ພຣະພຸທທເຈົ້າ *braḥ buddha-câu₂*, t. พระพุทธเจ้า *braḥ buddha-cau₂* «l'Auguste Bouddha-câu».

Seconde partie

Textes

Les manuscrits

5 ᨷᩫᩁᩥᨾᩁᩃᩁ

I. ᨷᩁᨷᨦᨾᩮᩁᨲᨿᨲᩁᩀᩁᨲᩁᨦᨲᩁᨲᩁᨾᩯᩁᨾᩯᩫᩫᨿᨷ ᨲᨾ
ᩃᩁ ᨿᨲᩫᩫᩴᩫᨠ᩶ ᩋᩮᩃᩮᩁᨴᩫᨲᨠᩫᨲᩫᩫᨾᩮᩁᨾᩮᩫᨾᩮᩫᨾᩮᩁ ᨻᩥᨴᩫ
ᨾᩫᨲᩥᨿᨻ[2]ᩈᩮᩃ ᨲᨿᨲᩥᨿᨾᩯᩫᨠ᩶ ᩫᨴᨲᨻᩯᨾᩮᩁᨾᩮ ᨿᨾᩃ
ᩫᩫᨾᨿᨿᨿᩥᩫᨠ᩶ ᨷ ᩫᨴᩍᨻᩯᨻᩥᨿᨿᩥᩁᨾᩮᩁᨾᩮ ᩀᩫ ᩃᩮᩃ[3]ᩋᩁᨻᩮ
ᨻᩮᩫᩫᨴᩮᩫ ᨷᩫ ᩀᩫᩈᩥᩫᩫᩴᩫᨠ᩶ ᩫᨴᩍᨻᩯᨻᩥᨾᩮᩁᨾᩮ ᩀᩫ ᩃᩮᩃ[4]ᩋᩁᨻᩮ
ᨻᩮᩫᩫᨴᩮᩫ ᩋᩫᨲᩫᩫᩴᩫᨠ᩶ ᩫᨴᩍᨻᩯᨻᩥᨾᩮᩁᨾᩮ ᩋᩫᨲᩫᩫᩴᩫᨠ᩶ ᩫᨴᩍᨻᩯᨻᩥᨾᩮᩁᨾᩮ

Pour consulter la suite,
se reporter à l'édition originale

6 သဋ္ဌာဝိဓလာ

1. ဌဇောတဿတ္ထ သပညာသဂုဒ္ဓဂုဏံဇေတ္ဝါ ဂုဇဿဂုဒ္ဓဇောဒ္ဓံ
ဧပ္ပဇေါဧပ္ပမုလဒ္ဓံ ဇီဇပဒ္ဓဇလိ ဃဗ္ဗတီသဓမ္မဂုဏံဂုဇဿ
ဓမ္မဇီသဓ္ဓ လိ စတုဿဒ္ဓီ ဂုဏံဂုဇဇေတ္ထ[2]ဿဒ္ဓီဇောဇီ
ဂဇလ္ဓိဇေပဿဧဂ်ပ္ပဂုဇဿဝဲဒ္ဓဿဒ္ဓီဇဲဂုဇဃံတ္ထ ပု ဿဌတ္ထိဇေတ္ထ
ဃဒ္ဓါဇေပုဝ္ဓါဇေပ္ပစံဂဲဂ္ဂဲဒ္ဒ်လိ ဇတ္ထပဇလီဝေါဇေယပုဝ္ဓါဇေ ဃဗ္ဗဿ
တံဒ္ဒ်[3]လိဇေဝ္ဓါ ဿဂုဒ္ဓဇေဇေါဇဋ္ဌိဓဇေပ္ပ ဿဥ္ဓဇေကဧလ္ဓိဇ္ဈဇေယုဓ
ဏ္ဍဒ္ဓသ္ဓဇေသ္ဒိယ္ဓိယ္ဓံဂုဇဇေတ္ထဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓဇေဒ်ဝေါပ္ပဇေသ္ဓီဒ္ဒ်လိ ဇယေဓေါ
2 ဝစ္ဆဇဘီဏ္ဍ၊လိ ပုဝ္ဓါယ္ဓီဇေါပု[4]ဇီဿဝ္ဓါဒ်ဓဲဒ်ဲ သုဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓဇေဒ်ဒ္ဓီ
ဇဆေဆံဠ်ဒ္ဓါယ္ဓံဝ္ဘသဓဇကဓုဗ္ဗဒ္ဓသီသ္ဓိဒ္ဓလိ ဝိပသဋ္ဌကဓုဗ္ဗဒ္ဓဒ္ဓဲဒ္ဓါ
ဲသဲစ်ပဒိပ္ဘစံဝေဇ္ဈိဘာဝဋ္ဌဲကဲစ် ဒ္ဓတာဖံဲဒ်ဠ်ဒ္ဓါပဒီ[5]သဋ္ဌိဲဋ္ဌ
ဋ္ဌဂဇ္ဈံဇဖိဇဋ္ဌိယ္ဓဲဒ်ဠ်ဒ္ဓဘဇ်ဋ္ဌဂဇ္ဈံဇဖိဇဋ္ဌိသ္ဓိ ဇတုပဇီသုဋ္ဌသ္ဓိ ပွဲဇီသုဒဏ္ဍသ္ဓိ ဇတဇဃာဋုဘ
ဍုဒ္ဓဇေဇဏ္ဍဍ္ဍီဝသ္ဓိဒ္ဒ်ဘာဠ်ာ

1. ဌဇောတဿတ္ထ] ဌဇောတာသဘဋ္ဌဝဇေတာဃဇဈာသဇ္ဈိသဋ္ဌိဋ္ဌ
သး ဇဇောဏုဋ္ဌာဃး ဇီဇ်ဲဇေဒ္ဓ်ဇီဒ္ဓ်ဃာစဇီယဇော်ဒ္ဓ်ယ္ဓိဗ္ဘဏ်ဇာဇေတ်သ
ဋ္ဌါဝိဇာလာပိဗ္ဘဏာဏ္ဍဇာဝ်ဝ်လ U; စတုဿ] စတုဇဿ OPQR, စတုဇသ S;
3. ယ္ဓိယ္ဓ] ယ္ဓိယ္ဓံယ္ဓ NOPQRS; 4. ဝဲဝဲဒ် သုဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓ] ဝဲ[ဝဲဒ် သုဒ်ဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓ N, ဝဲဝဲဒ် သု
ဝဲဇဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓ R, ဝဲ[ဝဲဒ်သုဏ္ဍဝဲဇဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓ OPQS; ဇဆာဆံဠ်] ဇဆာဝဏဆံဠ် OPR; ဲသဲစ
ပဒိပ္ဘစံဝေဇ္ဈိဘာဝဋ္ဌ] omit T; ဉာယ္ဓဋ္ဌ] ဉာယ္ဓဋ္ဌဋ္ဌဂ LMQ, ဉာယ္ဓဋ္ဌဋ္ဌဂ NP,
ဉာယ္ဓဋ္ဌဋ္ဌဂ OR, ဉာဝဒဦဋ္ဌဂ S;

2.ဇ ဇ်ဉာ ဇယေဓေါဝစ္ဆဇဗုဒ္ဓ်စဇီဝဲဂဲဆဋ္ဌဲဂဇ္ဈိဇဖိဇဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓ ပံဝဲဒ်ဂဇ္ဈိ
ဇဇ္ဈိဝေါဇဖိဇဋ္ဌိဒ္ဓဒ္ဓိဇီပြဇဒ္ဓဇံဝေဇ္ဈ ၇ဒ် လီဇိဝွဓ္ဓဗုဒ္ဓ်စဝဲဂဲဒ်
ဝံဝဲဇ်ဆဋ္ဌဇေဒ်လိ ဇ်ဳဇီဉဝွဓ္ဓယုမဇီဆေဇသ္ဓီဇ်ဒ္ဓိဝွဒ္ဓိဗ္ဘဓ္ဓဗျာ[2]ဓာဇ

Pour consulter la suite,
se reporter à l'édition originale

Le texte

7 ສັທທາວິມລະ

I.1 [1] ນໂມ ຕສ໋ ภควโต ออรหโต สมฺมาสมฺพุทฺธสฺส

I.2 ນโม พุทฺธาย ขีทเทสอับข้อับอาจะริยะเจ้าอับยิกออก
มาแต่สัทธาวิมละปิยะกะกับมาไอ้แล

I.3 ນโม พุทฺธาย ฉพิณฺณาส พุทฺธคุตฺ แห้แล คุต ยะ-
พุทลเจ้า อับเปับเค้าเปับปลาบบั้บมี่ ๕ฝ ๓อๆแล

I.4 ออฺภีส ธมฺมคุตฺ คุต พระลัมมเจ้ามี่ ฝฎ แล

I.5 จุทฺทสฺส สาฺฆคุตฺ คุต แท่ๆพระสังฆเจ้ามี่ ๑๔ แล้อ
แล

I.6 แผ่ไปเปับ คุต ไก้ ๑๐ฎ ค้ไก้ คุต อับตั้งปู่ใบถิบแท่ๆ
อริยปุคฺคล ฎ จำพอกแล เหตุบาย์อ่า เย ปุคฺคลา
ออฺภสตฺ บั้บแล แห้แลพระพุทลเจ้าทั๊วหฺาย เก๊ด
มาเปับคูแก่โลก ทฺบย่อมฎ่าอ เลิกเล็บย้อๆบ่บั๊ว
คุต แท่ๆบิพพาบเจ้าอ่า ปเล็ฤบักแล

I.7 ไยคาออรเจ้าทั๊วหฺายค๊กิกวุ [2] แลบุคคิล บ๋าๆาย
สับปุริสทั๊วหฺาย ยากไปสู่บิพพาบเจ้าจิ๋เจ้าไปจุฬบ
เอิาคอๆอัตต์ สมฤกมฺมผฺาม ๔๐ ทัส แล อิจิสฺ-
สมากมฺมผฺาม ไก้แล้อ ใส่ใจปยิบัตติ์จำเริบ ภาวนา
ไปใจอ้ๆ

Pour consulter la suite,
se reporter à l'édition originale

8 สัททวิมละ

I.1 [ɪ] **นโม ตสฺส สาธุ**

I.2 **นโม พุทฺธาย** นิทเทสอันนี้ อันอาจาริยะเจ้า อันยกออกมาแต่สัททวิมละปิฎก กันมาไว้แล

I.3 **นโม พุทฺธาย ฉปญฺญาส พุทฺธคุณ** แท้แล **คุณ** พระพุทธเจ้าอันเป็นเค้าเป็นมูล(1) นั้นมี ๕๖ ดวงแล

I.4 **อฏฺฐติส ธมฺมคุณ คุณ** พระธรรมเจ้ามี ๓๘ แล

I.5 **จุทฺทสฺส สงฺฆคุณ คุณ** แห่งพระสงฆ์เจ้ามี ๑๔ แล้วแล

I.6 แผ่ไปเป็น **คุณ** ได้ ร้อยแปด คือได้ **คุณ** อันตั้งอยู่ในตนแห่ง **อริยบุคคล** แปด จำพวกนั้นแล เหตุบาลีว่า **เย ปุคฺคลา อฏฺฐสตฺ** นั้นแล แท้แลพระพุทธเจ้าทั้งหลาย เกิดมาเป็นครูแก่โลก เทียรย่อมกล่าวสรรเสริญ ย่องยอ ยัง **คุณ** แห่งนิพพานเจ้า ว่าประเสริฐนักแล

I.7 โยคาวจรเจ้าทั้งหลายคือ ภิกษุ แล บุคคลหญิงชาย สัปปุริสทั้งหลาย ใคร่ได้สู่นิพพานเจ้า จงเข้าไปขอเรียนเอาคลองวัตร **สมถกมฺมฏฺฐาน** สี่สิบทัส(2) แล **วิปสฺสนากมฺมฏฺฐาน** ได้แล้ว ใส่ใจ ปฏิบัติจำเริญภาวนาไปไจ้ ๆ(3)

I.8 คันตายก็ได้เอาปฏิสนธิในท้องแม่แล้วแล ได้เมือเกิดยังในดวงแก้วอันมีในดอกเดื่อ คือ **ศีล ๕ ศีล ๘ ศีล ๑๐ จตุปริสุทฺธิศีล** บริสุทธิ

(1) เป็นเค้าเป็นมูล = เป็นประธาน

(2) ทัส = ทสก = หมวด ๑๐

(3) ไจ้ ๆ = สม่ำเสนอ, ไม่ขาด

Pour consulter la suite,
se reporter à l'édition originale

Troisième partie

Traduction

Troisième partie

Traduction

9 *La pureté par les mots*

Le salut du Yogāvacara
Les clefs du Nibbāna 1
Anéantir toutes les fautes 2
L'apparition de l'Enseignement et la création
Cinq premières syllabes 3
Le Tipiṭak et la naissance du figuier à cinq branches 4
Les trente-trois lettres et la naissance des organes 5
Les séries de l'alphabet et la naissance des agrégats 6
L'ensemble des productions
Les douze formations liquides et les vingt-et-une formations solides 7
L'éléphant noir et l'éléphant blanc 8
Les six objets et les sept organes des sens 9
Les *sīmā* et les dix portes 10
Les créations mentales 11
La grammaire de Kaccāyana
La méditation du vieux Bhikkhu 12
La composition des mots et la formation des organes 13
Les sections de la grammaire 14
Apparition des voyelles au début des temps 15
L'origine du cycle des animaux 16
Colophon 17

LE SALUT DU YOGĀVACARA

LES CLEFS DU NIBBĀNA

1.1 **[1]** «Je salue le Bienheureux, le Vénérable, le Parfaitement éveillé» *(namo tassa bhagavato arahato sammāsambuddhassa)*.

1.2 «Je salue le Bouddha» *(namo buddhāya)* ! Les maîtres-câu ont extrait ce «traité» *(niddesa)* du Saddavimala-piṭaka pour le conserver.

1.3 «Je salue le Bouddha et les cinquante six vertus du Bouddha» *(namo buddhāya chapaññāsa buddhaguṇa)*; en vérité, les «vertus» *(guṇa)* de l'auguste Bouddha-câu qui est l'origine, qui est le Suprême, sont [au nombre de] 56.

1.4 «Les trente huit vertus du Dhamma» *(aṭṭhatiṅsa dhammaguṇa)*; les «vertus» *(guṇa)* de l'auguste Dhamma-câu sont [au nombre de] 38.

1.5 «Les quatorze vertus du Saṅgha» *(cuddassa saṅghaguṇa)*; les «vertus» *(guṇa)* de l'auguste Saṅgha-câu sont [au nombre de] 14.

1.6 Ce qui fait 108 «vertus» *(guṇa)*; ces «vertus» *(guṇa)* sont établies dans le corps des huit sortes de «nobles personnes» *(ariyapuggala)*. C'est la raison pour laquelle on dit en pāli: «ceux qui sont huit personnes» [1] *(ye puggalā aṭṭhasataṃ)*. En vérité, les Bouddha-câu naissent en tant que guru du monde; généralement, ils font l'éloge des «vertus» *(guṇa)* du Nibbāna-câu qui sont très précieuses.

1.7 Les Yogāvacara-câu, c'est-à-dire les «moines» *(bhikkhu)* **[2]** et toutes les personnes, hommes et femmes, qui désirent atteindre le Nibbāna-câu, doivent aller demander d'être instruits dans les 40 «sujets d'entraînement pour parvenir à la quiétude psychique» *(samathakammaṭṭāna)* et les «sujets d'entraînement pour l'inspection» *(vipassanākammaṭṭāna)*, puis s'appliquer au développement assidu de la «création mentale» *(bhāvanā)*.

1.8 Quand on meurt, on renaît dans le ventre d'une mère. Au moment de la conception, on s'empare des «joyaux» *(ṭuoṅ kèv)* placés dans les fleurs du figuier, soit des 5 «moralités» *(sīla)*, des 8 «moralités» *(sīla)*, des 10 «moralités» *(sīla)*, des «quatre moralités de pureté» *(catupārisuddhisīla)*, pures dans le corps, fermes et stables. Grâce au pouvoir des «joyaux» *(ṭuoṅ kèv)*, les «moralités» *(sīla)* conduisent le Yogāvacara jusqu'à la cité du Nibbāna.

1.9 Là, il y a 7 murs d'enceintes. [Sur] le parcours qui y conduit, se tiennent des ennemis, des brigands, des éléphants, des chevaux, des lions, des tigres, des ours, des fantômes, des scolopendres, des scorpions, des petits serpents, des grands serpents, qui dévorent et font mourir; [Ce parcours]

[1] Il y a ici une hésitation entre «huit» et «cent huit» qui est ancienne dans la langue pāli (cf. CPD sv. *aṭṭhasata*: *puggalā aṭṭha satam pasatthā*, Sn 227; Norman, Sn-trl. II:192); il faut lire «ceux qui sont huit personnes»: le nombre 108 se rapporte aux *guṇa*, alors qu'il s'agit de huit *puggalā*.

est une forêt fermée, [131] épineuse, épaisse, très serrée, que l'on ne saurait franchir aisément.

1.10 Lorsque le Yogāvacara-câu tient fermement les globes de cristal, alors il parvient jusqu'à l'enceinte de cristal; celle-ci se brise.

1.11 Reste une porte solidement close. Le Yogāvacara-câu prend alors les 8 clefs de diamant, à savoir: les 8 «dhamma de l'octuple voie» *(aṭṭhaṅgikamaggadhamma)*, la pratique de la «quiétude psychique» *(samatha)*, de l'«inspection» *(vipassanā)*, et de la «création mentale» *(bhāvanā)* assidue, qui donnent naissance à des clefs de cristal pour ouvrir la porte de l'enceinte de cristal du Nibbāna.

ANÉANTIR TOUTES LES FAUTES

2.1 En vérité, les Yogāvacara-câu, c'est-à-dire les hommes et les femmes, qui vont et viennent dans le «cercle sans fin» *(vaṭṭasaṃsāra)*, et dont les existences sont innombrables, font des offrandes de riz, d'eau et de nourriture qui les aident à renaître dans une bonne famille.

2.2 Assurément, [4] le pouvoir des offrandes de gong, de tambours, d'instruments de musique, font renaître en possession de bonnes facultés auditives.

2.3 Par le pouvoir des offrandes de baguettes d'encens, de lampes, de lunettes, on renaît en possession de bonnes facultés visuelles.

2.4 Par le pouvoir de l'étude [des textes], du sermon, de la «création mentale» *(bhāvanā)* continue, on obtient une bonne «intelligence» *(paññā)*.

2.5 Les offrandes de «vêtements et parures» *(vatthā bharaṇa alaṅkāra)* font renaître avec un beau teint.

2.6 Par le pouvoir des offrandes d'objets de toutes sortes, on renaît avec une apparence gracieuse, le corps recouvert d'une belle carnation.

2.7 Si l'on ne fait l'offrande d'aucun de ces objets, on ne peut renaître ni en homme, ni en dieu, ni en Brahma.

2.8 Les créatures terrestres qui prennent naissance dans le «[cercle] sans fin» *(saṃsāra)* [encourent] d'innombrables existences. Même s'ils font des actes méritoires, font des dons, respectent les abstentions, écoutent les «lectures» *(dhamma)* [de l'Enseignement] [5], quelle que soit [leur

application] à l'étude, ils ne triomphent jamais des fautes; les fautes ne disparaissent jamais, elles restent dans notre corps. C'est ainsi.

2.9 Lorsque le Yogāvacara s'applique à la «création mentale» *(bhāvanā)* assidue des «sujets d'entraînement pour parvenir à la quiétude psychique» *(samathakammaṭṭāna)* et à l'«inspection» *(vipassanā)*, il atteint la «connaissance de la purification de compréhension» *(diṭṭhivisuddhiñāṇa)*, la «connaissance de la purification de disparition du doute» *(kaṅkhāvitaraṇañāṇa)* et les dix «connaissances de l'inspection» *(vipassanāñāṇa)*; il acquiert la connaissance des «vertus du Bouddha» *(buddhaguṇa)*, des «vertus du Dhamma» *(dhammaguṇa)*, des «vertus du Saṅgha» *(saṅghaguṇa)*, des 4 «nobles vérités» *(ariyasacca)*; alors vraiment toutes les fautes sont complètement anéanties, les unes après les autres, jusqu'au «Fruit de celui qui est parvenu à l'état d'Arahant» *(arahattaphala)*; alors il peut ouvrir la porte de l'enceinte de cristal avec la clef de cristal, puis entrer au Nibbāna.

2.10 Les personnes qui ne font pas ce qui vient d'être dit ici n'ont aucune chance d'atteindre le Nibbāna-câu.

L'APPARITION DE L'ENSEIGNEMENT ET LA CRÉATION

CINQ PREMIÈRES SYLLABES

3.1 **[6]** Les créatures terrestres vont et viennent dans le cercle sans fin pendant très longtemps, [au cours d'existences] innombrables. Les augustes maîtres qui renaissent par plus de cent mille millions incalculables ne peuvent les aider; ils les abandonnent parce que ces créatures sont ignorantes, manquent d'intelligence, ne trouvent pas la foi, ne se soucient pas de chercher à obtenir des mérites; au contraire, elles s'étourdissent dans les fautes, dans la «haine» *(vera)*, et s'enfoncent dans les 4 «mondes inférieurs» *(apāya)*, avec l'enfer comme refuge perpétuel.

3.2 Ensuite commence l'«âge propice» *(bhaddakappa)*; 5 augustes maîtres y prennent naissance pour devenir le refuge des [créatures] terrestres. Des ācāry-câu nouent ensemble 5 «syllabes» *(akkhara)* [afin qu'elles soient] conservées: NA MO BU DDHĀ YA.

3.3 La lettre NA, c'est l'auguste maître Kakusandha qui demeure dans l'œil droit des créatures terrestres;

La lettre MO, c'est l'auguste maître Konāgamana qui demeure dans l'œil [71] gauche des créatures terrestres;
La lette BU, c'est l'auguste maître Kassapa qui demeure dans les deux oreilles des créatures terrestres;
La lettre DDHĀ, c'est l'auguste maître Gautama qui demeure dans le nombril au milieu du corps des créatures terrestres;
La lettre YA, c'est l'auguste Ariyametteyya-câu qui demeure au front des créatures terrestres.

3.4 L'auguste «bon Dhamma-câu» *(saddhamma câu)* demeure dans la «spirale que forment les cheveux» *(khvăn)* au sommet [de la tête] des créatures terrestres, afin de les instruire assidûment.

3.5 L'auguste Saṅgha-câu demeure dans le dos. La «connaissance de la concentration» *(samādhipaññā)*, c'est-à-dire la «quiétude psychique» *(samatha)* et l'«inspection» *(vipassanā)*, vient purifier les créatures terrestres, qui ne parviennent pas à effacer leurs fautes parce qu'elles ne peuvent parvenir à la compréhension des 4 «nobles vérités» *(ariyasacca)*.

3.6 A l'époque de l'enseignement de l'auguste Kakusandha, [correspondant à] l'âge dit «accompli»[2] *(kṛta)*, les créatures terrestres meurent et renaissent au paradis sans exception.

3.7 **[8]** Pendant l'enseignement de l'auguste Konāgamana, [correspondant à] l'âge dit de la «triade»[2] *(tretā)*, les créatures meurent et vont pour deux parts renaître au paradis, pour une part tomber aux enfers.

3.8 Pendant l'enseignement de l'auguste Kassapa, [correspondant à] l'âge dit de «deux»[2] *(dvāpara)*, les créatures terrestres meurent et vont pour une part renaître au paradis et au Nibbāna, pour une part tomber aux enfers.

3.9 Pendant l'enseignement de l'auguste Gautama, notre [Bouddha], [correspondant à] l'âge dit «mauvais»[2] *(kali)*, les créatures terrestres meurent et vont pour un grand nombre tomber aux enfers, pour un petit nombre renaître au paradis.

3.10 Pendant l'enseignement de l'auguste Ariyametteyya [correspondant à] l'âge dit du «grenier»[3] *(kosa)*, les créatures terrestres meurent et renaissent au paradis et au Nibbāna, sans exception.

[2] Traduction Renou 1947:550.

[3] Ariyametteyya doit regrouper les créatures, comme du riz ou divers matériaux, dans un «grenier» (p. *kosa*), afin de les conduire toutes ensemble au Nibbāna.

LE TIPIṬAKA ET LA NAISSANCE DU FIGUIER À CINQ BRANCHES

4.1 C'eſt pour cette raison que l'auguſte Bouddha-câu a établi 3 «lettres» *(dhamma 3 tuô)*, afin qu'elles deviennent le refuge de tous les êtres, à savoir: SU VI A.

4.2 Cette [lettre] SU eſt tenue pour l'auguſte Suttantapiṭaka-câu, qui contient 5 ſections: Dīghanikāya, Majjhimanikāya, Saṃyuttanikāya, Aṅguttaranikāya, Khuddakanikaya; ce qui donne la formule: DI MA SAṂ AṂ KHU.

4.3 Cette [lettre] VI eſt tenue pour l'auguſte Vinayapiṭaka-câu, qui contient 5 livres: Pārājika, Pācittiya, Mahāvagga, Cullavagga, Parivāra; ce qui donne la formule: PĀ PĀ MA CU PA.

4.4 Cette [lettre] A eſt tenue pour l'auguſte Abhidhammapiṭaka-câu qui contient **[91]** 7 livres: Saṅgaṇī, Vibhaṅga, Dhātukathā, Puggalapaññatti, Kathāvatthu, Yamaka, Mahā Paṭṭhāna; ce qui donne la formule: SAṂ VI DHĀ PU KA YA PA.

4.5 L'auguſte livre Saṅgaṇī fait discerner le bien et le mal; l'auguſte Vibhaṅga fait entendre les sons forts et faibles; l'auguſte Dhātukathā fait sentir les odeurs agréables et nauséabondes; l'auguſte Puggalapaññatti fait sortir la parole de la bouche; l'auguſte Kathāvatthu donne une forme au corps; l'auguſte Yamaka fait s'éveiller au contentement; l'auguſte Mahāpaṭṭhāna entretient le feu pour qu'il ne s'éteigne pas; si le feu s'éteint, l'«élément feu» *(tejodhātu)* s'éteint et c'eſt immanquablement la mort.

4.6 En vérité, les créatures terreſtres naissent dans **[10]** le ventre d'une mère; elles ont une «conscience initiale» *(paṭhamaviññāṇa)* [d'une grosseur] équivalente à la taille d'une goutte d'huile de sésame suspendue au bout d'un poil de queue de fœtus de mammifère[4]; c'eſt la «forme fangeuse» *(kalalarūpa)* qui vient s'établir dans le ventre maternel pendant 7 jours.

4.7 Puis [cela] se transforme pour donner naissance à une eau trouble, comparable à de l'eau ayant servi à laver la viande, qui vient s'établir [dans le ventre] pendant 7 jours.

4.8 Puis [cela] se transforme pour donner naissance à des rangées de lanières formant une masse de sang qui vient s'établir [dans le ventre] pendant 7 jours.

[4] l. *dvāy* «fœtus de mammifère»; d'autres versions (cf. texte) ajoutent: *cāmarī* «chasse-mouche en poils de yak». L'image pourrait renvoyer à un chasse-mouche fait à l'aide d'une queue de fœtus de mammifère.

4.9 Puis [cela] se transforme pour donner naissance à un caillot de sang qui vient s'établir [dans le ventre] pendant 7 jours.

4.10 Puis [cela] se transforme pour donner naissance à 5 branches: une tête, 2 bras, 2 genoux.

LES TRENTE-TROIS LETTRES ET LA NAISSANCE DES ORGANES

5.1 Puis [ce corps] acquiert manifestement tous les constituants au complet, selon les 33 lettres, à savoir:

5.2 La lettre NA prend naissance, *pitta*, la «bile»: la bile prend naissance;
PA, *semha*, le «phlegme»: les glaires;
PHA, *pubbo*, le «pus»: la sanie;
BA, *lohita*, le «sang»: le sang;
BHA, *sedo*, la «sueur»: la sueur;
MA, *medo*, la «graisse»: **[11]** la graisse ferme;
YA, *assu*, les «larmes»: les larmes;
RA, *vasā*, la «graisse»: la graisse visqueuse [comme] la sueur humorale (= le «suint»);
LA, *kheḷo*, la «salive»: la salive;
VA, *siṅghāṇikā*, la «pituite»: les mucosités nasales;
SA, *lasikā*, la «synovie»: le liquide jaune;
HA, *mutta*, l'«urine»: l'urine.

5.3 Au bout de 7 jours, [cela] se transforme pour donner naissance à KA, *kesa*, le «cheveu»: les cheveux;
KHA, *loma*, le «poil»: les poils;
GA, *nakha*, l'«ongle»: les ongles des pieds, les ongles des mains;
GHA, *danta*, la «dent»: les dents;
ṄA, *taco*, la «peau»: la peau qui enveloppe;
CA, *mañsa*, la «chair»: la chair des 9 cents muscles;
CHA, *nahārū*, les «vaisseaux»: les 7 cents gros vaisseaux et les 7 mille petits vaisseaux;
JA, *aṭṭhi*, l'«os»: les os qui donnent naissance à 3 cents os;
JHA, *aṭṭhimiñja*, la «moelle de l'os»]: **[12]** la «cervelle» *(samang)* d'os;
ÑA, *vakka*, le «rein»: les deux reins avec le pédoncule;
ṬA, *hadaya*, le «cœur»: le muscle du cœur;
ṬHA, *yakana*, le «foie»: le foie des gens intelligents qui ont un foie à deux replis et des gens sots qui ont un foie à repli unique et à bout globulaire;

ḌA, *kilomaka*, la «plèvre»: la membrane qui enveloppe la viande;
ḌHA, *pihaka*, la «rate»: la rate qui est une langue très mince;
ṆA, *papphāsa*, le «poumon»: le poumon à 2 replis;
TA, *anta*, l'«intestin»: le gros intestin de l'homme qui a 32 courbes, chaque courbe mesurant une brasse;
THA, *antaguṇa*, le «mésentère»: le petit intestin enroulé autour du gros intestin, de la même longueur; l'intestin de la femme a 28 courbes [et mesure] 28 brasses de long; il est plus court que l'intestin de l'homme, afin de laisser de la place à l'enfant.
DA, *udariya*, les «aliments non-digérés dans l'estomac»: le bol alimentaire frais;
DHA, *karīsa*, les «excréments»: le vieux [13] bol alimentaire;
ḶA, *matthako*, la «tête»: le crâne;
AṂ, *matthaluṅga*, le «cerveau»: la «substance cérébrale» *(aak å)* de la tête.

5.4 Au bout de 7 jours et de 7 nuits, sont produites au complet les 33 horreurs.

5.5 80 groupes de vers naissent en fonction des endroits qui leur sont propres et s'établissent dans le ventre maternel.

LES SÉRIES DE L'ALPHABET ET LA NAISSANCE DES AGRÉGATS

6.1 «Cinq séries» *(pañcavagga)* y sont regroupées: KA KHA GA GHA ṄA; CA CHA JA JHA ÑA; ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA; TA THA DA DHA NA; PA PHA BA BHA MA.

6.2 Le groupe KA KHA GA GHA ṄA, c'est l'«agrégat de la corporéité» *(rūpakkhandha)*.

6.3 CA CHA JA JHA ÑA, c'est l'«agrégat des sensations» *(vedanākkhandha)*.

6.4 ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA, c'est l'«agrégat des perceptions» *(saññākkhandha)*.

6.5 TA THA DA DHA NA, c'est l'«agrégat des formations mentales» *(saṅkhārakkhandha)*.

6.6 PA PHA BA BHA MA, c'est l'«agrégat de la conscience» *(viññāṇakkhandha)*.

6.7 Lorsque les 5 «agrégats» *(khandha)* sont âgés de dix mois, ils sont expulsés du ventre maternel, [il en est ainsi pour] toutes les créatures.

L'ENSEMBLE DES PRODUCTIONS

LES DOUZE FORMATIONS LIQUIDES ET LES VINGT-ET-UNE FORMATIONS SOLIDES

7.1 Lorsqu'on a pris naissance [14] et qu'on a atteint l'âge de 12 ans, il faut être ordonné «religieux» *(sāmaṇera)* afin de délivrer sa mère; il en est ainsi.

7.2 En revanche, si l'on n'observe pas les 10 «abstentions» *(sīla)* pour se purifier, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les «vertus du Bouddha» *(buddhaguṇa)*, les «vertus du Dhamma» *(dhammaguṇa)* et les «vertus du Saṅgha» *(saṅghaguṇa)*, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les 21 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément terre» *(paṭhavīdhātu)*, les 12 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément eau» *(āpodhātu)* qui commencent par les «cheveux» *(kesa)*, les «poils» *(loma)*, en vérité, on a pour nom celui qui ne connaît pas les «vertus» *(guṇa)* de la mère. A la mort, on tombe d'abord aux enfers. Personne ne peut nous en délivrer; on ne saurait en aucun cas y parvenir par soi-même.

7.3 Lorsqu'on est âgé de 21 ans, on devient «moine» *(bhikkhu)*.

7.4 En revanche, si l'on n'observe pas avec attention les «quatre moralités de purification» *(catuparisuddhisīla)*, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les «vertus du Bouddha» *(buddhaguṇa)*, les «vertus du Dhamma» *(dhammaguṇa)* et les «vertus du Saṅgha» *(saṅghaguṇa)*, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les 21 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément terre» *(paṭhavīdhātu)*, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les 12 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément eau» *(āpodhātu)*, [15] si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les 4 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément feu» *(tejodhātu)*, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement] les 6 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément vent» *(vāyodhātu)*, si l'on ne «crée» *(bhāvanā)* pas [mentalement les sujets d'entraînement] de la «quiétude psychique» *(samatha)* et de l'«inspection» *(vipassanā)*, alors on est appelé celui qui ne connaît ni les «vertus» *(guṇa)* du père ni celles de la mère. On ne peut ni délivrer son père, ni délivrer sa mère. On ne saurait en aucun cas y parvenir par soi-même. A la mort, on tombe en premier lieu aux enfers.

7.5 L'ordination permet de délivrer son père, de délivrer sa mère, sa famille. Le Bouddha a dit que cela était très difficile.

L'ÉLÉPHANT NOIR ET L'ÉLÉPHANT BLANC

8.1 Les «choses mauvaises» *(akusaladhamma)*: «tous les actes» *(sabbakamma)* qui sont des fautes se comparent à un éléphant femelle noirâtre et dangereux. Les personnes, hommes ou femmes, qui suivent cet éléphant femelle noirâtre vont inéluctablement à leur perte, dans cette vie ou dans une vie future, à coup sûr.

8.2 Cet éléphant femelle noirâtre commet des actes [comparables] à ceux qui tuent des créatures, qui volent le bien des autres, qui se divertissent amoureusement avec la femme des autres, aux femmes [16] qui se divertissent amoureusement en dehors de leur mari. A la mort, ils tombent aux enfers, pour un «éon» *(mahākappa)*, deux «éons», cent «éons», mille «éons», selon les fautes commises une fois, deux fois, cent fois, mille fois; ils ont l'enfer Avīci comme séjour et attendent en vain le moment d'en sortir.

8.3 Mille Bouddha pourront naître qu'ils n'en rencontreront aucun, car ils suivent le chemin de l'éléphant femelle noirâtre.

8.4 Les «choses bonnes» *(kusaladhamma)*: toutes les choses bonnes et méritoires, à commencer par les «offrandes» *(dāna)*, les «moralités» *(sīla)*, les «créations mentales» *(bhāvanā)*; c'est ce qu'on appelle l'éléphant «albinos» *(phök)*, blanc et magnifique, qui s'attache à guider les créatures pour qu'elles renaissent heureuses dans le séjour des hommes, dans le paradis, dans le Nibbāna, à coup sûr.

LES SIX OBJETS ET LES SEPT ORGANES DES SENS

9.1 Les «six objets sensibles» *(sa ārammaṇa)*: les 6 objets sensibles, à savoir l'«objet perceptible par l'œil» *(rūpārammaṇa)*, l'«objet perceptible par l'oreille» *(saddārammaṇa)*, l'«objet perceptible par le nez» *(gandhārammaṇa)*, l'«objet perceptible par la langue» *(rasārammaṇa)*, l'«objet perceptible par le toucher» *(phoṭṭhabbārammaṇa)*, l'«objet perceptible par l'esprit» *(dhammārammaṇa)*.

9.2 En outre, il est vrai que les 7 livres de l'Abhidhamma viennent produire [17] le corps, la forme, l'esprit, de tous les êtres du monde des créatures, afin qu'ils conservent les 6 «objets sensibles» *(ārammaṇa)*, que ceux-ci ne se perdent ni ne s'oublient.

9.3 Les «yeux» *(cakkhu)*: c'est le livre de la Dhammasaṅgaṇī qui produit les yeux le premier jour [= dimanche]. Si quelqu'un meurt le premier jour, il faut lire l'Abhidhammasaṅgaṇī pour faire complètement disparaître les fautes commises par les yeux. Celui qui entend l'Abhidhammasaṅgaṇī obtient des mérites [pendant] plus de 3 cent 76 mille et cent «éons» *(kappa)*.

9.4 Le livre du Vibhaṅga produit les oreilles pour entendre le deuxième jour (= lundi). Si quelqu'un meurt, il faut lire le livre du Vibhaṅga pour faire complètement disparaître les fautes commises par les oreilles. Celui qui l'entend obtient des mérites [pendant] plus de 2 cent 74 mille et cent «éons» *(kappa)*.

9.5 Le livre de la Dhātukathā produit le nez le troisième jour (= mardi). Si quelqu'un meurt, **[18]** il faut lire le livre de la Dhātukathā pour faire complètement disparaître les fautes commises par le nez. Celui qui entend l'auguste Dhātukathā obtient des mérites [pendant] 80 mille «éons» *(kappa)*.

9.6 Le livre de la Puggalapaññatti produit la langue le quatrième jour (= mercredi). Si quelqu'un meurt, il faut lire le livre de la Puggalapaññatti pour faire complètement disparaître les fautes commises par la langue. Celui qui entend la Puggalapaññatti obtient des mérites [pendant] 88 mille «éons» *(kappa)*.

9.7 Le livre du Kathāvatthu produit la forme corporelle le cinquième jour (= jeudi). Si quelqu'un meurt, il faut lire le livre du Kathāvatthu pour faire complètement disparaître les fautes commises par soi-même. Celui qui entend le Kathāvatthu obtient des mérites [pendant] 72 mille «éons» *(kappa)*.

9.8 Le livre du Yamaka produit l'esprit le sixième jour (= vendredi). **[19]** Si quelqu'un meurt, il faut lire le livre du Yamaka pour faire complètement disparaître les fautes commises par l'esprit. Celui qui entend le Yamaka obtient des mérites [pendant] plus de 96 mille et cent «éons» *(kappa)*.

9.9 Le 7e livre de l'Abhidhamma qu'on appelle le Mahā Paṭṭhāna vient protéger le souffle inspiré et expiré des créatures terrestres le septième jour (= samedi). Si quelqu'un meurt, il faut lire le Mahā Paṭṭhāna pour faire complètement disparaître les fautes commises par l'esprit [au moment de] l'inspiration et de l'expiration. C'est la raison pour laquelle, toutes les personnes qui entendent le Mahā Paṭṭhāna obtiennent des mérites [pendant] 4 cent 56 mille «éons» *(kappa)*.

9.10 En vérité, les fautes diverses que l'on a commises soi-même, [comme celles] que l'on a entraîné d'autres [personnes] à commettre, et qui sont oubliées, [dès lors qu'elles ont été] commises, on dit qu'elles sont réellement commises; s'efforcer **[20]** d'entendre le Mahāpaṭṭhāna pour qu'elles disparaissent. Si l'on ne dit pas qu'il en reste que l'on cache, il est sûr qu'elles ne disparaissent pas, [même si] l'on entend [le Mahāpaṭṭhāna].

9.11 Il y a 4 fautes: l'«ignorance» *(avijjā)*, la «soif du désir» *(taṇhā)*, l'«attachement» *(upādāna)* et l'«acte» *(kamma)*, qui sont tenaces et ne disparaissent pas; en vérité, on a beau [s'adonner aux] «créations mentales» *(bhāvanā)*, elles ne peuvent disparaître. A la mort, les gens doivent faire prononcer le Kusalābhidhamma afin de laver totalement leurs fautes. Parce qu'il est de la nature des livres de l'Abhidhamma de produire la forme corporelle et l'esprit dans leur ensemble.

9.12 Les «actes bons» *(kusala)* sont comme l'éléphant albinos; les «actes mauvais» *(akusala)* sont comme l'éléphant femelle noirâtre; c'est pareil.

LES SĪMĀ ET LES DIX PORTES

10.1 YA: cette syllabe permet aux créatures terrestres de sortir du ventre maternel; cette syllabe permet [aussi] aux créatures terrestres d'expirer et d'inspirer: on dit que la «respiration» *(assāsa)* sort.

10.2 **[21]** Les «bornes rituelles» *(baddhasīmā)* des 8 directions: les «yeux» *(cakkhu)*, les «oreilles» *(sota)* [etc.], à savoir: les [deux] yeux, les [deux] oreilles, les [deux narines du] nez, la langue, l'orifice excréteur des matières fécales, l'orifice excréteur de l'urine.

10.3 L'auguste Bouddha-câu ne tient pas compte de l'orifice des 9 portes; il prend la porte de la fontanelle, au sommet de la tête, pour en faire la porte de sortie menant à la cité du Nibbāna. YA est bien la syllabe de la porte de la cité du Nibbāna.

LES CRÉATIONS MENTALES

11.1 Les savants, autant qu'ils peuvent étudier et connaître les «formules de l'Enseignement» *(dhamma)*, s'ils ne connaissent pas les lieux d'«exploration» *(bicāraṇā)*, s'ils ne savent pas s'abîmer dans la «création mentale» *(bhāvanā)* des «quatre divisions» *(catukoṭṭhāsa)* de l'«élément feu» *(tejodhātu)*, des «six divisions» *(chakoṭṭhāsa)* de l'«élément vent» *(vāyodhātu)*,

des «douze divisions» *(dvādasakoṭṭhāsa)* de l'«élément eau» *(āpodhātu)*, des «vingt et une divisions» *(ekavisatikoṭṭhāsa)* de l'«élément terre» *(paṭhavīdhātu)*, ne parviendront pas facilement à un «état heureux» *(sugati)*; à la mort, ils iront renaître dans les 4 «mondes inférieurs» *(apāya)*, à commencer par l'enfer, comme beaucoup.

II.2 Les 20 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément terre» *(paṭhavīdhātu)*: le «cheveu» *(kesa)*, **[22]** le «poil» *(loma)*, l'«ongle» *(nakha)*, la «dent» *(danta)*, la «peau» *(taco)*, la «chair» *(maṁsa)*, les «vaisseaux» *(nahāru)*, l'«os» *(aṭṭhi)*, la «moelle de l'os» *(aṭṭhimiñja)*, le «rein» *(vakka)*, le «cœur» *(hadaya)*, le «foie» *(yakana)*, la «plèvre» *(kilomaka)*, la «rate» *(pihaka)*, le «poumon» *(papphāsa)*, l'«intestin» *(anta)*, le «mésentère» *(antaguna)*, l'«estomac et les aliments non-digérés» *(udariya)*, les «excréments» *(karīsa)*, la «tête» *(matthako)*, le «cerveau» *(matthaluṅga)*. Voilà ce qu'on appelle les 21 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément terre» *(paṭhavīdhātu)*.

II.3 Les 12 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément eau» *(apodhātu)*: la «bile» *(pitta)*, le «phlegme» *(semha)*, le «pus» *(pubbo)*, le «sang» *(lohita)*, la «sueur» *(sedo)*, la «graisse» *(medo)*, les «larmes» *(assu)*, le «suint» *(vasā)*, la «salive» *(kheḷo)*, la «pituite» *(siṅghāṇikā)*, la «synovie» *(lasikā)*, l'«urine» *(mutta)*. Voilà ce qu'on appelle les 12 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément eau» *(apodhātu)*.

II.4 Les 4 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément feu» *(tejodhātu)*: le «feu chaud» *(uṇhaggi)*, le «feu de cuisson» *(pācaggi)*, le «feu ?» *(uyhaggi)*, le «feu du vieillissement» *(jiṇṇaggi)*; le «feu chaud» *(uṇhaggi)*, c'est le feu qui brûle pour réchauffer notre chair; le «feu de cuisson» *(pācaggi)*, c'est le feu qui réchauffe les aliments pour les concentrer; le «feu ?» *(uyhaggi)*, c'est le feu qui chauffe pour embraser notre chair; le «feu du vieillissement» *(jiṇṇaggi)*, c'est le feu qui brûle pour faire vieillir et **[23]** décrépir.

II.5 «Et ce par quoi» *(yena ca)*: le feu qui réchauffe notre chair pour qu'elle ne se décompose pas; «et ce par quoi est consumé (ou digéré)» *(yena ca jīratī)*: le feu qui chauffe, qui refroidit, qui embrase notre chair pour faire vieillir et décrépir; «et ce par quoi est brûlé» *(yena ca pariḍayhatī)*: le feu qui réduit les aliments pour qu'ils soient cuits et concentrés; «et ce par quoi sont complètement transformés les aliments et la boisson» *(yena ca asitapītakhāyitasāyitaṃ sammāpariṇāmaṃ gacchatī)*: le feu qui jaillit des yeux. Les «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément feu» *(apodhātu)* sont ces 4 feux qu'on appelle les 4 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément feu» *(apodhātu)*.

II.6 Les 6 «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément vent» *(vāyodhātu)*. Les «vents évacués vers le haut» *(uddhangamā vātā)*: le vent qui souffle du nombril, remonte vers le haut, soulève et déplace le bras gauche et le bras droit, et branle la tête; les «vents évacués vers le bas» *(adhogamā vātā)*: le vent qui souffle du nombril, descend vers le bas, **[24]** soulève et déplace le pied gauche et le pied droit; les «vents du ventre» *(kucchisayā vātā)*: le vent qui souffle dans l'intestin et le ventre; «?» *(yenasamapati)*: le vent qui souffle [dans] le corps et fait qu'on se lève, qu'on s'asseoit, qu'on s'allonge, qu'on va et vient en marchant, qu'on parle, qu'on éternue, qu'on tousse, etc.; les «vents de l'estomac» *(koṭṭhāsayā vātā)*: le vent qui souffle dans toutes les «divisions» *(koṭṭhāsa)* [du corps]; les «vents qui traversent les membres» *(angamangānusārino vātā)*: le vent qui se dissémine et se disperse dans les [morceaux de] notre chair, petits et gros. Ces 6 «divisions» *(koṭṭhāsa)* sont les «divisions» *(koṭṭhāsa)* de l'«élément vent» *(vāyodhātu)*. Les gens qui ont du savoir se doivent de les connaître, se doivent de les réciter sans interruption.

LA GRAMMAIRE DE KACCĀYANA

LA MÉDITATION DU VIEUX BHIKKHU

12.1 «Alors» *(tadā)*, en ce temps-là, un «homme très riche» *(seṭṭhi)* renonça à ses innombrables trésors et partit pour recevoir l'ordination religieuse par «conviction» *(saddhā)*. L'auguste Bouddha agréa [sa demande] et chargea Mahāsāriputta de l'ordonner «moine régulier» *(sammuti bhikkhu)*.

12.2 **[25]** Le vieux «moine» *(bhikkhu)* demanda au Bouddha:
– Bhante[5], [moi,] esclave de l'auguste Bouddha-câu [je veux savoir] combien il y a de «devoirs» *(dhuradhamma)* d'après la règle de l'auguste Bouddha-câu?

12.3 L'auguste Bouddha-câu proclama:
– Ḍūrā[6], «moine» *(bhikkhu)*, il y a 2 «devoirs» *(dhuradhamma)*: le «devoir [d'étudier] les textes» *(ganthadhura)* et le «devoir [de pratiquer] l'inspection» *(vipassanādhura)*.

[5] Abréviation classique des textes pāli pour sk. *bhadraṃ te*, p. *bhaddaṃ te* «succès à toi!».
[6] Expression archaïsante, fréquente dans les textes du Nord: «prête attention!», «regarde!»

12.4 A ce moment-là, le vieux «moine» *(bhikkhu)* se prosterna et demanda:
– Bhante, je salue l'auguste Bouddha-câu. Le «devoir [d'étudier] les textes» *(ganthadhura)* consiste en quoi? Le «devoir [de pratiquer] l'inspection» *(vipassanādhura)* consiste en quoi?

12.5 L'auguste Bouddha-câu proclama:
– En ce qui concerne le «devoir [d'étudier] les textes» *(ganthadhura)*, la règle est d'apprendre les «stances» *(sutta)*, l'écriture et la lecture, et d'enseigner le Dhamma aux disciples et aux laïcs; [en ce qui concerne] le «devoir [de pratiquer] l'inspection» *(vipassanādhura)*, la règle est de s'exercer à la «quiétude psychique» *(samatha)* et à l'«inspection» *(vipassanā)*, jusqu'à être en mesure d'atteindre le Nibbāna.

12.6 **[26]** Le vieux «moine» *(bhikkhu)*, satisfait, demanda [l'autorisation] de recevoir l'Enseignement. Lorsqu'il posséda les «sujets d'entraînement» *(kammaṭṭhāna)* et [la pratique] des «créations mentales» *(bhāvanā)*, il partit [s'exercer aux] «créations mentales» *(bhāvanā)*, au pied d'un arbre feuillu, à proximité d'un étang, et vit une troupe de hérons venus becqueter les nombreux poissons du bassin.

12.7 A ce spectacle, le vieux «moine» *(bhikkhu)* éprouva une profonde affliction et dit:
– Ces nombreux poissons vivent dans la peur continuelle d'être exterminés par des êtres qui les tourmentent. De même pour les hommes, comme pour ma propre personne, nous sommes tous exposés à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort, à la destruction, au danger, qui nous tourmentent, nous anéantissent, nous font périr. [Notre existence] est précaire, incertaine, et [ne procure] en vérité que souffrance.

12.8 Ayant dit cela, il utilisa cet «objet de perception» *(ārammaṇa)* comme «création mentale» *(bhāvanā)*, et prononça sans interruption: «les hérons mangent les poissons, les hérons mangent les poissons».

12.9 A ce moment-là, 80 mille «moines» *(bhikkhu)* sortis pour la «quête de nourriture» *(piṇḍapāta)* **[27]** retournaient à la ville Kurudīpa et aperçurent le vieux «moine» *(bhikkhu)* occupé à «répéter» *(bhāvanā)*: «les hérons mangent les poissons». Les «moines» *(bhikkhu)* critiquèrent le vieux «moine» *(bhikkhu)*, disant qu'il était dans l'erreur, qu'il était un escroc de la religion de l'auguste Bouddha-câu. Ayant dit cela, ils rentrèrent et allèrent saluer l'auguste Bouddha-câu. L'auguste Bouddha-câu proclama:
– Bhikkhave ḍūrā, ô «moines» *(bhikkhu)*, ce vieux «moine» *(bhikkhu)* est fils du Tathāgata; il n'est en aucun cas un escroc de la religion du

Tathāgata. La façon dont ce «moine» *(bhikkhu)* se plonge [dans la méditation] est tout à fait correcte, car il ne connaît pas les syllabes prescrites pour les «créations mentales» *(bhāvanā)*. Aussi, [pratique-t-il] la «création mentale» *(bhāvanā)* avec le «sens et le son» *(atthasasadda)* de la langue vulgaire. En vérité, ce disciple du Tathāgata n'est en aucun cas un escroc de la religion.

12.10 A ce moment-là, Anuruddhathera-câu **[28]** se prosterna et questionna l'auguste Bouddha-câu:
– Bhante, moi [esclave] de l'auguste Bouddha-câu, [je désire savoir ce] que sont ces syllabes.

12.11 L'auguste Bouddha-câu proclama:
– «Le sens s'exprime au moyen des syllabes. Le sens de tous les mots est exprimé seulement par les syllabes. En conséquence, si les syllabes ne sont pas correctes, le sens est erroné. La maîtrise des syllabes est donc d'un grand secours pour [comprendre] les sutta» (*Attho akkhara saññāto. Sabbavacānaṃ attho akkhareheva saññāyate akkharavipattiyaṃ hi atthassa dunnayatā hoti tasmā akkharakosallaṃ bahūpakāraṃ suttantesu*; Kacc 1).
– Ḍūrā, Anurudhathera, les gens de savoir, qui ont l'intelligence, connaissent les «commentaires» *(attha)* relatifs aux «mots» *(sadda)*[7], lesquels sont en langue vulgaire. Le parler désigne [un sens] grâce aux syllabes uniquement. Quand il y aura corruptions et lacunes [dans les syllabes], et que la religion [sera dans sa] période finale, il deviendra très difficile aux fils de bonne famille de savoir et de discerner. Pourquoi dit-on cela? **[29]** A cause de la vérité que voici: la nature de l'intelligence et de la science vient des «syllabes-consonnes» *(akkharabyañjana)*, qui sont vertueuses et importantes pour la récitation des «strophes» *(gāthā)* en pāli qui sont très nombreuses dans les trois [parties du] Tipiṭaka. Ainsi s'exprima [le Bouddha].

LA COMPOSITION DES MOTS ET LA FORMATION DES ORGANES

13.1 A ce moment-là, Mahā Kaccāyanathera-câu ayant entendu [ces paroles] salua le Bouddha-câu et dit:
– Bhante, [moi,] esclave de l'auguste Bouddha-câu, «excellent!» *(sādhu)* «je demande» *(yācāmi)*, qu'il me soit permis de réfléchir dès maintenant à la composition d'un livre sur les «mots» *(sadda)*, afin que soit conservé l'Enseignement contenu dans les trois [parties du] Tipiṭak, dont il y a

[7] Ou: connaissent le «sens et le son» *(atthasasadda)* de la langue vulgaire (comme en 12.9).

84 000 portions, et afin que les créatures terrestres [soient en mesure de] désigner les «formations matérielles» *(rūpadhamma)*, les «formations subtiles» *(nāmadhamma)*, «toutes les formations mentales» *(sabbasaṅkhāradhamma)*, tous les «états de conscience» *(kiriyacittapaccayadhamma)*, conformément aux «mots» *(sadda)* [qui composent] l'ensemble des textes.

13.2 A ces paroles, **[30]** l'auguste Bouddha-câu lui donna son autorisation en disant:

– Sādhu ḍūrā, Mahā Kaccāyanathera, [cela] est excellent!

A ces mots, Mahā Kaccāyanathera-câu se mit en devoir de composer le livre des «mots» *(sadda)* en entier; il dit:

– «Or les syllabes A, etc. sont au nombre de quarante et une» (*Akkharāpādayo ekacattāḷīsaṃ*; Kacc 2); [puis] il dit: A Ā I Ī U Ū E O, KA KHA GA GHA ṄA, CA CHA JA JHA ÑA, ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA, TA THA DA DHA NA, PA PHA BA BHA MA, YA RA LA VA SA HA ḶA AṂ. Ces syllabes au nombre de 41 deviennent les «formations matérielles» *(rūpadhamma)* et les «formations subtiles» *(nāmadhamma)*,

13.3 – «Les huit [premières syllabes], jusqu'à O, sont appelées voyelles» (*Tatthodantā sarā aṭṭha*; Kacc 3, Sadd 1106,1.1.2); c'est-à-dire: on prend les 8 syllabes, à savoir, A Ā I Ī U Ū E O; ces 8 syllabes deviennent les «formations matérielles» *(rūpadhamma)*.

13.4 – «Les trois [voyelles] de mesure légère s'appellent les brèves» (*Lahumattā tayo rassa*; Kacc 4). Les syllabes qui sont des «voyelles brèves» *(rassa)* **[31]** sont au nombre de 3, à savoir: A I U. La lettre A est une «voyelle brève» *(rassa)*: c'est l'articulation des deux chevilles, des deux genoux, des deux coudes. La «voyelle brève» *(rassa)* de la taille, c'est la lettre I. La lettre U est la «voyelle brève» *(rassa)* du cou.

13.5 – «Les autres s'appellent les longues» (*Aññe dīghā*; Kacc 5, Sadd 5): Ā Ī Ū E O; ce groupe de 5 syllabes est celui des «voyelles longues» *(dīgha)*, lesquelles se répartissent en «cinq branches» *(sākhāpañca)*, c'est-à-dire se divisent en 5 branches et rameaux. La lettre Ā devient la jambe du côté gauche. La lettre Ī devient la jambe du côté droit. La lettre Ū devient le bras du côté gauche. La lettre E devient le bras du côté droit. La lettre O devient le tronc, des portes [du bas] jusqu'à la tête. C'est la raison pour laquelle les 8 syllabes A Ā I Ī U Ū E O sont appelées les «formations matérielles» *(rūpadhamma)*.

13.6 [Puis] Mahā Kaccāyanathera-câu composa l'«aphorisme» *(pada)* suivant: – «LES AUTRES [LETTRES] S'APPELLENT CONSONNES» (*Sesā byañjanā*; Kacc 6, Sadd 1106,1.1.3); KA KHA GA GHA ṄA, CA CHA JA JHA ÑA, ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA, TA THA **[321]** DA DHA NA, PA PHA BA BHA MA, YA RA LA VA SA HA ḶA AṂ. Voici la règle concernant les 33 syllabes.

13.7 On admet que les 33 consonnes: KA KHA GA GHA ṄA, etc., produisent les 32 divisions de l'«élément terre» *(paṭhavīdhātu)* et de l'«élément eau» *(āpodhātu)* — à commencer par les «cheveux» *(kesa)*, les «poils» *(loma)*, jusque l'«urine» *(muttaṃ)* —, ce qui fait «trente deux constituants physiques» *(dvatiṅsākāra)* que l'on tient pour le «mode» *(naya)* des «formations matérielles» *(rūpadhamma)* et pour les «formations subtiles» *(nāmadhamma)*.

13.8 On admet que la seule lettre AṂ[8] produit les 52 «facteurs mentaux» *(cetasika)*, comprenant les 13 «autres facteurs mentaux neutres» *(aññasamānacetasika)*, les 14 «facteurs mentaux mauvais» *(akusalacetasika)*, les 25 «facteurs mentaux resplendissants» *(sobhaṇacetasika)*; ce qui fait en tout 52 «facteurs mentaux» *(cetasika)* qui courent partout dans le corps **[33]** et dans la chair. La lettre AṂ devient les «formations mentales» *(saṅkhāradhamma)*.

13.9 [Puis] Kaccāyanathera-câu composa l'«aphorisme» *(pada)* suivant: – «DIVISÉES CINQ PAR CINQ, LES CONSONNES JUSQU'À MA [DONNENT CINQ SÉRIES QU'ON APPELLE] LES CLASSES [DE CONSONNES]» (*Vaggā pañcapañcaso mantā*; Kacc 7); à savoir, KA KHA GA GHA ṄA, CA CHA JA JHA ÑA, ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA, TA THA DA DHA NA, PA PHA BA BHA MA, ce qui produit les 5 «agrégats» *(khandha)*.

13.10 KA KHA GA GHA ṄA, devient l'«agrégat de la corporéité» *(rūpakkhandha)*; CA CHA JA JHA ÑA, produit l'«agrégat des sensations» *(vedanākkhandha)*; ṬA ṬHA ḌA ḌHA ṆA, produit l'«agrégat des perceptions» *(saññākkhandha)*; TA THA DA DHA NA, produit l'«agrégat des formations mentales» *(saṅkhārakkhandha)*; PA PHA BA BHA MA, produit l'«agrégat de la conscience» *(viññāṇakkhandha)*. Ces 5 séries de 5 syllabes produisent les 5 «agrégats» *(khandha)*.

13.11 En ce qui concerne les 8 syllabes restantes, la série en dehors des séries, à savoir YA RA LA VA SA HA ḶA AṂ, elles produisent les 8 «lettres de

[8] Cf. Kacc 8 «[LA SYLLABE] Ṃ S'APPELLE NIGGAHĪTA» *(aṃ iti niggahītaṃ)*.

la série restante» *(sesāvaggadhamma)*, c'est-à-dire les 8 «choses de l'octuple voie» *(aṭṭhaṅgikamaggadhamma)*.

13.12 La lettre YA devient **[3 4 1]** le «mot» *(pada)* de la «vision correcte» *(sammādiṭṭhi)*.

La lettre RA devient la «représentation correcte» *(sammāsaṅkappa)*.

La lettre LA devient le «mot» *(pada)* de la «parole correcte» *(sammāvācā)*.

La lettre VA devient le «mot» *(pada)* de l'«action correcte» *(sammākammanta)*.

La lettre SA devient le «mot» *(pada)* des «moyens d'existence corrects» *(sammā-ājīva)*.

La lettre HA devient le «mot» *(pada)* de l'«application correcte» *(sammāvāyāma)*.

La lettre ḶA devient le «mot» *(pada)* de la «présence d'esprit correcte» *(sammāsati)*.

La lettre AṂ devient le «mot» *(pada)* de la «concentration correcte» *(sammāsamādhi)*.

Les «choses de l'octuple voie» *(aṭṭhaṅgikamaggadhamma)* sont vraiment toutes les «formations mentales» *(saṅkhāradhamma)*.

13.13 Puis il élabora ensuite l'«aphorisme» *(padasutta)* suivant:

– «DES TERMES TECHNIQUES [USITÉS PAR] D'AUTRES [GRAMMAIRIENS] SONT À L'OCCASION [EMPLOYÉS]»[9] (*Parasamaññā payoge*; Kacc 9); soit les 21 syllabes: GA GHA ṄA, JA JHA ÑA, ḌA ḌHA ṆA, DA DHA NA, BA BHA MA, YA RA LA VA HA ḶA. Ce groupe s'appelle «syllabes sonores» *(ghosavaṇṇa)*; il produit les os, les cheveux, les poils, les ongles des pieds, les ongles des mains, l'urine, la bile, les glaires, le sang, **[35]** le pus, les larmes, la salive, le mucus nasal. Ces parties sont dans le corps; elles ne ressentent pas le mal, ni la douleur. On les appelle «formations mentales» *(saṅkhāradhamma)*.

13.14 Les 11 syllabes appelées «syllabes sourdes» *(aghosavaṇṇa)*: KA KHA, CA CHA, ṬA ṬHA, TA THA, PA PHA SA, produisent la chair, la peau, les tendons, le cœur, le foie, les poumons, la rate, les reins, l'intestin grêle, le gros intestin. [Ils sont sensibles] au toucher et ressentent le mal et la douleur. Ce groupe s'appelle les «formations subtiles» *(nāmadhamma)*

[9] La traduction de SÉNART n'est probablement pas correcte ici.

au complet. Le «mode» *(naya)* des «formations mentales» *(saṅkhāra-dhamma)* et des «formations subtiles» *(nāmadhamma)* se compose ainsi.

13.15 Mahā Kaccāyanathera élabora ensuite l'«aphorisme» *(padasutta)* suivant: – «On sépare de la voyelle [initiale du mot suivant] la consonne finale, non accompagnée de voyelle, qui la précède» *(Pubbaṃ adhoṭhitaṃ assaraṃ sarena viyojaye*; Kacc 10);

13.16 Puis il élabora l'exemple suivant:
– «Ici ce» (*Tatrāyaṃ iti*; Kacc 10).
Il élabora alors la «jonction» *(sandhi) tatra ayaṃ iti*, soit:
[36] *ta* : cette lettre devient le corps des animaux et des hommes;
t[a] : cette lettre devient la tête;
ra : cette lettre signifie prendre naissance;
a : cette lettre devient l'«esprit» *(citta)* et la «conscience» *(viññāṇa)* établis;
yaṃ : cette lettre devient la «substance» *(dabba)*, c'est-à-dire le «viatique» *(pātheyyavatthu)* des créatures de ce monde;
iti : cette lettre devient le résumé des pratiques qui conduisent sur le chemin du Nibbāna-câu.

13.17 Ainsi, les «formations matérielles» *(rūpadhamma)*, les «formations subtiles» *(nāmadhamma)* et les «formations mentales» *(saṅkhāradhamma)* sont présentes au complet dans l'«expression» *(pada)*: *tatrāyaṃ iti*. Ceci, en accord avec le «mode» *(naya)* de «formation des mots» *(saddarūpaka)* exposé ci-dessus.

13.18 Les «maîtres» *(ācāry)* ont énoncé cela d'après le vrai livre de la Niruttisadda, qui est un livre «difficile [à comprendre]» *(dura)*, dont [le sens] est profond. En connaître les règles est très compliqué; on trouve difficilement quelqu'un capable de comprendre [cela]. Les «phénomènes» *(dhamma)* qui sont à l'intérieur de l'«esprit» *(citta)* et des **[37]** «facteurs mentaux» *(cetasika)*, et les «phénomènes» *(dhamma)* qui sont à l'intérieur des «jonctions» *(sandhi)*, donnent naissance à tous les «phénomènes» *(dhamma)*.

LES SECTIONS DE LA GRAMMAIRE

14.1 L'auguste Mahā Kaccāyanathera-câu composa alors le livre des «mots» *(sadda)*, en 8 livres, à savoir, un livre pour la «jonction» *(sandhi)*, un livre pour le «nom» *(nāma)*, un livre pour le «facteur d'action» *(kāraka)*, un

livre pour le «composé» *(samāsa)*, un livre pour le «dérivé secondaire» *(taddhita)*, un livre pour le «verbe» *(ākhyāta)*, un livre pour le «dérivé primaire» *(kitaka)*, un livre pour le «dérivé particulier» *(uṇādi)*, successivement dans l'ordre.

14.2 Il entreprit la composition du livre de la «science des jonctions» *(sandhisattha)*, afin que les fils de bonne famille-câu connaissent clairement la voie de la formation des «strophes» *(gāthā)* pāli qui sont dans chaque «portion» *(khandha)* de l'«Enseignement» *(dhamma)* du Piṭaka, qu'ils connaissent l'«action» *(bhava)* de la «substitution des suffixes» *(ṭhānapaccaya)* de «la jonction des voyelles» *(sarasandhi)*, de «la jonction des consonnes» *(byañjanāsandhi)*, de la «jonction des nasales» *(niggahītasandhi)*, qu'ils connaissent l'«inversion» *(paṭi)*, l'«ajout» *(upadhi)*, le «remplacement» *(cuti)*, en détail.

14.3 Ensuite, **[38]** il composa le livre de la «science des noms» *(nāmasattha)*, afin que les fils de bonne famille-câu puissent connaître les appellations et les «noms» *(nāma)* des créatures, déterminés par 7 «désinences» *(vibhatti)* et caractérisés par 3 «genres» *(liṅga)*, selon l'«origine première» *(paṭhamamūlamūlī)*, quand furent «institués» *(sammati)* grand-père Itthaṃ et grand-mère Saṅgasī.

14.4 Ainsi furent établis le «genre féminin» *(itthiliṅga)*, soit grand-mère Saṅgasī qui est l'épouse; le «genre masculin» *(purisaliṅga)*, appellation du dernier mari de celle-ci, qui est du sexe des vrais garçons; puis le «genre neutre» *(napuṃsakaliṅga)*, appellation de l'«eunuque» *(paṇḍaka)* impuissant, le mari précédent qui n'est d'aucun attrait pour le «genre féminin» *(itthiliṅga)*; ce qui fait 3 «genres» *(liṅga)*.

14.5 En ce qui concerne le «nombre singulier» *(ekavacana)* et le «nombre pluriel» *(bahuvacana)*, ils se déclinent de diverses façons.

14.6 Ensuite, il composa le livre de la «science des facteurs d'action» *(kārakasattha)*, divisé selon les «noms» *(nāmadhamma)* **[39]** et répartis en 6 «modes de facteurs d'action» *(nayakāraka)*, en application des diverses «relations adnominales» *(sambandha)* des «facteurs d'action» *(kāraka)*.

14.7 Ensuite, il composa le livre de la «science des composés» *(samāsasattha)*, pour «combiner» *(yuttakamma)* les «noms» *(nāmadhamma)* avec les «facteurs d'action» *(kāraka)*, ce qui donne 6 sortes de «composés» *(samāsa)* pour modifier les différents «modes» *(naya)* [mentionnés ci-dessus].

14.8 Il composa le livre de la «science des dérivés secondaires» *(taddhitasattha)*, où le «suffixe» *(paccaya)* s'unit avec le «nom» *(nāmadhamma)*, pour compter les «existences» *(jāti)*[10] comparables aux «facteurs d'action» *(kāraka)* divers qui sont sans fin.

14.9 Il composa le livre de la «science des verbes» *(ākhyātasattha)*, qui met en relation le «suffixe» *(paccaya)*, la «racine» *(dhātu)* et la «désinence» *(vibhatti)*, afin de comprendre et de voir clairement l'accomplissement de l'«action» *(kiriyā)* qui est «agent» *(kattu)*, «objet» *(kamma)*, «état» *(bhāva)* divers et innombrables; par exemple, comme **[40]** les eaux du grand océan dont on cherche les berges en vain.

14.10 Il composa [le livre de] la «science des dérivés primaires» *(kitakasattha)* et [le livre de] la «science des dérivés particuliers» *(uṇādisattha)*, puis [la partie concernant] les «suffixes» *(paccaya)*, les «racines» *(dhātu)*, les «noms» *(nāmadhamma)*, leur donnant 3 «formes» *(rūpa)*, à savoir: la «forme de l'agent» *(katturūpa)*, la «forme de l'objet» *(kammarūpa)*, la «forme de l'état» *(bhāvarūpa)*.

14.11 Il les multiplia en 7 «fonctions» *(sādhana)*, à savoir: la «fonction de l'agent» *(kattusādhana)*, la «fonction de l'objet» *(kammasādhana)*, la «fonction de la cause» *(karaṇasādhana)*, la «fonction de l'origine» *(apādānasādhana)*, la «fonction de la location» *(adhikaraṇasādhana)*, la «fonction du destinataire» *(sampadānasādhana)*, la «fonction de l'état» *(bhavasādhana)*. La multiplication des «racines» *(dhātu)* et des «suffixes» *(paccaya)* divers est sans fin.

14.12 De la sorte, et depuis ce temps [où Kaccāyana composa la règle des mots] jusqu'aujourd'hui, les créatures terrestres peuvent atteindre les «chemins et les fruits supramondains» *(lokuttaramaggaphala)*, ainsi que le Nibbāna-câu.

APPARITION DES VOYELLES AU DÉBUT DES TEMPS

15.1 Les trois syllabes A I U sont la «racine des paroles» *(mūla gāṃ pāk)* des créatures venues au monde dans la «période initiale» *(paṭhamakappa)* de l'origine première. Les gens **[41]** prenaient naissance mais ne parlaient pas encore. Ils se disputaient, ne s'aimaient pas, n'étaient pas contents; de leur bouche sortaient [les syllabes] A I U.

[10] Soit: le «naturel d'une personne», cf. Sadd 3.2.3.

15.2 C'est pour cette raison que Mahā Kaccāyanathera-câu composa le livre des «mots» *(sadda)* en reprenant ces 3 syllabes de base comme «voyelles courtes» *(rassa)*: A I U.

15.3 Puis ces gens qui étaient venus au monde dans la «période initiale» *(paṭhamakappa)*, commencèrent l'apprentissage de la parole. Ils ne se disputaient plus d'aucune manière, s'aimaient, étaient heureux; les gens appréhendaient la puissance des grands, leurs activités étaient bienséantes; au moment de parler, ils hésitaient à répondre et à contredire les grands. De leur bouche sortaient [les syllabes] Ā Ī Ū E O AÏ ÖY ĀY.

15.4 C'est pour cette raison que Mahā Kaccāyanathera-câu composa le livre des «mots» *(sadda)* qui reprend les paroles des gens **[42]** venus au monde [dans la période de] l'«origine première» *(paṭhamamūlamūlī)*, soit les 8 syllabes établies au début: A Ā I Ī U Ū E O, qui sont la base.

L'ORIGINE DU CYCLE DES ANIMAUX

16.1 Les enfants des gens venus au monde dans la «période initiale de l'origine» *(paṭhamakappamūlamūlī)*, à quel âge que ce soit, [lorsqu']ils tombaient malades, relâchaient un certain animal, puis guérissaient et recouvraient la vie. Aussi, disait-on:

– Cette personne de tel âge place son refuge dans l'animal de tel nom.

Pendant l'année, il lui était alors interdit de tuer l'animal. Les hommes perpétuèrent ce savoir jusqu'à nos jours. Voilà pourquoi les gens malades autrefois relâchaient un singe pour guérir; d'autres relâchaient un oiseau, d'autres relâchaient un rat, d'autres relâchaient un chat, d'autres relâchaient un *rājasīh*, d'autres relâchaient un tigre, d'autres relâchaient un nāga, **[43]** d'autres relâchaient un serpent, d'autres relâchaient un éléphant.

16.2 En outre, grand-père Itthaṃgeyyasaṅgasī et grand-mère Saṅgasī, le mari et la femme, avaient tous deux une fille et un garçon encore petits. Ils ne trouvaient rien à leur donner à jouer. Le mari et la femme prirent tous deux de la terre et modelèrent d'abord l'image d'un rat pour les faire jouer.

L'année suivante ils modelèrent l'image d'un bœuf pour les faire jouer.

L'année suivante ils modelèrent l'image d'un tigre pour les faire jouer.

L'année suivante ils modelèrent l'image d'un lapin pour les faire jouer.

L'année suivante ils modelèrent l'image d'un petit serpent pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'un nāga pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'un cheval pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'une chèvre pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'un singe pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'un coq pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'un chien pour les faire jouer.
L'année suivante ils modelèrent l'image d'un porc et d'un éléphant pour les faire jouer.

16.3 Toutes les images que le grand-père et la grand-mère ensemble modelèrent pour faire jouer leurs enfants, possédaient une «présence d'esprit» *(sati)* et une «conscience» *(viññāṇa)*, **[44]** descendues naître dans l'ensemble des images d'animaux; ce qui donna 12 sortes d'animaux qui se multiplièrent en grand nombre jusqu'à nos jours.

16.4 C'est ainsi que les hommes instituèrent les années selon 12 noms, à savoir: l'an Cai, l'an $Pâu_2$, l'an $Yī_1$, l'an $Hmâu_2$, l'an Sī, l'an Sai_2, l'an $Sa{:}ṅā_2$, l'an Mât, l'an Săn, l'an $Râu_2$, l'an Sĕt, l'an Gai_2.
Ce qui donne pour l'an Cai l'année du rat;
pour l'an $Pâu_2$ l'année du bœuf;
pour l'an $Yī_1$ l'année du tigre;
pour l'an $Hmâu_2$ l'année du lièvre;
pour l'an Sī l'année du grand serpent;
pour l'an Sai_2 l'année du petit serpent;
pour l'an $Sa{:}ṅā_2$ l'année du cheval;
pour l'an Mât l'année de la chèvre;
pour l'an Săn l'année du singe;
pour l'an $Râu_2$ l'année du coq;
pour l'an Sĕt l'année du chien;
pour l'an Gai_2 l'année du porc ou de l'éléphant, comme l'on dit aussi.

16.5 On dit des gens qui naissent dans l'année de tel animal que leur «naissance» *(jātā)* tombe sur cet animal. On peut exécuter une représentation de cet animal et la conserver dans **[45]** une bourse pour en faire un lieu de refuge [11].

[11] Soit un talisman de protection.

COLOPHON

17.1 L'ensemble de ces paroles a été formulé par l'auguste Bouddha-câu au «moment des origines premières» *(kālapaṭhamamūlamūlī)*; son sermon s'en est tenu à cela.

17.2 C'est la raison pour laquelle on donne à l'auguste Bouddha-câu le nom de «connaisseur des mondes» *(lokavidū)*, ce qui veut dire qu'il a atteint la connaissance des trois mondes, soit: le «passé» *(atīta)*, le «futur» *(anāgata)*, le «présent» *(paccuppanna)*.

17.3 «Fin des sections du Saddavimala» *(saddavimala pabheda niṭṭhita)*; ce qui signifie: les sections de l'origine du Saddavimala s'achèvent ici. **[46]** [Frères] laïques![12] Le Saddavimala se compose d'une seule liasse! [Frères] laïques! [Ceci est] le Saddavimala!

17.4 **[47]** An 1202 de la «petite ère» *(culasakarāja)*, année du «rat» *(kât cai_2)*, 11e mois, 12e jour de la lune décroissante, soit exactement le 6e jour, ou jour *răp $hmâu_2$*[13]; la gravure [de ces feuillets] a pris fin au moment où le tambour [sonne] le repas du jour [pour les moines].

17.5 Le désigné câu-khanān Raddhapaññā, qui a le cœur pur et [plein d'une] foi très forte, a commandé cette liasse du Saddavimala pour qu'elle dure jusqu'à ce que la religion du Bouddha-câu ait 5000 ans.

17.6 Que cet «acte méritoire» *(kusala)* devienne un char de cristal et un char d'or pour embrasser et emporter dans l'autre monde l'ensemble des mère, père, famille et parenté, déjà trépassés. Que ceux qui souffrent soient libérés de la souffrance et atteignent le bonheur. Que ceux qui sont heureux le soient davantage et jouissent cent fois, mille fois plus du bonheur qu'avant.

17.7 Que le désigné «celui qui possède la foi en premier» *(câu saddhā pĕn tân)* soit libéré de l'«enfer de souffrance» *(apāyadukkha)*, atteigne les 3 bonheurs, et entre finalement dans le Nibbāna.
Je demande que ces paroles d'aspiration et de souhait ne restent pas sans effet, dön!

«Le Nibbāna est le bonheur surpême; excellent, excellent!» *(Nibbānaṃ paramaṃ sukhaṃ sādhu sādhu)*

12 Litt. «maîtres de maison» *(câu rīön)*.
13 Soit: vendredi 23 octobre 1840.

Quatrième partie

Appendice

10 *Bibliographie des ouvrages cités*

Abréviations
(Toutes les autres renvoient au CPD et à l'AZBL):

AZBL	H. Bechert, *Abkürzungsverzeichnis zur buddhistischen Literatur in Indien und Südostasien*, Göttingen 1988.
CPD	*Critical Pāli Dictionary*, Copenhagen 1924-1996.
RBK	Recherches sur le bouddhisme khmer I, II, III, IV, cf. Bizot 1976, 1980, 1981, 1988.
Tbc 1	*Textes bouddhiques du Cambodge*, n° 1, cf. Bizot 1992
Tbc 2	*Textes bouddhiques du Cambodge*, n° 2, cf. Bizot 1994[b]

Bauer, Christian.

1992 «L'épithète du Maître et son origine mône» *in*: *Le Chemin de Laṅkā*, ផ្លូវព្រះធម្មលង្កា, Textes bouddhiques du Cambodge, n° 1, École française d'Ext.-Orient [352 pages], Paris, pp. 277-285.

Becchetti, Catherine.

1991 *Le Mystère dans les lettres*, ปริศนาธรรมในอักษร, Édition des Cahiers de France, Bangkok, 126 pages.

de Bernon, Olivier.

1995 *Catalogue sommaire des manuscrits khmers conservés à la bibliothèque Preah Vanarat Keng Vong*, FEMC, Phnom Penh, 47 pages.

1995[a] *Inventaire sommaire des manuscrits conservés dans les bibliothèques des monastères de Phnom Penh*, FEMC, Phnom Penh, 36 pages.

1995[b] *Inventaire sommaire des manuscrits conservés dans les bibliothèques des monastères de la province de Kandal*, FEMC, Phnom Penh, 95 pages.

1996 «L'état des bibliothèques dans les monastères du Cambodge», *Actes du Colloque international sur la khmerologie*, Phnom Penh 26-30 août, Phnom Penh, pp. 1-12.

Bizot, François.

1971 «La figuration des pieds du Bouddha au Cambodge», *Études asiatiques*, Berne, pp. 407-439.

BIZOT, FRANÇOIS.

1976 *Le figuier à cinq branches*, Recherches sur le bouddhisme khmer, I, Publication de l'École française d'Extrême-Orient, vol. CVII, Paris, 164 pages.

1980 «La grotte de la naissance», Recherches sur le bouddhisme khmer II, *Bulletin de l'École française d'Ext.-Orient*, t. LXVII, Paris, pp. 221-283.

1981[a] *Le don de soi-même*, Recherches sur le bouddhisme khmer III, Publication de l'École française d'Extrême-Orient, CXXX, Paris, 170 pages.

1981[b] «Notes sur les yantra bouddhiques d'Indochine», *Tantric and Taoist Studies, in honour of R. A. Stein*, Mélanges chinois et bouddhiques, t. XX, edited by Michel Strickmann, vol. I, [289 p.], Bruxelles, pp. 153-191.

1984 «Une représentation inattendue du Figuier à cinq branches», *Le Cambodge*, t. II, A.S.E.M.I., vol. XV, 1-4, [497 p.], Paris, pp. 133-138.

1985 «La création du monde dans le bouddhisme du Petit Véhicule», *Mythes et Croyances du Monde entier*, IV, Les mondes asiatiques, sous la direction de André Akoun, Paris, [310 p.], pp. 209-215.

1988 *Les traditions de la pabbajjā en Asie du Sud-Est*, Recherches sur le bouddhisme khmer IV, Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-Historische Klasse, Folge 3, Nr. 169, Göttingen, 150 pages.

1989 *Rāmaker ou l'amour symbolique de Rām et Setā*, Recherches sur le Bouddhisme khmer, V, Publication de l'École française d'Extrême-Orient, vol. CLV, Paris, 148 pages.

1992 *Le Chemin de Laṅkā*, ផ្លូវព្រះធម្មលង្កា, Textes bouddhiques du Cambodge, n° 1, École française d'Extrême-Orient, Paris, 352 pages.

1993 *Le bouddhisme des Thaïs. Brève histoire de ses mouvements et de ses idées des origines à nos jours*, Édition des Cahiers de France, Bangkok, 114 pages.

1994[a] «La consécration des statues et le culte des morts», *in*: *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, Publiées sous la direction de F. BIZOT, Études thématiques, École française d'Extrême-Orient [375 p.], Paris, pp. 101-139.

1994[b] – et O. v. HINÜBER, *La guirlande de Joyaux*, គតិបិសោរតនមាលា, Textes bouddhiques du Cambodge, n° 2, École française d'Extrême-Orient, Paris, 234 pages.

BROUGH, JOHN.

1962 *The Gāndhārī Dharmapada*, Ed. with an introduction and commentary by –, London Oriental Series, vol. 7, London, xxiv + 319 pages.

CŒDÈS, GEORGES.

1935 «L'origine du cycle des douze animaux au Cambodge», *T'oung Pao*, 31, 3-5, p. 315-329.

FINOT, LOUIS.

1917 *Recherches sur la littérature laotienne*, Bulletin de l'École française d'Ext.-Orient, tome XVII, Hanoi, 220 pages.

GUILLON, EMMANUEL.

1991 «The Ultimate Origin of the World, or the Mulā Muh, and other Mon Beliefs», *J.S.S.*, 79. 1, pp. 22-30.

v. HINÜBER, OSKAR.

1985 «Epigraphical Varieties of Continental Pāli from Devnimori and Ratnagiri», *in*: *Buddhism and Its Relation to Other Religions*, Essays in Honour of S. Kumoi on his Seventieth Birthday, Kyoto, pp. 185-200.

1996 *A Handbook of Pāli Literature*, Indian Philology and South Asian Studies, Volume 2, Berlin, 257 pages.

1987 «Das buddhistische Recht und die Phonetik des Pāli», StII 13/14 (Festschrift W. Rau), 101-127, *Selected Papers on Pāli Studies*, 1994, pp. 198-232.

LAGIRARDE, FRANÇOIS.

1994 «Textes bouddhiques du pays khmer et du Lanna: un exemple de parenté», *in*: *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, Publiées sous la direction de F. BIZOT, Études thématiques, École française d'Ext.-Orient, Paris, pp. 63-77.

LEFÈVRE-PONTALIS, PIERRE.

1900 «Recueil de talismans laotiens», publiés et décrits par –, *Annales du Musée Guimet*, t. XXVI, 4, Paris, pp. 67-107.

MASON, F.

1854 «Mulamuli or the Buddhist Genesis of Eastern India, from the Shan through the Talaing and Burman, *J.O.A.S.*, 4, pp. 103-116.

ONEMANISONE, THONGKHAM.

1992 ວັດຈະນານຸກົມ ພາສາລາວ, *Văca:nānukâm bāsā lāv*, Vientiane, 813 pages.

PELTIER, ANATOLE.

1991 *Paṭhamamūlamūlī. L'origine du Monde selon la tradition du Lan Na*, Chiang Mai, 258 pages.

PRZYLUSKI, JEAN.

1923 *La légende de l'Empereur Açoka dans les textes indiens et chinois*, Annales du Musée Guimet, t. XXXI, Paris, 382 pages.

RATANAVONGS, PHETSARATH.

1935 ເວຍຍາກຣຕ໌ລາວ, ອັກຂຣະວິທີ, *Vaiyyākaraṇa lao, Akkharavidhī*, 1er fasc., ເບັນຂອງຫໍພຸະສມຸດປະເທສລາວ, ฎีตภาธาฯ ๑๙๓๕ [Hanoï] (en lao), 74 pages [manuel autographié].

RENOU, LOUIS.

1932 *Terminologie grammaticale du sanskrit*, (Bibliothèque de l'École pratiques des Hautes Études, fsc. 280, 281, 282), Paris, 541 pages.

SENART, ÉMILE.

1871 *Kaccâyana et la littérature grammaticale du pâli*, 1re Partie, Grammaire pâlie de Kaccâyana, Sûtras et commentaire, publiés avec une traduction et des notes par –, Librairie du Journal asiatique, Paris, 339 pages.

SWEARER, DONALD K.

1996 «A Summary of the Seven Books of the Abhidhamma», *in*: *Buddhism in practice*, Donald S. Lopez, Jr., Editor, Princeton Readings in Religions, Princeton, pp. 335-342.

BAPAT, P. V.

1934 «Unidentified Sources of the Vimuttimagga (some indian medical words)», *A.B.O.R.I.*, XV. Poona, 92 pages.

SAN WIN and D.

1912 «A Talaing account of the Creation», *J.B.R.S.*, II. 11, Rangoon, pp. 218-224.

SKILLING, PETER.

1987 «The Saṃskṛtāsaṃskṛta-viniścaya of Daśabalaśrīmitra», *B.S.R.*, 4. 1, pp. 3-23.

1993 «Theravādin Literature in Tibetan Translation», *J.P.T.S.*, 19, pp. 69-201.

1994 «Vimuttimagga and Abhayagiri: the Form Aggregate According to the Saṃskṛtāsaṃskṛtaviniścaya, *J.P.T.S.*, 20, pp. 171-210.

VIRAVONGS, MAHĀ SILĀ.

1996 ບาลิเวยฺยากรณ, ອักขระวิธีภาคท้ายๆ, สมญฺญาภิธานและสนฺธิ, *Pāli veyyākaraṇa, Akkharavidhī*, 1er fasc., *Samaññāphidhān-Sandhi*, [1ed Hanoï 1938, 2ed Bangkok 1960], troisième édition, Publ. du FEML, EFEO, Vientiane 1996 (en lao), 28 pages.

VONGVICHIT, PHOUMI.

1967 ໃอยากอมลาอ, *Vaiyākàn lao*, (en lao), Sam Neua (Neo Lao Haksat), 292 pages [autographié].

1991 ໃอยากอม ลาอ, *Vaiyākàn lao*, (en lao), Seconde édition [modifiée et augmentée], Vientiane (Neo Lao Sangsat), 290 pages [dactylographié].

11 *Glossaire*

L'ordre suivi est celui de l'alphabet latin, sans différences de voyelles longues ou brèves, sans tenir compte des signes diacritiques. Les définitions mettent l'accent sur le sens exprimé dans Sadd-v.

AKUSALADHAMMA

«chose mauvaise, déméritoire», mauvais dans le processus des renaissances.

ARAHATTA

l'Arahant, celui qui a atteint le Nibbāna.

ARAHATTAPHALA

le Fruit de celui qui est parvenu à l'état d'Arahatta

ĀRAMMAṆA

«objets sensibles», «constructions», «perceptions», créés par la *bhāvanā*. Terme synonyme, dans les commentaires pāli, de *ṭhāṇa* et souvent employé comme équivalent de *kammaṭṭhāna*.

ARIYASACCA

«noble vérité»; l'enseignement fondamental du Bouddha qui insiste sur quatre découvertes: la noble vérité de la souffrance, de l'origine de la souffrance, de la cessation de la souffrance, de la voie qui mène à la cessation de la souffrance.

ASSĀSA

«souffle» allant du bas vers le haut; *assāssa* conduit le dépôt de l'esprit dans les cinq sièges (nez, épiglotte, cou, sternum, ombilic).

AṬṬAṄGIKAMAGGA

la «voie octuple» est la substance ou le développement de la quatrième noble vérité de l'enseignement du Bouddha conduisant à l'extinction de la souffrance.

BHĀVANĀ

«création mentale»; «répétition», «ressassement» d'une formule, d'une lettre, voire d'une image, dans l'intention de la créer et de la placer dans le corps. La «création mentale» se définit par l'effort de l'adepte à passer en revue les vérités et «objets d'acquisition» que propose l'enseignement. Ses deux applications sont le *samatha* et la *vipassanā*.

BICĀRAṆĀ

«exploration», investigation de l'esprit, notamment dans les profondeurs du corps.

BHIKKHU

«mendiant»; appellation du moine bouddhiste qui a reçu la *pabbajjā* puis l'*upasampadā*.

BUDDHAGUṆA

«vertus du Bouddha»; donnent lieu aux *mantra* des neuf noms et, en particulier, des 56 syllabes qui composent la formule ITI PI SO.

DĀNA

«don»; dans le sens d'aumône (surtout faite à un religieux), c'est la première activité méritoire (la seconde étant *sīla*, la «moralité», et la troisième *bhāvanā*, la «création mentale»).

DHAMMA

«Loi», «Enseignement», «consituants de l'Enseignement» «phénomènes», «choses»; dans les textes, il s'agit souvent des lettres ou des termes de la doctrine auxquels le Yogāvacara est sensé pouvoir s'assimiler.

DHAMMAKĀYA

«corps de doctrine», corpus du Dhamma ou de la Loi enseignée qui est l'un des corps du Bouddha. Il s'agit d'un concept de la philosophie bouddhique particulièrement développé par les écoles anciennes à l'origine du Mahāyāna, qui envisage un corps absolu et transcendental du Bouddha. Dans la tradition indochinoise la quête du globe de cristal *(ṭuoṅ kèv)*, le «joyau» s'apparente à celle de ce *dhammākāya*. Le terme peut être interprété de façon différente si l'on considère *kāya* dans son sens de «formation organique» et devenir un équivalent de *kammaṭṭhāna*.

DHAMMAKHANDHA

«portions du Dhamma»; chapitres, catégories de la Loi, dont le nombre est fixé dans les commentaires (Saṅgīti-s) à 84 000 portions: 21 000 pour le Vinaya, 21 000 pour le Sūtra, 42 000 pour l'Abhidhamma. Ces quantités se retrouvent dans les portions du corps humain.

DHĀTU

«cendres», «éléments»; souvent pris dans le sens de reliques du Bouddha ce terme se rapporte surtout dans les textes aux cinq «éléments».

GANTHADHURA

«la tâche, le fardeau des livres»; c'est le «devoir [d'étudier] les textes», l'obligation faite au moine d'entendre et de mémoriser les textes et des formules.

GĀTHĀ

«vers, stances, rimes, poésies»; les *gāthā* peuvent être aussi des formules secrètes communiquées par un rituel d'initiation.

GUṆA

«vertus», «qualités», souvent mises en correspondance avec une syllabe particulière de la liste des *guṇa* attribués au Bouddha, à la mère, au père, etc.

KAMMAṬṬHĀNA

«lieu de travail» base physique d'exercice; les ouvrages canoniques ou post-canoniques en énumèrent globalement 40. Dans les textes, les listes s'élargissent à tout ce que *samatha* et *vipassanā* font naître dans le corps du Yogāvacara. Concept clef du bouddhisme de la Péninsule, le mot *kammaṭṭhāna*, beaucoup plus qu'une simple liste d'exercices de méditation, désigne à la fois l'enseignement iniatique du maître, le texte auquel il se réfère, la substance de l'enseignement lui-même et le corps physique.

KUSALADHAMMA

«chose bonne, méritoire», favorable dans le processus des renaissances.

LAKKHANA

«propriétés, caractéristiques» souvent considérées comme acquises pendant la méditation et possèdant leurs concomittants physiologiques.

LOKUTTARADHAMMA

«états supramondains», les *dhamma* transcendentaux sont les neuf acquisitions supérieures: les quatre voies *(magga)*, les quatre fruits *(phala)* et le Nibbāna. Dans les textes, ces «*dhamma* supramondains» sont situés dans l'utérus maternel.

MANTRA

«parole divine» formules, syllabes, agencement de lettres codées répétées de façon incantatoire et dont le contenu est parfois tenu secret.

MŪLA

«origine, racine»; le *mūlakammaṭṭhāna*, origine du lieu de travail de la méditation (c'est-à-dire du corps) est souvent synonyme d'embryon; le préfixe *mūl* («racine, essence, secret») est appliqué, dans toute la péninsule, aux ouvrages traditionnels liés précisément aux pratiques et aux interprétations ésotériques de la doctrine.

NAVALOKUTTARADHAMMA

«les neuf *dhamma* supramondains» (v. *lokuttaradhamma*).

NIBBĀNA

«extinction»; le Nibbāna, état comparé à un feu qui s'éteint, constitue l'achèvement de toutes les aspirations bouddhiques. Il est généralement évoqué par l'image d'une cité impénétrable.

RŪPADHAMMA

«corporéité, forme», (v. *rūpakhandha*).

RŪPAKKHANDHA

«ensemble des apparences, groupe de la corporéité», c'est l'un des cinq agrégats *(pañcakhanda)* et celui qui forme notre environnement sensible. Cet ensemble est composé de tous les constituants matériels possibles: les quatre éléments naturels, le corps et les organes des sens, les objets physiques des sens, etc.

SAMATHA

«tranquillité», l'une des applications, avec la *vipassanā*, du développement mental *(bhavānā)* qui conduit à la quiétude psychique par des exercices de contrôle du souffle ou de concentration sur des objets spécifiques.

SAMATHAKAMMAṬṬHĀNA

«sujets d'entraînement pour parvenir à la quiétude psychique». Les textes en khmer donnent des listes différentes de celles des commentaires classiques (v. *kammaṭṭhāna*).

SAMĀDHI

«concentration», fixation de l'esprit sur un objet précis.

SĀSANĀ

«Enseignement» du Bouddha; dans son sens le plus large *sāsanā* signifie «religion».

SĪLA

«moralité» qui est constituée par des observances dont les cinq premières sont fondamentales: s'abstenir de tuer, de voler, d'entretenir des rapports sexuels illégitimes, de mentir, de s'intoxiquer.

VIPASSANĀ

«inspection», vue pénétrante; au cours de la méditation c'est la vision directe de la nature réelle des êtres et des choses *(tilakkhaṇa)*. La *vippassanā* est une méthode de développement mental *(bhavānā)* qui conduit à effectuer un parcours révélateur situé dans le corps du Yogāvacar.

VIPASSANĀDHURA

«la tâche, le travail, le devoir, la pratique des *kammaṭṭhāna*»; c'est la seconde obligation du moine: le «devoir [de pratiquer] l'inspection».

VIPASSANĀKAMMAṬṬHĀNA

«sujets d'exercice pour la *vipassanā* » (v. *vipassanā, kammaṭṭhāna).*

YOGĀVACARA

«adepte du yoga», c'est-à-dire tout religieux ou laïc qui pratique des exercices psychiques. Ce terme est caractéristique des textes indochinois. Il désigne le méditant à la recherche du Joyau de l'immortalité.

12 *Lexique thaï-yuon*

par F. Lagirarde

En complément des notes, voici la liste des principales formes dialectales rencontrées dans les manuscrits du Lanna, avec leur équivalent en thaï.

กฎหมาย	ᨠᩫ᩠ᨯᩉ᩠ᨾᩣ᩠ᨿ	(ข้อ)กำหนด	*règles, lois, mise au point*
กระกุล	ᨠᩕᨠᩩᩃ	สกุล	*la famille, l'espèce*
กล้ำ	ᨠ᩠ᩃᩴ᩶ᩣ	ข้าง, ฝ่าย	*le côté*
กวง	ᨠ᩠ᩅᨦ	ช่อง, โพรง	*un trou, une cavité*
กวนเกล้า	ᨠ᩠ᩅᨶᨠ᩠ᩃᩮᩢ᩶ᩣ	เกลือกกลั้ว	*se vautrer, s'étourdir*
กิ่งค่า	ᨠᩥ᩠᩵ᨦᨣ᩵ᩤ	ส่วนของต้นไม้ที่แยกไปจากลำต้น	*les branches*
เกิ่ง	ᨠᩮᩥ᩠᩵ᨦ	ครึ่ง	*la moitié*
เขี้ยว	ᨡ᩠ᨿ᩶ᩅ	ฟัน	*les dents*
ขงขวาย	ᨡ᩠ᨦᨡ᩠ᩅᩣ᩠ᨿ	ขนขวาย	*s'enfoncer*
ขด	ᨡ᩠ᨯ	วง	*anneau, cercle, replis*
ขบ	ᨡ᩠ᨷ	กัด	*mordre*
ขอกระแจ	ᨡᩴᨠᩕᩯᨧ	กุญแจ	*une clef*
ข้วน	ᨡ᩠ᩅ᩶ᨶ	จุก, ขั้ว	*un pédoncule*
แขวด	ᩯᨡ᩠ᩅᨯ	ป้าย, ทำเครื่องหมาย	*fixer, établir*
แขวดกฎหมาย	ᩯᨡ᩠ᩅᨯᨠᩫ᩠ᨯᩉ᩠ᨾᩣ᩠ᨿ	ตั้งข้อกำหนด	*donner un sens à, réglementer, régler*
ไข	ᩱᨡ	เปิด	*ouvrir*
คนใบ้	ᨣᩫ᩠ᨶᩱᨷ᩶	คนโง่	*ceux qui ne comprennent rien, les sots*
คราวทาง	ᨣᩕᩣ᩠ᩅᨴᩣ᩠ᨦ	หนทาง	*voie, route, chemin*
คอง	ᨣᩬᨦ	ทาง, แนวทาง	*voie, tendance*
คัน	ᨣᩢ᩠ᨶ	ครั้น	*quand, si*
คำปาก	ᨣᩴᩣᨸᩣ᩠ᨠ	คำพูด	*les paroles*
คำสังเวช	ᨣᩴᩣᩈᩢ᩠ᨦᩅᩮ᩠ᨩ	ความสังเวช	*pitié, compassion*
เคล้าไม้	ᨣᩮ᩠ᩃᩢ᩶ᩣᩱᨾ᩶	ต้นไม้	*un arbre*
เคล้าหัวที	ᨣᩮ᩠ᩃᩢ᩶ᩣᩉ᩠ᩅᩫᨴᩦ	ที่แรก	*en premier, la première fois*

เคียด	ᨤ᩠ᨿᨯ	โกรธ	*être en colère*
ติง	ᨲᩥ᩠ᨦ	ตนตัว, ร่างกาย	*le corps*
งัว	ᨦᩫ᩠ᩅ	วัว	*la vache, le boeuf*
จวบ	ᨧ᩠ᩅᨷ	พบ	*rencontrer*
จักเข็บ	ᨧᩢ᩠ᨠᨡᩮ᩠ᨷ	ตะขาบ	*un mille-pattes*
จบแจ้ง	ᨧᩫ᩠ᨷᩯᨧ᩠ᨦ᩶	รู้แจ้ง, เข้าใจแจ่มแจ้ง	*comprendre clairement*
ไจ้ ๆ	ᩱᨧ᩶	สม่ำเสนอ, ไม่ขาด	*fréquemment, toujours*
ชอม	ᨩᩬᨾ	ตาม, ติดตาม	*suivre*
ชิ้น	ᨩᩥ᩠ᨶ	เนื้อ (ของสัตว์)	*la viande*
ชุ	ᨩᩩ	ทุก	*tous, toutes*
ซว่าน	ᨪ᩠ᩅᩣ᩠ᨶ	ซ่าน, แผ่ไป	*(se) diffuser*
ซ่วย	ᨪ᩠ᩅ᩵ᨿ	ล้าง	*laver*
ซาว	ᨪᩣ᩠ᩅ	ยี่สิบ	*vingt*
ดัง	ᨯᩢ᩠ᨦ	จมูก	*le nez*
ถงเป้ง	ᨳᩫ᩠ᨦᨸᩮ᩠ᨦ᩶	ถุงเงิน	*une bourse*
ถ้วน	ᨳ᩠ᩅ᩶ᨶ	ลำดับที่	*le ....ième*
เถิง	ᨳᩮᩥ᩠ᨦ	ถึง	*atteindre*
ทัส	ᨴᩢ᩠ᩈ	ทสก	*un groupe de dix*
ทาน	ᨴᩣ᩠ᨶ	ให้, บริจาด	*donner, faire don*
เท่า	ᨴᩮ᩵ᩢᩣ	หาก, เท่ากับ	*aussi, autant, équivalent à*
นนตรี	ᨶᩫ᩠ᨶᨲᩕᩦ	ดนตรี	*la musique*
นับเสี้ยง	ᨶᩢ᩠ᨷᩈ᩠ᨿ᩶ᨦ	ทั้งหมด	*tout, en totalité, complètement*
บัวรมวล	ᨷ᩠ᩅᩫᩁᨾ᩠ᩅᩃ	บริบูณ์, ครบถ้วน	*en tout, au complet*
บาทใด	ᨷᩤ᩠ᨴ ᨷᩤ᩠ᨴᩲᨯ	เท้า	*à quelque niveau ou quantité que ce soit*
บีบเบียน	ᨷᩦ᩠ᨷᨷ᩠ᨿᨶ	เบียดเบียน	*persécuter, tourmenter, traquer*
ปกเติน	ᨸᩫ᩠ᨠᨲᩮᩥ᩠ᨶ	ปลุก, เตือน	*s'éveiller, être alerté*
ปานใด	ᨸᩣ᩠ᨶᩲᨯ	เท่าใด	*à quelque niveau ou quantité que ce soit*
ปาย, ปลาย	ᨸᩣ᩠ᨿ ᨸ᩠ᩃᩣ᩠ᨿ	เศษ	*numérateur de fraction (ici = un)*
ปัน	ᨸᩢ᩠ᨶ	แบ่งให้	*partager, diviser*
ปาก	ᨸᩣ᩠ᨠ	พูด	*parler*

ปีนแปร	ᩔᩮᨾᨻ	เปลี่ยนแปลง	*modifier, transformer*
ปุ๋ม	ᨸᩩᩴ	พุง, ท้อง	*le ventre*
(วัน)ผัด	(ᩅᩢᨶ)ᨽᩢᨯ	วันพฤหัส	*jeudi*
ผ่าเกิ่ง	ᨽ᩶ᩅᨣᩮᩢᨦ	แบ่งออกเป็นสองส่วน	*partager en deux*
แผ่	ᨾᨽ᩶	แปร, ผัน, เปลี่	*changer, transformer*
โผด	ᨻᩮᨯ	โปรด, สงเคราะห์	*aider, secourir, délivrer*
ไผ	ᩉᨽ᩶	ใคร	*qui, quiconque*
เฝิก	ᨣᩝᨠ	ฝึก, หัด	*s'entraîner, pratiquer*
พยาธิ, พรยาธิ	ᨻᩕᨿᩣᨵᩥ	เจ็บป่วย, โรคภัย, ไข้เจ็บ	*souffrir d'une maladie*
พ้อยว่า	ᨻᩮᩣᨿᩅ᩶ᩣ	แต่ว่า	*mais, même si*
พันดัง, พั่นดั่ง	ᨻᩢᨶᨯᩢᨦ	ฝ่าย, ส่วน	*en ce qui concerne*
พ่ำเพิง	ᨻᩢᩴᩅᩮᩥᨦ	บำเพ็ญ	*pratiquer, observer (les préceptes)*
พิก	ᨻᩥᨠ	กลับ	*revenir*
เพิง	ᨾᩮᩥᨦ	พึ่ง	*un refuge*
เพิงใจ	ᨾᩮᩥᨦᩉᩧ	พึงใจ, ถูกใจ	*aimer, plaire à*
เพื่ออั้นแล	ᨾᩮᩥᩬᩢᨶᩣᩃ	เพราะเหตุนั้น	*pour cette raison, à cause de cela*
แพ้	ᨾᩣᨾ	ชนะ	*vaincre, anéantir*
ภัย	ᩉᨽᨿ	อันตราย, น่ากลัว	*dangereux, effrayant*
มอง	ᨾᩬᨦ	กะเทย, หมดฤทธิ์, ขันที	*impuissant, eunuque*
มัก	ᨾᩢᨠ	ชอบ	*aimer*
มีต้นว่า	ᨾᩦᨲᩢᨶᩅ᩶ᩣ	เป็นต้นว่า	*ainsi, par exemple*
มุ่ม	ᨾᩩᩴ	ทู่, ไม่แหลม	*non pointu, globulaire*
เม็ง	ᨾᩮᩣᨦ	มอญ	*les Môns*
เมือ	ᨾᩮᩥᩬ	กลับ, ไป	*revenir, rentrer*
ยอบ	ᨿᩬᨻ	ให้ยุบ	*réduire, dissoudre, digérer*
ยะ	ᨿ	แตก, แยก, ฮ้า	*se diviser, se séparer*
ยัง	ᨿᩢᨦ	ซึ่ง, เช่น	*comme, à savoir*
ยังกั้งบัง	ᨿᩢᨦᨣᩢᨦᨻᩢᨦ	ยังปิดบัง	*cacher, garder secret*
ย่างเทียว	ᨿᩢᩅᨴᩤᨿᩅ	ก้าวเดิน	*marcher*
รำงับ	ᩁᩴᩅᨦᩢᨻ	ระงับ, ดับ	*supprimer, anéantir*

13 *Index des mots et expressions pāli*

La liste des mots pāli et des aphorismes (en caractères carrés) ou d'origine pāli (en caractères classiques), avec leur traduction, fait référence à la version lao du Sadd-v. Les chiffres renvoient aux §§ (textes et trad.).

---

adhikaraṇasādhana ອທິກຣຕສາຮນ «la fonction de la location» 14.11

adhogamā vātā ອໂຮຄມາ «les vents évacués vers le bas» 11.6

aghosavaṇṇa ອໂໝສວຕ̣ຕ «la syllabe sourde» 13.14

ākhyāta ອາຂ̣ຍາຕ «le verbe» 14.1

ākhyātasattha ອາຂ̣ຍາຕສຕຖ «la science des verbes» 14.9

akkhara ອັກຂຣະ «la syllabe» 3.2 et *passim*

akkharabyañjana ອັກຂຣໜັນຊ̣ນະ «la syllabe-consonne» 12.11

akkharāpādayo ekacattāḷisaṃ ອກ̣ຂຣາປິາທໂຍ ເອກຈຕ̣ຕາຣິສ̣ໍ «or les syllabes A, etc. sont au nombre de quarante et une» 13.2

akusala ອກຸສລ «l'acte mauvais» 9.12

akusalacetasika ອກຸສລເຈຕສິກ «les facteurs mentaux mauvais» 13.8

akusaladhamma ອກຸສລຮມ̣ມ «la chose mauvaise» 8.1

anāgata ອນາຄຕ «le future» 17.2

angamangānusārino vātā ອນ̣ຄມນ̣ຄານຸສາຣິໂນ «les vents qui traversent les membres» 16.6

aññasamānacetasika ອຌ̣ຌສມານເຈຕສິກ «les autres facteurs mentaux neutres» 13.8

aññe dīghā ອຌ̣ເຌ ທີ̆ໝາ «les autres s'appellent les longues» 13.5

anta ອນ̣ຕ «l'intestin» 5.3, 11.2

antaguṇa ອນ̣ຕຄຸ̣ຕ «le mésentère» 5.3, 11.2

apādānasādhana ອປາທານສາຮນ «la fonction de l'origine» 14.11

apāya ອປາຍ «les mondes inférieurs» 3.1, 11.1

āpodhātu ອາໂປຮາຕຸ «l'élément eau» 7.2-3, 11.1, 11.3, 13.7

ārammaṇa ອາຣມ̣ມຕ «l'objet de perception» «l'objet sensible» 9.1, 9.2, 12.8

arahattaphala ອຣຫຕ̣ຕຜລ «le Fruit de celui qui est parvenu à l'état d'Arahant» 2.9

ariyapuggala ອຣິຍປຸคฺคล «les nobles personnes» 1.6
ariyasacca ອຣິยสจฺจ «les nobles vérités» 2.9, 3.5
asaṅkheyya ออสงฺไขย์ «incalculable» 3.1
assāsa อัสอาส «la respiration» 10.1
assu ออสฺสุ «la larme» 5.3, 11.2
atīta ออีต «le passé» 17.2
attha ออตฺถ «le commentaire» 12.11
aṭṭhaṅgikamagga ออฏฺฐังคมคฺค «l'octuple voie» 13.11-12
aṭṭhaṅgikamaggadhamma ออฏฺฐังคมคฺคธมฺม «les dhamma de l'octuple voie» 1.11
atthasasadda ออตฺถสสทฺท «le sens et le son» 12.9
aṭṭhatiṅsa dhammaguṇa ออฏฺฐตึงส ธมฺมคุณ «les trente huit vertus du Dhamma» 1.4
aṭṭhi ออฏฺฐิ «l'os» 5.3, 11.2
aṭṭhimiñja ออฏฺฐิมิญฺช «la moelle de l'os» 5.3, 11.2
attho akkhara saññāto ออตฺโถ ออกฺขร สญฺญาโต «le sens s'exprime au moyen des syllabes» 12.11
avijjā ออวิชฺชา «l'ignorance» 9.11
baddhasīmā พทฺธสีมา «la borne rituelle» 10.2
bahuvacana พหุวจน «le nombre pluriel» 14.5
bhaddakappa ภทฺทกปฺป «l'âge auspicieux» 3.2
bhante ภนฺเต «ô bhikkhu!» 12.2
bhava ภว «l'action» 14.2
bhāva ภาว «l'état» 14.2, 14.9
bhāvanā ภาวนา «créer mentalement» «répéter (sans interruption)» 1.7, 1.11, 2.4, 2.9, 7.2, 7.3, 8.4, 9.11, 11.1, 12.6, 12.8, 12.9
bhāvarūpa ภาวรูป «la forme de l'état» 14.10
bhavasādhana ภวสาธน «la fonction de l'état» 14.11
bhikkhave ภิกฺขเว «ô moine» 12.9
bhikkhu ภิกฺขุ «le moine» 1.7, 7.3, 12.1-4, 12.6, 12.7, 12.9, 17.4
bicāraṇā พิจารณา «l'exploration (mentale)» 11.1 พิจารเอตา «réfléchir» 13.1
buddhaguṇa พุทฺธคุณ «les vertus du Bouddha» 2.9, 7.2-3
byañjanāsandhi พฺยญฺชนาสนฺธิ «la jonction des consonnes» 14.2
cakkhu จกฺขุ «l'œil» 9.3, 10.2

catukoṭṭhāsa ᨧᨲᩩᨠᩣᩋᩈ «les quatre divisions» 11.1
catupārisuddhisīla ᨧᨲᩩᨸᩣᩁᩥᩈᩩᨴ᩶ᨵᩥᩈᩦᩃ «les quatre moralités de purification» 1.8, 7.3
cetasika ᨧᩮᨲᩈᩥᨠ «les facteurs mentaux» 13.8, 13.18
chakoṭṭhāsa ᨨᨠᩣᩋᩈ «les six divisions» 11.1
citta ᨧᩥᨲ᩠ᨲ «l'esprit» 13.16, 13.18
cuddassa saṅghaguṇa ᨧᩩᨴ᩶ᨴᩈᩈ ᩈᩢᨥ�Mᩩᨱ «les quatorze vertus du saṅgha» 1.5
cuti ᨧᩩᨲᩥ «le remplacement?» 14.2
dabba ᨴᨻ᩠ᨻ «la substance» 13.16
dāna ᨴᩣᨶ «le don» «l'offrande» 8.4
danta ᨴᨶ᩠ᨲ «la dent» 5.3, 11.2
dhamma ᨵᨾ᩠ᨾ «les choses» «les formules de l'enseignement» «les lettres» 13.11, 13.18
dhammārammaṇa ᨵᨾ᩠ᨾᩣᩁᨾ᩠ᨾᨱ «l'objet perceptible par l'esprit» 9.1
dhammaguṇa ᨵᨾ᩠ᨾᨱᩩᨱ «les vertus du Dhamma» 2.9, 7.2-3
dhātu ᨵᩣᨲᩩ «la racine» 14.9-11
dhuradhamma ᨵᩩᩁᨵᨾ᩠ᨾ «le devoir (du moine)» 12.2-3
dīgha ᨴᩦᨥ «la voyelle longue» 13.5
diṭṭhivisuddhiñāṇa ᨴᩥᨭ᩠ᨮᩥᩅᩥᩈᩩᨴ᩶ᨵᩥᨬᩣᨱ «la connaissance de la purification de compréhension» 2.9
**ḍūrā* ᨯᩪᩁᩣ «prête attention!» «regarde!» 12.3, 12.11
dura [kambhī] ᨴᩩᩁ ᨠᩢᨽᩦ᩵ «[un livre] difficile (à comprendre)» 13.18
dvādasakoṭṭhāsa ᨴ᩠ᩅᩣᨴᩈᨠᩣᩋᩈ «les douze divisions» 11.1
dvāparayuga ᨴ᩠ᩅᩣᨸᩁᨿᩩᨣ «l'âge de deux» 3.8
dvatiṁsākāra ᨴ᩠ᩅᨲᩥᩴᩈᩣᨠᩣᩁ «les trente-deux constituants physiques» 13.7
ekavacana ᩋᨠᩅᨧᨶ «le nombre singulier» 14.5
ekavisatikoṭṭhāsa ᩋᨠᩅᩥᩈᨲᩥᨠᩣᩋᩈ «les vingt-et-une divisions» 11.1
gandhārammaṇa ᨣᨶ᩠ᨵᩣᩁᨾ᩠ᨾᨱ «l'objet perceptible par le nez» 9.1
ganthadhura ᨣᨶ᩠ᨳᨵᩩᩁ «le devoir [d'étudier] les textes» 12.3-5
gāthā ᨣᩣᨳᩣ «la strophe» 12.11, 14.2
ghosavaṇṇa ᨥᩮᩈᩅᨱ᩠ᨱ «la syllabe sonore» 13.13
guṇa ᨣᩩᨱ «la vertu» «la qualité» 1.3-6, 2.9, 5.3, 7.2-3
hadaya ᨲᨴᨿ «le cœur» 5.3, 11.2
itthiliṅga ᩍᨲ᩠ᨳᩥᩃᩢᨣ «le genre féminin» 14.4

jāti ชาติ «l'existence» 14.8

jiṇṇaggi ชิณฺณคฺคิ «le feu du vieillissement» 11.4

kalalarūpa กลลรูปิ «la forme fangeuse» 4.6

kaliyuga กลิยุค «l'âge mauvais» 3.9

kamma กมฺม «l'acte» «l'objet» 9.11, 14.9

kammarūpa กมฺมรูปิ «la forme de l'objet» 14.10

kammasādhana กมฺมสาธน «la fonction de l'objet» 14.11

kammaṭṭhāna กมฺมฏฺฐาน «les sujets d'entraînement» 12.6

kaṅkhāvitaraṇañāṇa กงฺขาวิตรณญาณ «la connaissance de la purification de disparition du doute» 2.9

kāraka การก «le facteur d'action» 14.1, 14.7-8

kārakasattha การกสตฺถ «la science des facteurs d'action» 14.6

karaṇasādhana กรณสาธน «la fonction de la cause» 14.11

karīsa กรีส «les excréments» 5.3, 11.2

kâthmāy กำหฺมาย «désigner» «déterminer» «signaler» 14.3

kattu กตฺตุ «l'agent» 14.9

katturūpa กตฺตุรูปิ «la forme de l'agent» 14.10

kattusādhana กตฺตุสาธน «la fonction de l'agent» 14.11

kesa เกส «le cheveu» 5.3, 7.2, 11.2, 13.7

khandha ขนฺธ «l'agrégat» 13.9-10

kheḷo เขโฬ «la salive» 5.2, 11.3

kilomaka กิโลมก «la plèvre» 5.3, 11.2

kiriyacittapaccayadhamma กิริยจิตฺตปจฺจยธมฺม «l'état de conscience» 13.1

kiriyā กิริยา «l'action» 14.9

kitaka กิตก «le dérivé primaire» 14.1

kitakasattha กิตกสตฺถ «la science des dérivés primaires» 14.10

kosayuga โกสยุค «l'âge du grenier» 3.10

koṭi asaṅkheyya โกฏิ อสงฺขฺเยยฺย «des millions incalculables» 3.1

koṭṭhāsa โกฏฺฐาส «la section» 7.2

koṭṭhāsayā vātā โกฏฺฐาสยา «les vents de l'estomac» 11.6

kṛtayuga กฤตยุค «l'âge accompli» 3.6

kucchisayā vātā กุจฺฉิสยา «les vents du ventre» 11.6

kulaputta กุลปุตฺต «les fils de bonne famille» 14.2-3

kusala กุสล «l'acte bon» 9.12, 17.6

kusaladhamma กุสลธมฺม «la chose bonne» 8.4

lahumattā tayo rassa ลหุมตฺตา ตโย รสฺส «les trois [voyelles] de mesure légère s'appellent les brèves» 13.4

lasikā ลสิกา «la synovie» 5.2, 11.3

liṅga ลิงฺค «le genre» 14.3-4

lohita โลหิต «le sang» 5.2, 11.3

lokavidū โลกวิทู «le connaisseur des mondes» 17.2

lokuttaramaggaphala โลกุตฺตรมคฺคผล «les chemins et les fruits supramondains» 14.12

loma โลม «le poil» 5.3, 7.2, 11.2, 13.7

mahākappa มหากปฺป มหากปฺปิ «un éon» 8.2

maṁsa มำส «la chair» 5.3, 11.2

matthako มตฺถโก «la tête» 5.3, 11.2

matthaluṅga มตฺถลุงฺค «le cerveau» 5.3, 11.2

medo เมโท «la graisse» 5.2, 11.3

mutta มุตฺต «l'urine» 5.2, 11.3, 13.7

nāma นาม «le nom» 14.1, 14.3

nahārū นหารู «les vaisseaux» 5.3, 11.2

nakha นข «l'ongle» 5.3, 11.2

nāmadhamma นามธมฺม «la formation subtile» 13.1-2, 13.7, 13.14, 13.17, 14.6-8, 14.10

nāmasattha นามสตฺถ «la science des noms» 14.3

namo buddhāya นโม พุทฺธาย «je salue le Bouddha» 1.2

namo buddhāya chapaññāsa buddhaguṇa นโม พุทฺธาย ฉปญฺญาส พุทฺธคุณ «je salue le Bouddha et les cinquante six vertus du Bouddha» 1.3

namo tassa bhagavato arahato sammāsambuddhassa นโม ตสฺส ภควโต อรหโต สมฺมาสมฺพุทฺธสฺส «je salue le Bienheureux, le Vénérable, le Parfaitement éveillé» 1.1

napuṃsakaliṅga นปุ๎สกลิงฺค «le genre neutre» 14.4

naya นย «le mode» 13.7, 13.14, 13.17, 14.6, 14.7

nibbānaṃ paramaṃ sukhaṃ sādhu sādhu นิพฺพานำ ปรมำ สุขำ สาธุ สาธุ «le Nibbāna est le bonheur surpême; excellent, excellent!» 17.7

niddesa นิทฺเทส «un traité» 1.2

niggahītasandhi နိဂ္ဂဟီတသန္ဓိ «la jonction des nasales» 14.2

pācaggi ပါစဂ္ဂိ «le feu de cuisson» 11.4

paccaya ပစ္စယ «le suffixe» 14.8-9, 14.11

paccupanna ပစ္စုပ္ပဏ္ဏ «le présent» 17.2

pada ပဒ «l'aphorisme» «le mot» 13.6, 13.9, 13.12, 13.17

pañcavagga ပဉ္စဝဂ္ဂ «les cinq séries» 6.1

paññā ပဉ္ဉာ «l'intelligence» 2.4, 3.1

pāpa ပါပ «la faute» 2.8, 8.1-2, 9.10-11

papphāsa ပပ္ဖာသ «le poumon» 5.3, 11.2

parasamaññā payoge ပရသမညာ ပယောဂေ «des termes techniques [usités par] d'autres [grammairiens] sont à l'occasion [employés]» 13.13

pathamakappa ပဌမကပ္ပ «la période initiale» 15.1, 15.3

pathamamūlamūlī ပဌမမူလမူလိ «l'origine première» 14.3, 15.4, 16.1

pathamaviññāṇa ပဌမဝိညာဏ «la conscience initiale» 4.6

paṭhavīdhātu ပဌဝီဓာတု «l'élément terre» 7.2-3, 11.1-2, 13.7

pātheyya ပါထေယ္ယ «le viatique» 13.16

paṭi ပဋိ «l'inversion» 14.2

paṇḍaka ပဏ္ဍက «l'eunuque» 14.4

phoṭṭhabbārammaṇa ဖောဋ္ဌဗ္ဗာရမ္မဏ «l'objet perceptible par le toucher» 9.1

pihaka ပိဟက «la rate» 5.3, 11.2

piṇḍapāta ပိဏ္ဍပါတ «la quête de nourriture» 12.9

pitta ပိတ္တ «la bile» 5.2, 11.3

pubbaṃ adhoṭhitaṃ assaraṃ sarena viyojaye ပုဗ္ဗံ အဓောဋိတံ အဿရံ သရေန ဝိယောဇယေ «on sépare de la voyelle [initiale du mot suivant] la consonne finale, non accompagnée de voyelle, qui la précède» 13.5

pubbo ပုဗ္ဗော «le pus» 5.2, 11.3

puggala ပုဂ္ဂလ «la personne» 1.7

puñña ပုဉ္ဉ «les actes méritoires» «les mérites» 2.8, 3.1

purisaliṅga ပုရိသလိင်္ဂ «le genre masculin» 14.4

rasārammaṇa ရသာရမ္မဏ «l'objet perceptible par la langue» 9.1

rassa ရဿ «la voyelle brève» 13.4

rūpa ရူပ «la forme» 14.10

rūpadhamma ๛ูปธมฺม «la formation corporelle» «la formation matérielle» 13.1-3, 13.5, 13.7, 13.17

rūpakhandha ๛ูปขนฺธ «l'agrégat de la corporéité» 6.2, 13.10

rūpārammaṇa ๛ูปารมฺมณ «l'objet perceptible par l'œil» 9.1

sa ārammaṇa ส อารมฺมณ «les six objets sensibles» 9.1

sabbakamma สพฺพกมฺม «tous les actes» 8.1

sabbasaṅkhāradhamma สพฺพสงฺขารธมฺม «toutes les formations mentales» 13.1

sadda สทฺท «le mot» 12.11, 13.1-2, 14.1, 15.2, 15.4

saddārammaṇa สทฺทารมฺมณ «l'objet perceptible par l'oreille» 9.1

saddarūpaka สทฺทรูปก «la formation des mots» 13.17

saddavimala pabheda niṭṭhita สทฺทวิมล ปเภท นิฏฺ̊ิต «fin des sections du Sadda-vimala» 17.3

saddhā สทฺธา «la conviction» «la foi» 12.1

sādhana สาธน «la fonction» 14.11

sādhu สาธุ «excellent!» 13.1

sākhāpañca สาขาปญฺจ «les cinq branches» 13.5

samādhipaññā สมาธิ̊ปญฺญา «la connaissance de la concentration» 3.5

sāmaṇera สามเณร «le religieux» 7.1

samāsa สมาส «le composé» 14.1, 14.7

samāsasattha สมาสสตฺถ «la science des composés» 14.7

samatha สมถ «la quiétude psychique» 1.11, 3.5, 7.3, 12.5

samathakammaṭṭāna สมถกมฺมฏฺ̊าน «sujets d'entraînement pour parvenir à la quiétude psychique» 1.7, 2.9

sambandha สมฺพนฺธ «la relation adnominale» 14.3

sammā-ājīva สมฺมา อาชี̊ว «les moyens d'existence corrects» 13.12

sammādiṭṭhi สมฺมาทิ̊ฏฺ̊ิ «la vision correcte» 13.12

sammākammanta สมฺมากมฺมนฺต «l'action correcte» 13.12

sammāsamādhi สมฺมาสมาธิ̊ «la concentration correcte» 13.12

sammāsaṅkappa สมฺมาสงฺกปฺป «la représentation correcte» 13.12

sammāsati สมฺมาสติ̊ «la présence d'esprit correcte» 13.12

sammati สมฺมติ̊ «institué» 14.3

sammati bhikkhu สมฺมติ̊ ภิ̊กฺขุ «le moine régulier» 12.1

sammāvācā สมฺมาวาจา «la parole correcte» 13.12

sammāvāyāma สมฺมาวายาม «l'application correcte» 13.12
sampadānasādhana สมฺปทานสาธน «la fonction du destinataire» 14.11
sampayutta สมฺปยุตฺต «unir» 14.8
saṃsāra สංสาร «le cercle sans fin» 3.1
sandhi สนฺธิ «la jonction» 13.18, 14.1
sandhisattha สนฺธิสตฺถ «la science des jonctions» 14.2
saṅghaguṇa สงฺฆคุณ «les vertus du Saṅgha» 2.9, 7.2-3
saṅkhāradhamma สงฺขารธมฺม «les formations mentales» 13.8, 13.12-14, 13.17
saṅkhārakhandha สงฺขารขนฺธ «l'agrégat des formations mentales» 6.5, 13.10, 13.12
saññākhandha สญฺญาขนฺธ «l'agrégat des perceptions» 6.4, 13.10
sara สร «la voyelle» 14.2
sarasandhi สรสนฺธิ «la jonction des voyelles» 14.2
sati สติ «la présence d'esprit» 16.3
sattaloka สตฺตโลก «le monde des créatures» 9.2
sedo เสโท «la sueur» 5.2, 11.3
semha เสมฺห «le phlegme» 5.2, 11.3
sesā byañjanā เสสา พฺยญฺชนา «les autres [lettres] s'appellent consonnes» 13.6
sesāvagga เสสาวคฺค «la série restante» 13.11
seṭṭhi เสฏฺฐี «un homme très riche» 12.1
sīla สีล สีล «l'abstention» «la moralité» 1.8, 2.8, 8.4
siṅghāṇikā สิงฺฆาณิกา «la pituite» 5.2, 11.3
sobhaṇacetasika โสภณเจตสิก «les facteurs mentaux resplendissants» 13.8
sota โสต «l'oreille» 10.2
sugati สุคติ «l'état heureux» 11.1
sutta สุตฺต «l'aphorisme» 12.5, 12.11, 13.13, 13.15
taco ตโจ «la peau» 5.3, 11.2
tadā ตทา «alors» 12.1
taddhita ตทฺธิต «le dérivé secondaire» 14.1
taddhitasattha ตทฺธิตสตฺถ «la science des dérivés secondaires» 14.8
tatthodantā sarā aṭṭha ตตฺโถทนฺตา สรา อฏฺฐ «les huit [premières syllabes], jusqu'à O, sont appelées voyelles» 13.3
taṇhā ตณฺหา «la soif du désir» 9.11

tejodhātu ตเชฉาตุ «l'élément feu» 4.5, 7.3, 11.1, 11.4, 11.5

ṭhānapaccaya ฏานปิจฺจย «la substitution des suffixes» 14.2

ṭhiti ฏิติ «établis» 13.16

tretāyuga ตฺเรตายุค «l'âge de la triade» 3.7

udariya อุหริย «les aliments non-digérés dans l'estomac» 5.3, 11.2

uddhangamā vātā อุทฺธงฺคมา «les vents évacués vers le haut» 11.6

upadhi อุปิ «l'ajout?» 14.2

upādāna อุปาทาน «l'attachement» 9.11

uṇādi อุณาทิ «le dérivé particulier» 14.1

uṇādisattha อุณาทิสตฺถ «la science des dérivés particuliers» 14.10

uṇhaggi อุณฺหคฺคิ «le feu chaud» 11.4

uyhaggi อุยฺหคฺคิ «le feu ?» 11.4

vaggā pañcapañcaso mantā วคฺคา ปญฺจปญฺจโส มนฺตา «divisées cinq par cinq, les consonnes jusqu'à MA [donnent cinq séries qu'on appelle] les classes [de consonnes]» 13.9

vakka วกฺก «le rein» 5.3, 11.2

vasā วสา «la graisse» 5.2, 11.3

vaṭṭasaṃsāra วฏสสาร «le cercle sans fin» 2.1

vatthābharaṇalaṅkāra วตฺถาภรณาลงฺการ «les vêtements et les objets rituels» 2.5

vatthu วตฺถุ «les choses» 13.13

vāyodhātu วาโยธาตุ «l'élément vent» 7.3, 11.1, 11.6

vedanākhandha เวทนาขนฺธ «l'agrégat des sensations» 6.3, 13,10

vera เวร «la haine» 3.1

vibhatti วิภตฺติ «la désinence» 14.3, 14.9

viññāṇa วิญฺญาณ «la conscience» 13.16, 16.3

viññāṇakhandha วิญฺญาณขนฺธ «l'agrégat de la conscience» 6.6, 13.10

vipassanā วิปสฺสนา «l'inspection» 1.11, 2.9, 3.5, 7.3, 12.5

vipassanādhura วิปสฺสนาธุร «le devoir [de pratiquer] l'inspection» 12.3-5

vipassanākammaṭṭāna วิปสฺสนากมฺมฏฺฐาน «le sujet d'entraînement pour l'inspection» 1.7

vipassanāñāṇa วิปสฺสนาญาณ «le connaissances de l'inspection» 2.9

yācāmi ยาจามิ «je demande» 13.1

yakana ยกน «le foie» 5.3, 11.2

yena ca เยน จ «et ce par quoi» 11.5

yena ca asitapītakhāyitasāyitaṃ sammāpariṇāmaṃ gacchatī เยน จ อสิตปีตขายิตสายิตำ สมมาปิริณามัง คจฺฉติ «et ce par quoi sont complètement transformés les aliments et la boisson» 11.5

yena ca jīratī เยน จ ชีรติ «et ce par quoi est consumé (ou digéré)» 11.5

yena ca pariḍayhatī เยน จ ปิริฑยฺหติ «et ce par quoi est brûlé» 11.5

yenasamapati เยนสมปิติ «?» 11.6

ye puggalā aṭṭhasataṃ เย ปุคฺคลา อฏฺฐสตำ «ceux qui sont huit personnes» 1.6

yuttakamma ยุตฺตกมฺม «combiner» 14.7

14 *Index général*

Les chiffres renvoient aux numéros de pages. Les termes en pāli, en lao ou en thaï, sont donnés en italiques. Lorsqu'une traduction est proposée, c'est celle du texte, et elle apparaît entre guillemets. L'ordre suivi est celui de l'alphabet latin, sans différences de voyelles longues ou brèves, sans tenir compte des signes diacritiques.

Abhidhamma, 40, 41, 42, 44, 59, 60, 61, 214,
– les 7 livres de l'Abbhidhamma, 41, 214, 218-220
abstentions: 39, 211
ācāry, «maître [du culte]», 39, 212, 228
agrégats, voir «*khandha*»
ākhyāta, «verbe», 54, 229-230
akkhara, akṣara, «syllabes», 47, 61, 64, 212, 224
– les 32 —, 61
akkharabyañjana, «syllabes-consonnes», 224
akusaladhamma, «choses mauvaises», 218
alphabet, voir «lettres»
Ānanda, 49, 68
ancêtres, 54, 55, 65
animal, animaux, 35, 55, 56, 228, 231
– cycle des douze animaux, 57, 65, 209, 231-232
animisme, animiste, 40
année, nom des –, 57, 232
Anuruddhathera, disciple du Bouddha, 46
Ā PĀ MA CU PA, *mantra* des 5 livres du Vinaya, voir «*mantra*»
apāya, «mondes inférieurs, lieux de punition», 60, 212, 221
āpodhātu, «l'élément eau», voir «élément»
arahattaphala, «fruit de la sainteté», 59, 212
ārammaṇa, «objets des sens», 43, 44, 218, 223
Ariyametteya, voir «Bouddha»
ariyapuggala, «nobles personnes», 38, 210
ariyasacca, «nobles vérités», 37, 212-213
Arimadda, voir «Pagan»
assāsa, «respiration», 219-220
attha, «sens», 65, 224
– *attho akkharasaññāto…*, 65, 224
aṭṭhaṅgikamaggadhamma, voir «dhamma»
Asie du Sud-Est, voir «Theravāda»
avijjā, «l'ignorance», 220
āyatana, «agents sensoriels», 43
baddhasīmā, «bornes rituelles», voir «*sīmā*»
Bangkok, 29, 31, 74-75, 79, 82, 88, 89
Bengale, 42
bhaddakappa, «l'âge propice», 212
bhāvanā, «création mentale», 36, 38, 42, 43, 44, 45, 47, 59, 84, 209-212, 217-220, 223, 224
– ressassement, 38
bhikkhu, «moine», 35, 39, 46-51, 63, 65, 68, 86, 209, 210, 222-224
– ordination du *bhikkhu*, 43, 44, 217, 222
bicāraṇa, «exploration», 38, 220
Birmanie, birman, 26, 31, 41, 49, 53, 55, 67, 70, 71, 72, 74, 83
Bouddha, 38, 44-50, 51, 55, 60, 64, 65, 68-69, 90, 209, 210, 213, 214, 218, 220, 222-224, 233
– salutation au Bouddha, 38, 49, 60, 209
– Ariyametteya, futur Bouddha, 40, 213
– les 5 Bouddha historiques, 40, 60
– «les 5 augustes maîtres», 212-213
Bouddhisme, bouddhique, 25, 46, 49, 53, 57, 59, 69, 87, 89
– d'Asie du Sud-Est, voir «Theravāda»

– histoire du boudhisme, 26, 46, 49, 53, 69, 70
brahman, «principe cosmique»
Brāḥmaṇa, 52, 59
branches, voir «figuier à cinq branches»
Buddhagosa, 42, 45, 46, 53
Buddhaguṇ, 51
Buddhapiya, 69
byañjannā, voir «consonnes»
calendrier, 35, 56
Cambodge, cambodgien, khmer, 25, 26, 27, 31, 37, 39, 41, 42, 43, 46, 47, 55, 57, 74, 86, 90
càm khvan, voir *«grū kaṃṇöt»*
canon, canonique, 36, 46, 53, 57, 61, 69
– canon bouddhique, 38, 41, 45, 53
– extracanonique, 57
caractères, 27, 40, 46, 51, 85, 86, 87
– caractères carrés, 28, 88
– polices de caractères, 27-29
câu₂, 90
cetasika, voir *«citta»*
Ceylan, cinghalais, 41, 42, 46, 49, 52, 53, 58, 67-70
CHAMBERLAIN, JAMES R, 87n
Champassak, 74
Chapaṭa, 49, 50, 67-72
Chiang Mai, 25, 29, 31, 74, 79-82, 88
Chine, 26, 29, 31, 41, 68, 74, 83
citta et *cetasika,* «l'esprit et les facteurs mentaux», 52, 226, 228
clef(s), (de diamant) 59, 209, 211, 212
concentration mentale, 47
consonnes, 42, 47, 55, 63, 226-229
– consonnes sous-pointées, 88, 89
corps, 35, 37, 38, 42, 44, 51, 52, 59, 210, 212, 228
– parties constitutives du —, 61-64, 226-227
– forme corporelle, 220, 226
crâne, voir «tête»
Création, mythe de la —, 39, 52, 54, 55, 209, 212-213
– création mentale, voir *«bhāvanā»*
cristal, forteresse de cristal, 59, 211, 212, char de cristal, 233
cuti, «remplacement», 229
dabba, «substance», 228
dāna, «don», 39, 218
désinence, voir *«vibhatti»*
Dhamma, 37, 38, 40, 47, 51, 60, 90, 209, 210, 212
– la Doctrine, 37, 223
– *dhamma,* «phénomènes confectionnés», 38, 52, 228
– «portions» qui composent le Dhamma, voir «lettres»; les 84000 portions, 50, 51, 225
– *aṭṭhaṅgikamaggadhamma,* «les 8 dhamma de l'octuple voie», 211
– lectures de l'Enseignement, 211
– lettres primordiales SU VI A, voir «syllabes»
– *dhamma,* «formules de l'Enseignement», 220
– *rūpadhamma,* «formations matérielles», 225, 226, 228
– *nāmadhamma,* «formations subtiles», 225-228
– *sabbasaṅkhāradhamma,* «formations mentales», 225-228
– *kiriyacittapaccayadhamma,* «états de conscience», 225, 226
Dhammapada, 49, 51
Dhammapāla, 53
Dhammasenāpati, 71
Dhātu, théorie des –, 63-64, *paṭhavidhātu* (élément terre), *āpodhātu* (élément eau), *tejodhātu,* «l'élément feu», *vāyodhātu* (élément vent), voir «éléments»;
– *dhātu,* «racine», 230
dhurādhamma, «devoirs supérieurs» *(gaṇṭhadhurā, vipassanādhurā),* 47, 64, 222-224
diagramme, 39
dīgha, voyelles longues, voir «voyelles»
DI MA SAṂ AṂ KHU, voir «syllabes»
diṭṭhivisuddhiñāṇa, «connaissance de la purification de compréhension», 212

divisions, voir «*koṭṭhāsa*»
– de la grammaire de Kaccāyana, 71
écoles, voir «traditions»
écriture(s), 26-28, 31, 85, 224
– réforme de l'écriture, 28, 87
– écriture «tham», écriture religieuse du Laos, 26, 29, 45, 75-79, 86-89
– écriture lao, 86-87
– écriture siamoise, 87-88
– écriture khmère, 89
édition, 26, 85
éléphant, 210, 232
– l'éléphant noir et l'éléphant blanc, 209, 217
élément(s), 43, 45, 55, 60, 64, 214, 217, 226
– les 5 éléments, les 4 éléments, voir «*dhātu*», 43, 214, 217, 220-221
– éléments corporels, 62-64
embryon, embryonnaire, 38, 63
embryogenèse, voir «genèse»
embryologie, 59
Enseignement, voir «Dhamma»
ésotérique, voir «initiation»
essences (l. *ken,* k. *paṇṭūl*), 40
Être,
– phénoménal, 35, 43
– universel, 40
fautes, 37, 39, 44, 209-213, 218-220
feu(x), 41, 43, 45, 46, 55, 60, 64, 214, 217, 221
Finot, Louis, 35, 36, 52, 57-65
figuier (à cinq branches), 209, 210, 214, 215, 225
fœtus, fœtal, 39, 41
fonctions, voir «*sādhana*»
fontanelle, 45
fontes, voir «polices de caractères»
formations, 47
– liquides (les douze), 42, 209, 217-218
– solides (les vingt-et-une), 42, 209, 217-218
– formation du corps, des organes, voir «genèse»
– *rūpadhamma,* «formations matérielles», 225
– *nāmadhamma,* «formations subtiles», 225
– *saddarūpaka,* «formation des mots», 228
formule(s), 39, 47, 50
– formule de salutation au Bouddha, voir «Bouddha»
– formules de l'offrande, 52
frère aîné, 43
gaṇṭhadhurā, voir «*dhuradhamma*», 64, 222-224
gāthā, 48, 224, 229
Gato et Gatā, ancêtres khmers, 55
genèse, 37, 43
– embryogenèse, 38, formation du corps, 61-62, formation des organes, 209, 214-216, 224-228
– genèse de l'univers, 39, apparition des lettres au début des temps, 209, 212, 224
genre, voir «*liṅga*»
gestation, 41, 50
ghosa, aghosa, «syllabes sonores, syllabes sourdes», 37, 47, 227
grammaire, 35, 36, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 59, 64, 82, 90, 209, 222, 228
– grammaire lao, 27, 28
– grammaire pāli, 29, 36, 46, 49, 67-72, 82, 88
– de Kaccāyana, voir «Kaccāyana»
graphie, graphique, 26-28, 78, 82
gravure, 78, 233
Grū, *guru,* 38, 43, 210
– *grū pā,* voir «ordination»
– *grū koṃnöt,* «maître de naissance», 40n
guṇa, «vertu(s)», «caractéristique(s)», 38, 63,
– les 56 vertus du Bouddha, *Buddhaguṇa,* 210, 212, 217
– les 38 vertus du Dhamma, *Dhammaguṇa,* 210, 217
– les 14 vertus du Saṅgha, *Saṅghaguṇa,* 210, 217
héron(s), 47, 49, 68

– anecdote des «hérons qui mangent les poissons», 47-50, 64, 223-224
hindouisme, 54
horreur,
– les 33 horreurs, 42
immortel, immortalité, 37, 52
Inde, indien, 38, 40, 42, 43, 46, 49, 52, 53, 59, 63, 70
Indochine, Péninsule indochinoise, 38, 40, 44, 46, 51
initiales (des noms), 40
initiatique, initiation, 37, 50
– sens caché, ésotérique, 38, 51, 58
introspection, 38
inventaire (des bibliothèques), 26, 57, 73-84
Itthaṃ, Pū, Itthaṃ, «Grand-père Itthaṃ», «l'ancêtre masculin», 54-55, 65, 231-232
jaïna, jaïnisme, 54
Jātaka, 53
jatiuṇṇa, «fil de laine de naissance», 41
joyaux, voir *«ṭuoṅ kev»*
Kaccāyana,
– Kaccāyanathera, disciple du Bouddha, 46, 51
– Kaccāyana, Mahākaccāyana, auteur de la grammaire pāli, 35, 46, 47, 49-52, 54-56, 64, 67-72, 82, 90, 209, 222, 225-231
– Braḥ Kāccay(āna), 51
– Kaccāyasuttaniddesa, 49, 50, 67-72
kalalarūpa, «forme fangeuse», 214
kaliyuga, 40, 213
kamma, loi du –, 60, «acte», 220
– *sabbakamma,* 218
kammaṭṭhāna, «exercices», 39, 68, 89, 210, 223
kaṅkhāvitaraṇañāṇa, «connaissance de la purification de disparition du doute», 212
kāraka, «facteur d'action», 54, 228-230
khandha, «agrégats» (au nombre de cinq), 42, 47, 63, 209, 216, 226, 229
khmer, voir «Cambodge»
Khuddakapāṭha, 61
khvăn, 40, 213
khün (taï), 26, 28, 45, 48, 50, 54, 55, 56, 83, 86, 89
kiriyacittapaccayadhamma, «états de conscience», voir «dhamma»
kitaka, «dérivé primaire», 54, 229-230
Kokah, voir «polices de caractères»
kosayuga, 40
koṭṭhāsa, «divisions», 217, 221, 222, 226
kusaladhamma, «choses bonnes», 218, 233
kusala, akusala, 43, 218, 220
langue, 46, 47, 57, 88
– langue(s) vernaculaire(s), 25, 37, 57
– langue vulgaire, 47, 48, 50, 58, 224-225
– *lingua franca,* 53
– langue taï, 57
– langue thaï, 64, 86, 88
– langue moderne, 86
– langue savante, 88
Lanna, voir «Thaïlande»
Laos, Lao, lao, 25-29, 36, 41, 42, 47, 48, 55, 56, 57, 58, 79, 82-89
lecture, 224, «les lectures», voir «dhamma»
lettres, voir «syllabes», 28, 51, 52, 63, 65, 85
– alphabet, 35, 37, 38, 40, 42, 52, 56, 62-65, 87, 88, 209, 216
– comme portions du Dhamma, 38, 50
– les 33 lettres, 209, 214-216
liṅga, «genre», 229
lokuttaramaggaphala, «chemins et fruits supramondains», 230
lopa, «effacement rituel», 51
lü (taï), 26, 28, 45, 48, 50, 54, 55, 56, 74, 83, 84, 86, 89
Luang Prabang, 29, 57, 75, 78, 88
Mahāsāriputta, disciple du Bouddha, 46, 222
Mahāvihāra, 38, 51, 52
Mahāyāna, mahāyāniste, voir «Grand Véhicule»
Majjhimanikāya, 45-46
Magadhasaddalakkhaṇa, 68
Mangala, voir «polices de caractères»

mantra, 38, 52, 90, voir aussi «syllabes»
– *mantra* des 7 livres de l'Abbhidhamma, 41, 214
– *mantra* des 5 livres du Vinaya, voir «Vinaya»
manuscrit(s), 27, 28, 29, 55, 57, 73-84, 85, 86, 88, 89, 90
mātikā, «mères», 7 syllabes initiales de l'Abbhidhamma, voir *sattapakaraṇa*
méditation, voir «concentration mentale» et «*bhāvanā*»
mère, 43, 44, 63, 210, 214, 217, 233
mérite, acte méritoire *(puñña)*, 39, 44, 59, 211, 212, 219, 233
moine, voir «*bhikkhu*»
Moggalāna, 68
môn, Môn(s), 46, 49, 50, 53, 55, 90
mort, 38, 41, 44, 47, 48, 49, 50, 214, 217-221, 223
mot(s), 35, 36, 37, 47, 48, 55, 82, 85, 87-89, 209, 224, 227, voir «*sadda*»
mường, 57
Muang Sing, 31, 40, 74, 84
Muang Yawng, 31, 83
Mukhamattadīpanī, 71
mūl, «préfixe», 51
mūla, «racine», 55,
– *mūla gāṃ pāk*, «racine des paroles», 230
Mūlakaccāyana, 51, 55, voir aussi «Kaccāyana»
Mūlasārvāstivādin, 48-50, 54, 67-72
mystique, mysticisme, 37, 38, 51, 53, 58, 59, 62-63, 86, 90
naissance, 35, 41, 47, 48-51, 55, 61, 63, 65, 209, 211, 214, 217, 218, 223, 228, 230, 232
– renaissance, 36, 37, 39, 41, 47, 213
– donner naissance, 37, 40, 44, 47, 51, 54, 211, 214, 215
– naissance des organes, 214-216
– naissance des agrégats, 216
nāma, «nom», 54, 228-220
– *nāmasattha*, «science des noms», 229
nāmadhamma, «formations subtiles», voir «*dhamma*»
Namo Bhuddhāya, «salutation au Bouddha», voir «Bouddha»
NA MO BU DDHĀ YA, voir «syllabes»
Naxay, voir «polices de caractères»
– vat Naxay, 75, 77, 78
Nibbāna, 37, 38 39, 44, 47, 51, 59, 63, 209, 210, 212, 213, 218, 220, 223, 228, 230, 233
nigghahīta, «nasale», 37, 47, 229
Nirutti, 58, 228
nombre (catégorie grammaticale), 229
notes, 85
Nuttaro et Nuttarā, ancêtres khmers, 55
offrandes, 211
Onemanisone, Thongkham, 87
ordination, 31, 43
– ordination du *grū pā*, 31
– ordination du *sāmaṇera*, 43, 44, 217
organes, 36, 38, 42, 43, 44, 45, 47, 52, 60, 61, 209, 214-216, 224-225
– organes des sens, 209, 218-219
origine(s), 210
– origines du monde, mythe des origines, 35, 52, 54, 209, 231-232
– origines premières, voir «*paṭhamamūla-mūlī*»
– origines du calendrier, du cycle des animaux, 56, 209
– origine de la grammaire, 64
– origine du Saddavimala, 67, 70
orthodoxe, orthodoxie, 41, 43, 45, 52, 53, 60
Pagan, 49, 67
pabbajjā, «sortie du monde», 44
paccaya, «suffixe», 230
PĀ PĀ MA CU PA, *mantra* des 5 livres du Vinaya, voir «*mantra*»
pāli, 27, 29, 35, 36, 37, 42, 43, 45, 46, 48, 53, 55, 58, 67-72, 82, 87-90, 210, 224, 229
paññā, «intelligence», 211
pañcavagga, «les 5 séries», 42, 216
paṅsukūla,

– rite de *paṁsukūla,* 41
Pao Samkha, voir «polices de caractères»
Parakkamabāhu I, 67-68
Paṭhamamūlamūlī, 55-56, 58
paṭhamamūlamūlī, «origines premières», 54-56, 230-231, 233
paṭhamaviññaṇa, «conscience initiale», 214
paṭhavidhātu «l'élément terre», voir «élément»
paṭi, «inversion», 229
père, 43, 44, 217, 233
PHETSARATH, Tiao, 27, 28
phonétique, phonologique, 37, 49, 69
Phou Asa, voir «polices de caractères»
Phra Kèo, voir «polices de caractères»
PIND, OLE HOLTEN, 49
piṇḍapāta, «quête de nourriture», 223
polices, voir «caractères»
porte(s), *dvāra,* 35, 44, 45, 59, 63, 211, 212
– les dix portes, 209, 220
portions, voir «Dhamma»
poudre,
– statuettes de poudre, 51
Prajāpati, 52
prakṛti, «substratum de phénomènes», 38
prince, 43
productions, 37, 209, 217-220
prononciation, prononcer, 37, 41, 49, 68, 69
puñña, «acte méritoire», voir «mérite»
pureté, 35, 36, 37, 209, 210
rassa, voyelles courtes, voir «voyelles»
réforme, réformé,
– de l'écriture, voir «écriture»
– du bouddhisme, 52
renaissance, voir «naissance»
rūpadhamma, «formations matérielles», voir «*dhamma*»
rūpakkhandha, «agrégat de la forme», 216
Rūpasiddhi, 69
sabbasaṅkhāradhamma, «formations mentales», voir «dhamma»
saddā, śabda, «mot», 35, 36, 47, 58, 68-69, 224-225, 228-229, 231
– *saddarūpaka,* «formation des mots», 51, 228
saddhā, «foi», 35, 36, 58, 222, 233
sādhana, «fonctions», 230
Salut, 35, 51, 63
samādhipaññā, «connaissance de la concentration», 213
sāmaṇera, voir «ordination»
Samantapasādika, 53
samāsa, «composé», 54, 229
samatha, «quiétude psychique», 39, 210-213, 217, 223
saṃsara, cercle sans fin, 37, 39, 59, 212
– *vaṭṭasaṃsara,* 211
SAṂ VI DHĀ PU KA YA PA, initiales des 7 livres de l'Abhidhamma, voir «*mantra*»
sandhi, «jonction», 47, 51, 52, 54, 72, 228-229
Saṅgasī, Yā$_1$ Saṅgasī, «Grand-mère Saṅgasī», «l'ancêtre féminine», 54-55, 65, 231-232
Saṅgha, communauté monastique, 38, 40, 60, 210
saṅkhārakkhandha, «agrégat des formations mentales», 216
saññakkhandha, «agrégat des perceptions», 216
sanskrit, 49
Sārvāstivādin, 54
sattapakaraṇa, «les sept livres [de l'Abhidhamma]», 41
sesavagga, «la série restante», 47, 227
sections, 214, 233
– du Vinaya, voir «Vinaya»
– les 8 sections du Saddavimala, 54
– les sections de la grammaire, 209, 228-230
shan, 55, 74, 83
siamois, voir «thaï»
sīla, «moralités», les 5 —, les 8 —, les 10 —, 210, 217, 218
– *catuparisudddhisīla,* «les quatre moralités de purification», 217
sīmā, «bornes», 35, 44, 45,

– *baddhasīmā,* «bornes rituelles», 220
Sinhalapakka, école d'affiliation cinghalaise, 46, 53
sithila, «consonnes aspirées», voir «consonnes»
Sipsong Panna , voir «Chine»
son(s), 35, 36, 37, 54, 56, 59, 87, 224
souffrance, 37, 223, 233
source(s), 27, 46, 50, 53, 58, 67, 69, 73-85, 89
statuettes, voir «poudre»
Suttanta(piṭaka), 40, 68-69, 214
SU VI A, voir «syllabes»
syllabes, 35-39, 47, 48, 50, 52, 60, 68-69, 90, 224-228, 230-231
– les cinq syllabes, NA MO BU DDHĀ YA, 39, 40, 43, 46, 209, 212
– les trois syllabes SU VI A, 40, 214
– DI MA SAṂ AṂ KHU, 214
– syllabe YA, 220, 227
– les 33 syllabes, 226
taddhita, «dérivé secondaire», 54, 229, 230
taï, 55, 57
taṇhā, «la soif du désir», 220
tantrique, tantrisme, 54
tatrāyam iti, 51, 228
tejodhātu, «l'élément feu», voir «élément» et «feu»
tête, crâne, 40, 44, 45, 51, 60-63, , 228, sommet de la tête, 213, 220, 225
Thaïlande, Thaïs, thaï, 25, 26, 27, 28, 29, 39, 41, 47, 48, 61, 82, 85-89
– Lanna, 25, 29, 36, 53, 74, 79, 82, 83, 85, 88, voir aussi «yuon»
– Nord-Est, 79
tham, voir «écriture»
ṭhānapaccaya, «substitution des suffixes», 229
That Louang, voir «polices de caractères»
Theravāda, bouddhisme d'Asie du Sud-Est, de la péninsule indochinoise, 25, 26, 41, 46, 51-55, 69
Tibet, 68
Tipiṭaka, la triple corbeille du Canon, 35, 40, 209, 214, 224, 225
tradition(s), traditionnel, 39, 47, 50, 51, 52, 53, 55, 57, 59, 70, 72, 84
– traditions religieuses, 25, 58
– tradition(s) locale(s), 41, 52, 55, 57, 74, 90
traduction, 27, 85, 89-90
– du titre, 35-36
transcription, 27, 29, 31, 58, 85-90
translittération, 89-90, 250-254
Triratna, 63
ṭuoṅ kev, «Joyau»210
typographie, voir «polices de caractères», 85
udakabakaṃ, «héron des marais», 48-50, 68
udayavyayaṃ, «apparition-disparition», 48-50, 68
uṇādi, «dérivé particulier», 54, 229-230
upādāna, «l'attachement», 220
upadhi, «ajout», 229
upasampadā, «rite plénier», 44
vagga, «séries [de consonnes]», 42, 47, 63, 226
Vajirabhuddhi, 71-72
vaṇṇapiṭaka, «corbeille des syllabes», 53
vāta, «vents»,
– les 6 vents, 46
Vat Sène, voir «polices de caractères»
vāyodhātu, «l'élément vent», voir «élément»
Veda, védique, védisant, 52, 57, 59
vedanākkhandha, «agrégat des sensations», 216
véhicule,
– corps, 37, 38
– Petit et Grand Véhicule, 54
vera, «la haine»
vers,
– les 80 groupes de vers, 42, 43
vertu(s), voir «*guṇa*»
vibhatti, «désinence», 229-230
Vientiane, 35, 75-76, 88
Vietnam, vietnamien, 26, 57
vihāra, sanctuaire, 44, 45

vimālā, voir «pureté», 58

Vinaya, 40-41, 214

– 5 sections du Vinaya, 4 sections du Vinaya, 41, 214

– Vinaya des Mūlasārvāstivādin, 48, 49, 68

viññāṇa, «conscience», 228, 232

viññāṇakkhandha, «agrégat de la conscience», 216

vipassanā, «inspection», 38-39, 210-213, 217, 222-224

vipassanāñāṇa, «connaissances de l'inspection», 212

Vimuttimaga, 42

VIRAVONGS, MAHĀ SILĀ, 29, 88

Visuddhimagga, 35, 42, 45, 46

VONGVICHIT, PHOUMI, 28, 30, 87

voyelles, 37, 44, 47, 56, 63, 88, 209, 225, 228-231

– *dīgha,* «voyelles longues», 37, 47, 54, 88, 225

– *rassa,* «voyelles brèves», 37, 47, 54, 88, 225, 231

Xieng Kong, 48, 88

yantra, 52

yena,

– «les quatre yena (?)», 45

– *yena ca,* «ce par quoi», 221

Yogāvacara, 35, 37, 38, 39, 59, 209-212

yuon (langue et écriture thaïes du Nord), 26, 29, 45, 48, 54, 55, 79-82, 86, 88, 89

15 *Tableau des signes diacritiques*

Trsl.	k.	m.	t.	y.	l.	th.
k	◌	◌	◌	◌	◌	◌
kh	◌	◌	◌	◌	◌	◌
Kh	—	—	◌	◌	—	—
g	◌	◌	◌	◌	◌	◌
G *g*	—	—	◌	◌	—	—
gh	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ṅ	◌	◌	◌	◌	◌	◌
c	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ch	◌	◌	◌	◌	◌	◌
j	◌	◌	◌	◌	◌	◌
J *j*	—	—	◌	◌	—	—
jh	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ñ	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ṭ	◌	◌	◌	◌	◌	◌
Ṭ *ṭ*	—	—	◌	—	—	—
ṭh	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ḍ	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ḍh	◌	◌	◌	◌	◌	◌
ṇ	◌	◌	◌	◌	◌	◌
t	◌	◌	◌	◌	◌	◌
T *t*	—	—	◌	—	◌	—
th	◌	◌	◌	◌	◌	◌
d	◌	◌	◌	◌	◌	◌
dh	◌	◌	◌	◌	◌	◌
n	◌	◌	◌	◌	◌	◌

t.	y.	l.	th.
ka	ka	a	ta
kha	kha	ā	tha
ga	ga	i	da
gha	gha	ī	dha
ṅa	ṅa	u	na
ca	ca	ū	pa
cha	cha	e	pha
ja	ja	ai	ba
jha	jha	o	bha
ña	ña	au	ma
ṭa	ṭa	ṃ	ya
ṭha	ṭha	ḥ	ra
ḍa	ḍa	◌̽	la
ḍha	ḍha	◌̀	va
ṇa	ṇa	◌́	śa
ta	ta	◌̂	ṣa
tha	tha	◌̄	sa
da	da	◌̌	ha
dha	dha	◌̆	ḷa
na	na	◌̇	kṣa
pa	pa	◌̊	jña
pha	pha	◌̃	ṛa
ba	ba	◌̱	ṝa
bha	bha	◌̲	ḹa
ma	ma	◌̍	ḻa
ya	ya	◌̎	ṟa
ra	ra	◌̐	ṙa
la	la	◌̑	ṯa
va	va	◌̒	ṉa
śa	śa	◌̓	ṋa
ṣa	ṣa	◌̔	ṟa
sa	sa	◌̕	ṙa
ha	ha	◌̖	ṯa
ḷa	ḷa	◌̗	ṉa
kṣa	kṣa	◌̘	ṋa
jña	jña	◌̙	ṟa
ṛa	ṛa	◌̚	ṙa
ṝa	ṝa	◌̛	ṯa
ḹa	ḹa	◌̜	ṉa
ḻa	ḻa	◌̝	ṋa
ṟa	ṟa	◌̞	ṟa
ṙa	ṙa	◌̟	ṙa
ṯa	ṯa	◌̠	ṯa
ṉa	ṉa	◌̡	ṉa
ṋa	ṋa	◌̢	ṋa
ṟa	ṟa	◌̣	ṟa
ṙa	ṙa	◌̤	ṙa
ṯa	ṯa	◌̥	ṯa
ṉa	ṉa	◌̦	ṉa
ṋa	ṋa	◌̧	ṋa
ṟa	ṟa	◌̨	ṟa
ṙa	ṙa	◌̩	ṙa
ṯa	ṯa	◌̪	ṯa
ṉa	ṉa	◌̫	ṉa
ṋa	ṋa	◌̬	ṋa
ṟa	ṟa	◌̭	ṟa
ṙa	ṙa	◌̮	ṙa
ṯa	ṯa	◌̯	ṯa
ṉa	ṉa	◌̰	ṉa
ṋa	ṋa	◌̱	ṋa
ṟa	ṟa	◌̲	ṟa
ṙa	ṙa	◌̳	ṙa
ṯa	ṯa	◌̴	ṯa
ṉa	ṉa	◌̵	ṉa
ṋa	ṋa	◌̶	ṋa
ṟa	ṟa	◌̷	ṟa
ṙa	ṙa	◌̸	ṙa
ṯa	ṯa	◌̹	ṯa
ṉa	ṉa	◌̺	ṉa
ṋa	ṋa	◌̻	ṋa
ṟa	ṟa	◌̼	ṟa
ṙa	ṙa	◌̽	ṙa
ṯa	ṯa	◌̾	ṯa
ṉa	ṉa	◌̿	ṉa
ṋa	ṋa	◌̀	ṋa
ṟa	ṟa	◌́	ṟa
ṙa	ṙa	◌̂	ṙa
ṯa	ṯa	◌̃	ṯa
ṉa	ṉa	◌̄	ṉa
ṋa	ṋa	◌̅	ṋa
ṟa	ṟa	◌̆	ṟa
ṙa	ṙa	◌̇	ṙa
ṯa	ṯa	◌̈	ṯa
ṉa	ṉa	◌̉	ṉa
ṋa	ṋa	◌̊	ṋa
ṟa	ṟa	◌̋	ṟa
ṙa	ṙa	◌̌	ṙa
ṯa	ṯa	◌̍	ṯa
ṉa	ṉa	◌̎	ṉa
ṋa	ṋa	◌̏	ṋa
ṟa	ṟa	◌̐	ṟa
ṙa	ṙa	◌̑	ṙa
ṯa	ṯa	◌̒	ṯa
ṉa	ṉa	◌̓	ṉa
ṋa	ṋa	◌̔	ṋa
ṟa	ṟa	◌̕	ṟa
ṙa	ṙa	◌̖	ṙa
ṯa	ṯa	◌̗	ṯa
ṉa	ṉa	◌̘	ṉa
ṋa	ṋa	◌̙	ṋa
ṟa	ṟa	◌̚	ṟa
ṙa	ṙa	◌̛	ṙa
ṯa	ṯa	◌̜	ṯa
ṉa	ṉa	◌̝	ṉa
ṋa	ṋa	◌̞	ṋa
ṟa	ṟa	◌̟	ṟa
ṙa	ṙa	◌̠	ṙa
ṯa	ṯa	◌̡	ṯa
ṉa	ṉa	◌̢	ṉa
ṋa	ṋa	◌̣	ṋa
ṟa	ṟa	◌̤	ṟa
ṙa	ṙa	◌̥	ṙa
ṯa	ṯa	◌̦	ṯa
ṉa	ṉa	◌̧	ṉa
ṋa	ṋa	◌̨	ṋa
ṟa	ṟa	◌̩	ṟa
ṙa	ṙa	◌̪	ṙa
ṯa	ṯa	◌̫	ṯa
ṉa	ṉa	◌̬	ṉa
ṋa	ṋa	◌̭	ṋa
ṟa	ṟa	◌̮	ṟa
ṙa	ṙa	◌̯	ṙa
ṯa	ṯa	◌̰	ṯa
ṉa	ṉa	◌̱	ṉa
ṋa	ṋa	◌̲	ṋa
ṟa	ṟa	◌̳	ṟa
ṙa	ṙa	◌̴	ṙa
ṯa	ṯa	◌̵	ṯa
ṉa	ṉa	◌̶	ṉa
ṋa	ṋa	◌̷	ṋa
ṟa	ṟa	◌̸	ṟa
ṙa	ṙa	◌̹	ṙa
ṯa	ṯa	◌̺	ṯa
ṉa	ṉa	◌̻	ṉa
ṋa	ṋa	◌̼	ṋa
ṟa	ṟa	◌̽	ṟa
ṙa	ṙa	◌̾	ṙa
ṯa	ṯa	◌̿	ṯa
ṉa	ṉa	◌̀	ṉa
ṋa	ṋa	◌́	ṋa
ṟa	ṟa	◌̂	ṟa
ṙa	ṙa	◌̃	ṙa
ṯa	ṯa	◌̄	ṯa
ṉa	ṉa	◌̅	ṉa
ṋa	ṋa	◌̆	ṋa
ṟa	ṟa	◌̇	ṟa
ṙa	ṙa	◌̈	ṙa
ṯa	ṯa	◌̉	ṯa
ṉa	ṉa	◌̊	ṉa
ṋa	ṋa	◌̋	ṋa
ṟa	ṟa	◌̌	ṟa
ṙa	ṙa	◌̍	ṙa
ṯa	ṯa	◌̎	ṯa
ṉa	ṉa	◌̏	ṉa
ṋa	ṋa	◌̐	ṋa
ṟa	ṟa	◌̑	ṟa
ṙa	ṙa	◌̒	ṙa
ṯa	ṯa	◌̓	ṯa
ṉa	ṉa	◌̔	ṉa
ṋa	ṋa	◌̕	ṋa
ṟa	ṟa	◌̖	ṟa
ṙa	ṙa	◌̗	ṙa
ṯa	ṯa	◌̘	ṯa
ṉa	ṉa	◌̙	ṉa
ṋa	ṋa	◌̚	ṋa
ṟa	ṟa	◌̛	ṟa
ṙa	ṙa	◌̜	ṙa
ṯa	ṯa	◌̝	ṯa
ṉa	ṉa	◌̞	ṉa
ṋa	ṋa	◌̟	ṋa
ṟa	ṟa	◌̠	ṟa
ṙa	ṙa	◌̡	ṙa
ṯa	ṯa	◌̢	ṯa
ṉa	ṉa	◌̣	ṉa
ṋa	ṋa	◌̤	ṋa
ṟa	ṟa	◌̥	ṟa
ṙa	ṙa	◌̦	ṙa
ṯa	ṯa	◌̧	ṯa
ṉa	ṉa	◌̨	ṉa
ṋa	ṋa	◌̩	ṋa
ṟa	ṟa	◌̪	ṟa
ṙa	ṙa	◌̫	ṙa
ṯa	ṯa	◌̬	ṯa
ṉa	ṉa	◌̭	ṉa
ṋa	ṋa	◌̮	ṋa
ṟa	ṟa	◌̯	ṟa
ṙa	ṙa	◌̰	ṙa
ṯa	ṯa	◌̱	ṯa
ṉa	ṉa	◌̲	ṉa
ṋa	ṋa	◌̳	ṋa
ṟa	ṟa	◌̴	ṟa
ṙa	ṙa	◌̵	ṙa
ṯa	ṯa	◌̶	ṯa
ṉa	ṉa	◌̷	ṉa
ṋa	ṋa	◌̸	ṋa
ṟa	ṟa	◌̹	ṟa
ṙa	ṙa	◌̺	ṙa
ṯa	ṯa	◌̻	ṯa
ṉa	ṉa	◌̼	ṉa
ṋa	ṋa	◌̽	ṋa
ṟa	ṟa	◌̾	ṟa
ṙa	ṙa	◌̿	ṙa
ṯa	ṯa	◌̀	ṯa
ṉa	ṉa	◌́	ṉa
ṋa	ṋa	◌̂	ṋa
ṟa	ṟa	◌̃	ṟa
ṙa	ṙa	◌̄	ṙa
ṯa	ṯa	◌̅	ṯa
ṉa	ṉa	◌̆	ṉa
ṋa	ṋa	◌̇	ṋa
ṟa	ṟa	◌̈	ṟa
ṙa	ṙa	◌̉	ṙa
ṯa	ṯa	◌̊	ṯa
ṉa	ṉa	◌̋	ṉa
ṋa	ṋa	◌̌	ṋa
ṟa	ṟa	◌̍	ṟa
ṙa	ṙa	◌̎	ṙa
ṯa	ṯa	◌̏	ṯa
ṉa	ṉa	◌̐	ṉa
ṋa	ṋa	◌̑	ṋa
ṟa	ṟa	◌̒	ṟa
ṙa	ṙa	◌̓	ṙa
ṯa	ṯa	◌̔	ṯa
ṉa	ṉa	◌̕	ṉa
ṋa	ṋa	◌̖	ṋa
ṟa	ṟa	◌̗	ṟa
ṙa	ṙa	◌̘	ṙa
ṯa	ṯa	◌̙	ṯa
ṉa	ṉa	◌̚	ṉa
ṋa	ṋa	◌̛	ṋa
ṟa	ṟa	◌̜	ṟa
ṙa	ṙa	◌̝	ṙa
ṯa	ṯa	◌̞	ṯa
ṉa	ṉa	◌̟	ṉa
ṋa	ṋa	◌̠	ṋa
ṟa	ṟa	◌̡	ṟa
ṙa	ṙa	◌̢	ṙa
ṯa	ṯa	◌̣	ṯa
ṉa	ṉa	◌̤	ṉa
ṋa	ṋa	◌̥	ṋa
ṟa	ṟa	◌̦	ṟa
ṙa	ṙa	◌̧	ṙa
ṯa	ṯa	◌̨	ṯa
ṉa	ṉa	◌̩	ṉa
ṋa	ṋa	◌̪	ṋa
ṟa	ṟa	◌̫	ṟa
ṙa	ṙa	◌̬	ṙa
ṯa	ṯa	◌̭	ṯa
ṉa	ṉa	◌̮	ṉa
ṋa	ṋa	◌̯	ṋa
ṟa	ṟa	◌̰	ṟa
ṙa	ṙa	◌̱	ṙa
ṯa	ṯa	◌̲	ṯa
ṉa	ṉa	◌̳	ṉa
ṋa	ṋa	◌̴	ṋa
ṟa	ṟa	◌̵	ṟa
ṙa	ṙa	◌̶	ṙa
ṯa	ṯa	◌̷	ṯa
ṉa	ṉa	◌̸	ṉa
ṋa	ṋa	◌̹	ṋa
ṟa	ṟa	◌̺	ṟa
ṙa	ṙa	◌̻	ṙa
ṯa	ṯa	◌̼	ṯa
ṉa	ṉa	◌̽	ṉa
ṋa	ṋa	◌̾	ṋa
ṟa	ṟa	◌̿	ṟa
ṙa	ṙa	◌̀	ṙa
ṯa	ṯa	◌́	ṯa
ṉa	ṉa	◌̂	ṉa
ṋa	ṋa	◌̃	ṋa
ṟa	ṟa	◌̄	ṟa
ṙa	ṙa	◌̅	ṙa
ṯa	ṯa	◌̆	ṯa
ṉa	ṉa	◌̇	ṉa
ṋa	ṋa	◌̈	ṋa
ṟa	ṟa	◌̉	ṟa
ṙa	ṙa	◌̊	ṙa
ṯa	ṯa	◌̋	ṯa
ṉa	ṉa	◌̌	ṉa
ṋa	ṋa	◌̍	ṋa
ṟa	ṟa	◌̎	ṟa
ṙa	ṙa	◌̏	ṙa
ṯa	ṯa	◌̐	ṯa
ṉa	ṉa	◌̑	ṉa
ṋa	ṋa	◌̒	ṋa
ṟa	ṟa	◌̓	ṟa
ṙa	ṙa	◌̔	ṙa
ṯa	ṯa	◌̕	ṯa
ṉa	ṉa	◌̖	ṉa
ṋa	ṋa	◌̗	ṋa
ṟa	ṟa	◌̘	ṟa
ṙa	ṙa	◌̙	ṙa
ṯa	ṯa	◌̚	ṯa
ṉa	ṉa	◌̛	ṉa
ṋa	ṋa	◌̜	ṋa
ṟa	ṟa	◌̝	ṟa
ṙa	ṙa	◌̞	ṙa
ṯa	ṯa	◌̟	ṯa
ṉa	ṉa	◌̠	ṉa
ṋa	ṋa	◌̡	ṋa
ṟa	ṟa	◌̢	ṟa
ṙa	ṙa	◌̣	ṙa
ṯa	ṯa	◌̤	ṯa
ṉa	ṉa	◌̥	ṉa
ṋa	ṋa	◌̦	ṋa
ṟa	ṟa	◌̧	ṟa
ṙa	ṙa	◌̨	ṙa
ṯa	ṯa	◌̩	ṯa
ṉa	ṉa	◌̪	ṉa
ṋa	ṋa	◌̫	ṋa
ṟa	ṟa	◌̬	ṟa
ṙa	ṙa	◌̭	ṙa
ṯa	ṯa	◌̮	ṯa
ṉa	ṉa	◌̯	ṉa
ṋa	ṋa	◌̰	ṋa
ṟa	ṟa	◌̱	ṟa
ṙa	ṙa	◌̲	ṙa
ṯa	ṯa	◌̳	ṯa
ṉa	ṉa	◌̴	ṉa
ṋa	ṋa	◌̵	ṋa
ṟa	ṟa	◌̶	ṟa
ṙa	ṙa	◌̷	ṙa
ṯa	ṯa	◌̸	ṯa
ṉa	ṉa	◌̹	ṉa
ṋa	ṋa	◌̺	ṋa
ṟa	ṟa	◌̻	ṟa
ṙa	ṙa	◌̼	ṙa
ṯa	ṯa	◌̽	ṯa
ṉa	ṉa	◌̾	ṉa
ṋa	ṋa	◌̿	ṋa
ṟa	ṟa	◌̀	ṟa
ṙa	ṙa	◌́	ṙa
ṯa	ṯa	◌̂	ṯa
ṉa	ṉa	◌̃	ṉa
ṋa	ṋa	◌̄	ṋa
ṟa	ṟa	◌̅	ṟa
ṙa	ṙa	◌̆	ṙa
ṯa	ṯa	◌̇	ṯa
ṉa	ṉa	◌̈	ṉa
ṋa	ṋa	◌̉	ṋa
ṟa	ṟa	◌̊	ṟa
ṙa	ṙa	◌̋	ṙa
ṯa	ṯa	◌̌	ṯa
ṉa	ṉa	◌̍	ṉa
ṋa	ṋa	◌̎	ṋa
ṟa	ṟa	◌̏	ṟa
ṙa	ṙa	◌̐	ṙa
ṯa	ṯa	◌̑	ṯa
ṉa	ṉa	◌̒	ṉa
ṋa	ṋa	◌̓	ṋa
ṟa	ṟa	◌̔	ṟa
ṙa	ṙa	◌̕	ṙa
ṯa	ṯa	◌̖	ṯa
ṉa	ṉa	◌̗	ṉa
ṋa	ṋa	◌̘	ṋa
ṟa	ṟa	◌̙	ṟa
ṙa	ṙa	◌̚	ṙa
ṯa	ṯa	◌̛	ṯa
ṉa	ṉa	◌̜	ṉa
ṋa	ṋa	◌̝	ṋa
ṟa	ṟa	◌̞	ṟa
ṙa	ṙa	◌̟	ṙa
ṯa	ṯa	◌̠	ṯa
ṉa	ṉa	◌̡	ṉa
ṋa	ṋa	◌̢	ṋa
ṟa	ṟa	◌̣	ṟa
ṙa	ṙa	◌̤	ṙa
ṯa	ṯa	◌̥	ṯa
ṉa	ṉa	◌̦	ṉa
ṋa	ṋa	◌̧	ṋa
ṟa	ṟa	◌̨	ṟa
ṙa	ṙa	◌̩	ṙa
ṯa	ṯa	◌̪	ṯa
ṉa	ṉa	◌̫	ṉa
ṋa	ṋa	◌̬	ṋa
ṟa	ṟa	◌̭	ṟa
ṙa	ṙa	◌̮	ṙa
ṯa	ṯa	◌̯	ṯa
ṉa	ṉa	◌̰	ṉa
ṋa	ṋa	◌̱	ṋa
ṟa	ṟa	◌̲	ṟa
ṙa	ṙa	◌̳	ṙa
ṯa	ṯa	◌̴	ṯa
ṉa	ṉa	◌̵	ṉa
ṋa	ṋa	◌̶	ṋa
ṟa	ṟa	◌̷	ṟa
ṙa	ṙa	◌̸	ṙa
ṯa	ṯa	◌̹	ṯa
ṉa	ṉa	◌̺	ṉa
ṋa	ṋa	◌̻	ṋa
ṟa	ṟa	◌̼	ṟa
ṙa	ṙa	◌̽	ṙa
ṯa	ṯa	◌̾	ṯa
ṉa	ṉa	◌̿	ṉa
ṋa	ṋa	◌̀	ṋa
ṟa	ṟa	◌́	ṟa
ṙa	ṙa	◌̂	ṙa
ṯa	ṯa	◌̃	ṯa
ṉa	ṉa	◌̄	ṉa
ṋa	ṋa	◌̅	ṋa
ṟa	ṟa	◌̆	ṟa
ṙa	ṙa	◌̇	ṙa
ṯa	ṯa	◌̈	ṯa
ṉa	ṉa	◌̉	ṉa
ṋa	ṋa	◌̊	ṋa
ṟa	ṟa	◌̋	ṟa
ṙa	ṙa	◌̌	ṙa
ṯa	ṯa	◌̍	ṯa
ṉa	ṉa	◌̎	ṉa
ṋa	ṋa	◌̏	ṋa
ṟa	ṟa	◌̐	ṟa
ṙa	ṙa	◌̑	ṙa
ṯa	ṯa	◌̒	ṯa
ṉa	ṉa	◌̓	ṉa
ṋa	ṋa	◌̔	ṋa
ṟa	ṟa	◌̕	ṟa
ṙa	ṙa	◌̖	ṙa
ṯa	ṯa	◌̗	ṯa
ṉa	ṉa	◌̘	ṉa
ṋa	ṋa	◌̙	ṋa
ṟa	ṟa	◌̚	ṟa
ṙa	ṙa	◌̛	ṙa
ṯa	ṯa	◌̜	ṯa
ṉa	ṉa	◌̝	ṉa
ṋa	ṋa	◌̞	ṋa
ṟa	ṟa	◌̟	ṟa
ṙa	ṙa	◌̠	ṙa
ṯa	ṯa	◌̡	ṯa
ṉa	ṉa	◌̢	ṉa
ṋa	ṋa	◌̣	ṋa
ṟa	ṟa	◌̤	ṟa
ṙa	ṙa	◌̥	ṙa
ṯa	ṯa	◌̦	ṯa
ṉa	ṉa	◌̧	ṉa
ṋa	ṋa	◌̨	ṋa
ṟa	ṟa	◌̩	ṟa
ṙa	ṙa	◌̪	ṙa
ṯa	ṯa	◌̫	ṯa
ṉa	ṉa	◌̬	ṉa
ṋa	ṋa	◌̭	ṋa
ṟa	ṟa	◌̮	ṟa
ṙa	ṙa	◌̯	ṙa
ṯa	ṯa	◌̰	ṯa
ṉa	ṉa	◌̱	ṉa
ṋa	ṋa	◌̲	ṋa
ṟa	ṟa	◌̳	ṟa
ṙa	ṙa	◌̴	ṙa
ṯa	ṯa	◌̵	ṯa
ṉa	ṉa	◌̶	ṉa
ṋa	ṋa	◌̷	ṋa
ṟa	ṟa	◌̸	ṟa
ṙa	ṙa	◌̹	ṙa
ṯa	ṯa	◌̺	ṯa
ṉa	ṉa	◌̻	ṉa
ṋa	ṋa	◌̼	ṋa
ṟa	ṟa	◌̽	ṟa
ṙa	ṙa	◌̾	ṙa
ṯa	ṯa	◌̿	ṯa
ṉa	ṉa	◌̀	ṉa
ṋa	ṋa	◌́	ṋa
ṟa	ṟa	◌̂	ṟa
ṙa	ṙa	◌̃	ṙa
ṯa	ṯa	◌̄	ṯa
ṉa	ṉa	◌̅	ṉa
ṋa	ṋa	◌̆	ṋa
ṟa	ṟa	◌̇	ṟa
ṙa	ṙa	◌̈	ṙa
ṯa	ṯa	◌̉	ṯa
ṉa	ṉa	◌̊	ṉa
ṋa	ṋa	◌̋	ṋa
ṟa	ṟa	◌̌	ṟa
ṙa	ṙa	◌̍	ṙa
ṯa	ṯa	◌̎	ṯa
ṉa	ṉa	◌̏	ṉa
ṋa	ṋa	◌̐	ṋa
ṟa	ṟa	◌̑	ṟa
ṙa	ṙa	◌̒	ṙa
ṯa	ṯa	◌̓	ṯa
ṉa	ṉa	◌̔	ṉa
ṋa	ṋa	◌̕	ṋa
ṟa	ṟa	◌̖	ṟa
ṙa	ṙa	◌̗	ṙa
ṯa	ṯa	◌̘	ṯa
ṉa	ṉa	◌̙	ṉa
ṋa	ṋa	◌̚	ṋa
ṟa	ṟa	◌̛	ṟa
ṙa	ṙa	◌̜	ṙa
ṯa	ṯa	◌̝	ṯa
ṉa	ṉa	◌̞	ṉa
ṋa	ṋa	◌̟	ṋa
ṟa	ṟa	◌̠	ṟa
ṙa	ṙa	◌̡	ṙa
ṯa	ṯa	◌̢	ṯa
ṉa	ṉa	◌̣	ṉa
ṋa	ṋa	◌̤	ṋa
ṟa	ṟa	◌̥	ṟa
ṙa	ṙa	◌̦	ṙa
ṯa	ṯa	◌̧	ṯa
ṉa	ṉa	◌̨	ṉa
ṋa	ṋa	◌̩	ṋa
ṟa	ṟa	◌̪	ṟa
ṙa	ṙa	◌̫	ṙa
ṯa	ṯa	◌̬	ṯa
ṉa	ṉa	◌̭	ṉa
ṋa	ṋa	◌̮	ṋa
ṟa	ṟa	◌̯	ṟa
ṙa	ṙa	◌̰	ṙa
ṯa	ṯa	◌̱	ṯa
ṉa	ṉa	◌̲	ṉa
ṋa	ṋa	◌̳	ṋa
ṟa	ṟa	◌̴	ṟa
ṙa	ṙa	◌̵	ṙa
ṯa	ṯa	◌̶	ṯa
ṉa	ṉa	◌̷	ṉa
ṋa	ṋa	◌̸	ṋa
ṟa	ṟa	◌̹	ṟa
ṙa	ṙa	◌̺	ṙa
ṯa	ṯa	◌̻	ṯa
ṉa	ṉa	◌̼	ṉa
ṋa	ṋa	◌̽	ṋa
ṟa	ṟa	◌̾	ṟa
ṙa	ṙa	◌̿	ṙa
ṯa	ṯa	◌̀	ṯa
ṉa	ṉa	◌́	ṉa
ṋa	ṋa	◌̂	ṋa
ṟa	ṟa	◌̃	ṟa
ṙa	ṙa	◌̄	ṙa
ṯa	ṯa	◌̅	ṯa
ṉa	ṉa	◌̆	ṉa
ṋa	ṋa	◌̇	ṋa
ṟa	ṟa	◌̈	ṟa
ṙa	ṙa	◌̉	ṙa
ṯa	ṯa	◌̊	ṯa
ṉa	ṉa	◌̋	ṉa
ṋa	ṋa	◌̌	ṋa
ṟa	ṟa	◌̍	ṟa
ṙa	ṙa	◌̎	ṙa
ṯa	ṯa	◌̏	ṯa
ṉa	ṉa	◌̐	ṉa
ṋa	ṋa	◌̑	ṋa
ṟa	ṟa	◌̒	ṟa
ṙa	ṙa	◌̓	ṙa
ṯa	ṯa	◌̔	ṯa
ṉa	ṉa	◌̕	ṉa
ṋa	ṋa	◌̖	ṋa
ṟa	ṟa	◌̗	ṟa
ṙa	ṙa	◌̘	ṙa
ṯa	ṯa	◌̙	ṯa
ṉa	ṉa	◌̚	ṉa
ṋa	ṋa	◌̛	ṋa
ṟa	ṟa	◌̜	ṟa
ṙa	ṙa	◌̝	ṙa
ṯa	ṯa	◌̞	ṯa
ṉa	ṉa	◌̟	ṉa
ṋa	ṋa	◌̠	ṋa
ṟa	ṟa	◌̡	ṟa
ṙa	ṙa	◌̢	ṙa
ṯa	ṯa	◌̣	ṯa
ṉa	ṉa	◌̤	ṉa
ṋa	ṋa	◌̥	ṋa
ṟa	ṟa	◌̦	ṟa
ṙa	ṙa	◌̧	ṙa
ṯa	ṯa	◌̨	ṯa
ṉa	ṉa	◌̩	ṉa
ṋa	ṋa	◌̪	ṋa
ṟa	ṟa	◌̫	ṟa
ṙa	ṙa	◌̬	ṙa
ṯa	ṯa	◌̭	ṯa
ṉa	ṉa	◌̮	ṉa
ṋa	ṋa	◌̯	ṋa
ṟa	ṟa	◌̰	ṟa
ṙa	ṙa	◌̱	ṙa
ṯa	ṯa	◌̲	ṯa
ṉa	ṉa	◌̳	ṉa
ṋa	ṋa	◌̴	ṋa
ṟa	ṟa	◌̵	ṟa
ṙa	ṙa	◌̶	ṙa
ṯa	ṯa	◌̷	ṯa
ṉa	ṉa	◌̸	ṉa
ṋa	ṋa	◌̹	ṋa
ṟa	ṟa	◌̺	ṟa
ṙa	ṙa	◌̻	ṙa
ṯa	ṯa	◌̼	ṯa
ṉa	ṉa	◌̽	ṉa
ṋa	ṋa	◌̾	ṋa
ṟa	ṟa	◌̿	ṟa
ṙa	ṙa	◌̀	ṙa
ṯa	ṯa	◌́	ṯa
ṉa	ṉa	◌̂	ṉa
ṋa	ṋa	◌̃	ṋa
ṟa	ṟa	◌̄	ṟa
ṙa	ṙa	◌̅	ṙa
ṯa	ṯa	◌̆	ṯa
ṉa	ṉa	◌̇	ṉa
ṋa	ṋa	◌̈	ṋa
ṟa	ṟa	◌̉	ṟa
ṙa	ṙa	◌̊	ṙa
ṯa	ṯa	◌̋	ṯa
ṉa	ṉa	◌̌	ṉa
ṋa	ṋa	◌̍	ṋa
ṟa	ṟa	◌̎	ṟa
ṙa	ṙa	◌̏	ṙa
ṯa	ṯa	◌̐	ṯa
ṉa	ṉa	◌̑	ṉa
ṋa	ṋa	◌̒	ṋa
ṟa	ṟa	◌̓	ṟa
ṙa	ṙa	◌̔	ṙa
ṯa	ṯa	◌̕	ṯa
ṉa	ṉa	◌̖	ṉa
ṋa	ṋa	◌̗	ṋa
ṟa	ṟa	◌̘	ṟa
ṙa	ṙa	◌̙	ṙa
ṯa	ṯa	◌̚	ṯa
ṉa	ṉa	◌̛	ṉa
ṋa	ṋa	◌̜	ṋa
ṟa	ṟa	◌̝	ṟa
ṙa	ṙa	◌̞	ṙa
ṯa	ṯa	◌̟	ṯa
ṉa	ṉa	◌̠	ṉa
ṋa	ṋa	◌̡	ṋa
ṟa	ṟa	◌̢	ṟa
ṙa	ṙa	◌̣	ṙa
ṯa	ṯa	◌̤	ṯa
ṉa	ṉa	◌̥	ṉa
ṋa	ṋa	◌̦	ṋa
ṟa	ṟa	◌̧	ṟa
ṙa	ṙa	◌̨	ṙa
ṯa	ṯa	◌̩	ṯa
ṉa	ṉa	◌̪	ṉa
ṋa	ṋa	◌̫	ṋa
ṟa	ṟa	◌̬	ṟa
ṙa	ṙa	◌̭	ṙa
ṯa	ṯa	◌̮	ṯa
ṉa	ṉa	◌̯	ṉa
ṋa	ṋa	◌̰	ṋa
ṟa	ṟa	◌̱	ṟa
ṙa	ṙa	◌̲	ṙa
ṯa	ṯa	◌̳	ṯa
ṉa	ṉa	◌̴	ṉa
ṋa	ṋa	◌̵	ṋa
ṟa	ṟa	◌̶	ṟa
ṙa	ṙa	◌̷	ṙa
ṯa	ṯa	◌̸	ṯa
ṉa	ṉa	◌̹	ṉa
ṋa	ṋa	◌̺	ṋa
ṟa	ṟa	◌̻	ṟa
ṙa	ṙa	◌̼	ṙa
ṯa	ṯa	◌̽	ṯa
ṉa	ṉa	◌̾	ṉa
ṋa	ṋa	◌̿	ṋa
ṟa	ṟa	◌̀	ṟa
ṙa	ṙa	◌́	ṙa
ṯa	ṯa	◌̂	ṯa
ṉa	ṉa	◌̃	ṉa
ṋa	ṋa	◌̄	ṋa
ṟa	ṟa	◌̅	ṟa
ṙa	ṙa	◌̆	ṙa
ṯa	ṯa	◌̇	ṯa
ṉa	ṉa	◌̈	ṉa
ṋa	ṋa	◌̉	ṋa
ṟa	ṟa	◌̊	ṟa
ṙa	ṙa	◌̋	ṙa
ṯa	ṯa	◌̌	ṯa
ṉa	ṉa	◌̍	ṉa
ṋa	ṋa	◌̎	ṋa
ṟa	ṟa	◌̏	ṟa
ṙa	ṙa	◌̐	ṙa
ṯa	ṯa	◌̑	ṯa
ṉa	ṉa	◌̒	ṉa
ṋa	ṋa	◌̓	ṋa
ṟa	ṟa	◌̔	ṟa
ṙa	ṙa	◌̕	ṙa
ṯa	ṯa	◌̖

Trsl.	k.	m.	t.	y.	l.	th.
◌₃	—	—	◌᳷	—	◌᳸	—
◌₄	—	—	◌᳹	—	◌ᳺ	—
◌̆	◌᳚	◌᳛	◌᳜	◌́	◌᳝	◌᳞
◌̌	◌᳟	◌᳠	◌᳡	◌᳢	◌᳣	◌᳤
◌̀	—	—	◌᳥	◌᳦	◌᳧	◌᳨
◌̂	—	—	◌ᳩ	◌ᳪ	◌ᳫ	◌ᳬ
◌̇	◌᳭	◌ᳮ	◌ᳯ	◌ᳰ	◌ᳱ	◌ᳲ
◌̈	—	—	◌ᳳ	◌᳴	◌ᳵ	◌ᳶ
◌̃	—	—	◌᳷	◌᳸	◌᳹	◌ᳺ
◌̄	—	—	◌᳻	◌᳼	◌᳽	◌᳾
◌̊	—	—	◌᳿	◌ᴀ	◌ᴁ	◌ᴂ
◌̣	—	—	—	◌ᴃ	◌ᴄ	◌ᴅ
l.	—	—	—	◌ᴆ	◌ᴇ	◌ᴈ
lv.	—	—	—	◌ᴉ	◌ᴊ	◌ᴋ
A *a*, à	ᴌ	ᴌ	ᴍ	ᴎ	ᴏ	ᴐ
I	ᴑ	ᴑ	—	ᴒ	—	ᴓ
Ī	ᴔ	ᴔ	—	ᴕ	—	ᴖ
U	ᴗ	ᴗ	—	ᴘ	—	ᴙ
Ū	ᴚ	ᴚ	—	ᴛ	—	ᴜ
Ak *ak*	ᴝ	ᴝ	—	—	—	—
Ūk *ūk*	ᴞ	ᴞ	—	—	—	—
O *o*, Ao *ao*	ᴟᴇ	ᴟᴇ	—	—	—	—
Au *au*	ᴟ	ᴟ	—	—	—	—
E *e*	ᴠ	ᴡ	—	ᴢ	—	ᴢ

Trsl.	k.	m.	t.	y.	l.	th.
ḥ, :	◌ः	◌ः	◌ඃ	◌ඁ	◌ඌ	◌ඏ
ā	◌า	◌ำ	◌า	◌ว	◌ว	◌ถ
i	◌ิ	◌ิ	◌ิ	◌ิ	◌ิ	◌ิ
ī	◌ี	◌ี	◌ี	◌ี	◌ี	◌ี
ị	◌ึ	◌ึ	◌ึ	◌ึ	◌ึ	◌ึ
ị̄	◌ื	◌ื	◌ื	◌ื	◌ื	◌ื
u	◌ุ	◌ุ	◌ุ	◌ุ	◌ุ	◌ุ
ū	◌ู	◌ู	◌ู	◌ู	◌ู	◌ู
v, uo	◌ั	◌ั	◌ั	◌ั	◌ั	◌ั
e	◌เ	◌เ	◌เ	◌เ	◌เ	◌เ
ü	—	—	เ◌อ	◌ึ	◌ึ	◌ึ
ö	เ◌ิ	เ◌ิ	เ◌ิ	◌ิ	◌ิ	◌ิ
īe	เ◌ี	เ◌ี	เ◌ีย	◌ีย	◌ีย	◌ีย
ie	—	—	—	◌ีย	—	◌ีย
īö	เ◌ื	เ◌ื	เ◌ือ	◌ือ	◌ือ	◌ือ
īü	—	—	—	◌ือ	—	◌ือ
è	เ◌็	เ◌็	แ◌	◌◌	◌	◌◌
o, ao	เ◌า	เ◌ำ	โ◌	◌ ◌ว	เ◌	◌
au	เ◌ว	เ◌ว	เ◌า	◌็ว	◌าว	◌าว
aï	—	—	ไ◌	—	◌	◌
ai	เ◌	เ◌	ไ◌	◌	◌	◌

Trsl.	k.	m.	t.	y.	l.	th.	
1	๑	๓	๑	๑	๑	๑	๑
2	๒	๒	๒	๒	๒	๒	๒
3	๓	๓	๓	๓	๓	๓	๓
4	๔	๔	๔	๔	๔	๔	๔
5	๕	๕	๕	๕	๕	๕	๕
6	๖	๖	๖	๖	๖	๖	๖
7	๗	๗	๗	๗	๗	๗	๗
8	๘	๘	๘	๘	๘	๘	๘
9	๙	๙	๙	๙	๙	๙	๙
0	๐	๐	๐	๐	๐	๐	๐